

Claude Daigneault

Petite vengeance deviendra grande

Nouvelles



Édition numérique

La Caboché

Illustration et maquette de la page couverture
Mélanie Denommé

Photographie de la 4^{ième} de couverture
Diane Létourneau

Mise en pages de la version numérique
Pyxis

Vous pouvez communiquer avec l'auteur
Courriel : cdaigneault@ilavaltrie.com
Blogue : <http://lanoraye.42blog.com>

Éditions la Caboché
Téléphones : 450 714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit
est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Claude Daigneault

Petite vengeance deviendra grande

Nouvelles



UNE FAUSSE BONNE IDÉE

La station wagon en voie de devenir un véhicule de collection quitta l'étroite route tortueuse, assombrie par la forêt de conifères et de bouleaux blancs, pour emprunter l'allée de gravier fermée d'une barrière en bois défraîchie.

Lucien Pétrie sortit en geignant de son véhicule. « Maudite arthrose... » siffla-t-il entre ses dentiers mal ajustés. Il tira de la poche de son veston l'enveloppe portant l'adresse de l'étude du notaire et la décacheta pour examiner les clés de la propriété.

La plus petite devait être celle qui convenait au cadenas. En l'introduisant dans la serrure, il se remémora sa dernière visite douze ans auparavant. Noël 1993. Sa mère avait tenté une ultime démarche pour le réconcilier avec sa sœur jumelle Laurette, la pie grièche la plus bavarde que le hasard, dans son infinie stupidité, avait fait naître une minute et 47 secondes avant lui.

Lucien poussa brusquement les deux battants de la barrière en bois de perche qu'un voisin habile avait assemblée pour le compte de sa mère. La rouille avait teint les lourdes pentures et la clenche, mais étonnamment les gonds pivotaient, quoique avec des protestations criardes.

Laurette avait-elle déjà emménagé ? Elle était bien assez mesquine pour avoir remis le cadenas en place afin de lui causer ce premier désagrément.

La hanche droite le fit de nouveau souffrir alors qu'il reprenait place derrière le volant. Sa sœur connaissait sa situation de santé ; elle avait même feint de l'intérêt chez le notaire à la lecture du testament. « Penses-tu devoir t'acheter bientôt une canne ? » lui avait-elle demandé. « Vieille chipie » dit-il en embrayant pour faire avancer la voiture.

Il sortit de nouveau de la station wagon pour aller refermer la barrière en s'assurant de mettre le cadenas sens devant derrière. Si Laurette n'avait pas encore pris possession de « leur » maison, elle éprouverait plus de difficulté à y entrer. « Bien fait pour elle » pensa-t-il. « Qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour hériter d'une sœur pareille ? ».

Il échappa une nouvelle plainte en reprenant place derrière le volant. La voiture hoqueta avant de rouler sur la centaine de mètres de l'allée boisée qui menait à l'antique demeure familiale en pierres de taille qui avait toujours fière allure. Au cours des dernières années de sa vie, l'Alzheimer avait rongé la santé mentale de sa mère dont la survie dépendait des soins d'une infirmière retraitée presque aussi vieille qu'elle. Fort heureusement, les travaux d'entretien avaient été assurés grâce à une provision en ce sens dans le testament de son père.

Lucien gara la voiture juste devant le perron et grimpa une à une les marches en pierres plates pour déverrouiller la porte massive. Il poussa un long soupir agacé ; il redoutait déjà toutes les difficultés que susciterait sa cohabitation avec sa sœur dans cette maison qu'il n'était même pas assuré d'habiter longtemps.

L'entrée donnait sur un vestibule ; il poussa la porte et fit des yeux le tour du vaste salon et de la cuisine avoisinante. Personne. Aucun bruit sauf celui d'un robinet qui fuit dans l'évier. Il appela : « Y a quelqu'un ? ». Sa voix résonna dans la maison humide. Aucune réponse.

Bon. Il aurait le temps de transporter caisses et valises à l'intérieur et de s'installer au premier étage dans la chambre maternelle, la plus vaste et la plus éclairée. Il épargnerait à ses jambes les escalades à l'étage sous les combles.

Au fil de ses allers-retours les bras chargés de ses effets personnels, il se remémorait avec gêne les événements malencontreux qui l'avaient conduit à accepter ce retour à la maison familiale.

Lucien avait consacré les trente dernières années à exercer son métier de traducteur de réclames publicitaires à Toronto. Il avait été motivé à quitter le Québec par ses constantes querelles avec sa sœur Laurette. Les deux enfants n'avaient jamais pu se blairer. Bien que d'un tempérament calme, Lucien perdait tout contrôle de ses émotions en présence de sa sœur, habile à l'asticoter et à se mêler de ses affaires avec un sans-gêne irresponsable.

Elle avait fait rater ses fiançailles avec la gentille Louise de la Durantaye qu'elle accablait de remarques désobligeantes et de commentaires acerbes à la moindre vétille. Elle ridiculisait son frère devant la parenté, le traitait de niaiseux, lui prédisant une existence misérable à cause de sa timidité.

Le fort tempérament de Laurette prit des proportions maladives à la mort de leur père, un alcoolique notoire. Les

jumeaux avaient 15 ans. Elle s'arrogea le rôle de « chef de famille » et entreprit de dominer sa mère désespérée, lui serinant chaque jour qu'elle se sacrifiait pour s'occuper d'elle.

Dès lors, la vie familiale s'apparenta à celle d'un camp nazi. Incapable de supporter les règlements absurdes que sa sœur instaurait à tout bout de champ, Lucien convainquit sa mère de l'inscrire comme pensionnaire au collège de Joliette. Il se réfugia à la fin de son cours classique à l'université McGill, où il étudia la littérature anglaise et se consacra à l'apprentissage de la traduction.

À 25 ans, il laissa sa mère le convaincre de réintégrer la maison familiale. L'héritage du père était confortable et il pouvait travailler de chez lui à traduire des rapports annuels que des compagnies lui expédiaient par la poste.

Cinq ans plus tard, rendu neurasthénique par le persiflage quotidien de Laurette, il avait le choix entre la pousser devant un camion remorque ou prendre les jambes à son coup. Il opta pour la fuite en avant...

La dernière lourde caisse de livres rejoignit plusieurs effets déjà entassés dans le salon. Sa vue lui remémora le sourire cynique et satisfait de sa sœur lors de son départ de la maison. Fallait-il qu'il soit mal pris pour revenir cohabiter avec elle !

Un doute soudain le traversa. Qu'il était stupide !

Il grimpa l'escalier du mieux qu'il le put en maudissant la douleur dans sa jambe droite. La première mauvaise surprise de la journée l'attendait. La carte de visite de Laurette était fichée dans le chêne verni de la porte de la chambre maternelle par une punaise en plastique rouge. À droite du chambranle,

un masque de sorcier africain le fixait avec le sourire insolite d'une Mona Lisa. Cette adjonction au décor était à coup sûr l'œuvre de sa sœur. Il se sentit soudainement abattu ; il lui faudrait désormais jeter l'œil sur ce symbole de l'ironie grinçante de Laurette chaque fois qu'il arpenterait le corridor ? Misère !

Assuré de son absence, Lucien osa crier :

— Maudite pimbêche ! Si tu penses que tu vas m'avoir !

La main prête à arracher la carte, il hésita et essaya d'abord de tourner la poignée. Sans succès. Laurette avait fermé la porte à clef.

Il se résigna en pestant à voix haute (l'absence de sa sœur le rendait téméraire !) à redescendre au salon. La seule autre chambre de l'étage était la chambre de jeune fille de Laurette. Il se refusait absolument à y mettre les pieds.

Au bord de la dépression, il entreprit de monter ses bagages au deuxième étage. L'odeur de renfermé qui flottait dans la cage d'escalier lui soulevait le cœur. Il s'était écoulé six mois depuis le décès de sa mère et la maison était restée inhabitée depuis.

Sous les combles, la porte grande ouverte de son ancienne chambre d'adolescent lui révéla un décor et un mobilier familiers. Il en était réduit à se contenter de ce plafond mansardé qui l'obligeait à incliner le torse lorsqu'il s'approchait des murs avant et arrière.

Il laissa tomber ses sacs de toile et sa valise sur le plancher verni. Pourrait-il subir l'épreuve de l'année qui commençait sans devenir fou ? Pour éviter de répondre à cette

interrogation, il reprit le trajet en sens contraire afin de récupérer le reste des boîtes et valises qui l'attendaient au rez-de-chaussée.

L'écho de bruits sourds et d'échanges à voix haute fit sursauter Lucien dans son lit. Une forte odeur de naphthaline régnait dans la pièce. Il se sortit le torse des draps et des couvertures en bataille et jeta un œil inquiet sur le décor qui l'entourait. La mémoire lui revint bien vite ; il reconnut sa chambre d'enfant.

La voix piailleuse de Laurette fusait dans la cage d'escalier.

— Suivez-moi. Je vais débarrer la porte de la chambre. Faites attention, c'est fragile. C'est ma collection d'animaux féroces en porcelaine.

Lucien poussa un long soupir de rage et chercha sa montre sur la table de chevet. 8 h 05. Comment avait-elle pu dénicher un déménageur qui accepte de se lever à si bonne heure ?

Incapable de se rendormir, il sortit du lit et marcha à pas lourds jusqu'à la salle de bain de l'étage, soucieux de protéger ses genoux perclus d'arthrose...

Une heure plus tard, ragaillardisé par une douche bouillante interrompue à quelques reprises par des jets d'eau froide provoquée par l'utilisation intempestive du robinet de l'évier par sa sœur, il descendait les marches en direction de la cuisine

où s'offrit à lui une vision déprimante. Les reliefs des quelques provisions qu'il avait laissées dans le réfrigérateur la veille au soir traînaient sur la table. Laurette avait fait un sort à ce qu'il s'était acheté pour le petit-déjeuner.

— T'étais là ?

La voix de sa sœur le fit sursauter. Il se tourna vers elle : son long visage en lignes droites n'exprimait rien d'autre que l'irritation contenue. Elle tenait contre sa poitrine une pile de draps et de couvertures.

Lucien omit de la saluer pour se lancer aussitôt dans un interrogatoire sec.

— Tu as les oreilles bouchées ? Tu n'as pas entendu la douche ?

— J'avais une lessive pressante à faire.

— Et ça ne t'est pas passé par l'esprit que les provisions ne t'appartenaient pas ? Qu'est-ce que je vais me préparer pour déjeuner ?

— J'avais faim. J'étais debout depuis l'aube. Je n'avais pas eu le temps de manger; je ne voulais pas rater le déménageur. Tu vas pas commencer à monter sur tes grands chevaux pour une couple de rôties ?

— T'as mangé les croissants et le brie que j'avais apportés. Je suppose que tu as bu le café aussi ?

— Il n'y en avait qu'un petit peu dans le fond d'un sac. Il était bon d'ailleurs.

Cherchant du regard, il demanda, inquiet :

— Et le jus d'orange ? Et le pot de marmelade anglaise ?

— T'avais apporté que des petites portions... Ah !

Arrête de faire l'enfant pis va au village faire les courses. Rends-toi utile pour une fois.

Lucien sentit son agressivité faire accélérer son poulx à vitesse « grand V ». Elle le toisait de son air de vieille fille acariâtre d'une autre époque, non sans parenté avec le masque africain de l'étage des chambres. Pour un peu, il lui aurait fait une grimace, tant il se sentait replongé dans les vexations de son enfance.

Il se ressaisit et dit seulement :

— Je refuse de payer pour tes provisions. Si tu veux manger, tu vas me donner du comptant à l'avance, sinon je n'achète que des provisions pour moi.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés avant de se ressaisir. Elle haussa les épaules, les yeux au plafond, l'air de dire : « Quel imbécile ». Elle jeta la brassée de linge sur une chaise, plongea la main dans la poche de sa jupe à carreaux élimée et en sortit un portefeuille au cuir usé dont elle extirpa comme à regret trois billets de 20 \$.

— N'oublie pas le reçu. À partir de maintenant, c'est moitié-moitié !

— C'est vrai qu'avec le « petit rien tout nu » que t'a laissé ton joueur de poker de mari en guise d'héritage tu dois avoir des fins de mois serrées. Comme tes fesses.

— Au moins j'ai eu quelqu'un dans ma vie ! Toi, tu en es encore aux manipulations personnelles en regardant des films porno, je suppose ?

— Ça évite de tomber sur une partenaire imbécile !

— Léon n'était pas un imbécile !

— Quand on est assez stupide pour aller jouer au golf sous l'orage, on ne mérite pas mieux que de mourir frappé par la foudre. Il paraît que les embaumeurs ont eu de la misère à lui enlever le fer 3 des mains ?

— Tu peux bien te moquer toi, la cave qui as misé toutes ses économies de retraite sur une mine d'or au Yukon puis qui as cru jusqu'au bout que ses actions allaient remonter !

— T'as toujours été une vraie peau de vache, Laurette ! Je constate que tu ne t'es pas... tannée. Je me demande comment la nature a pu faire de nous des jumeaux. Mais puisque je suis obligé de rester ici à cause du testament de maman, je vais prendre mes précautions pour me tenir à l'abri de toi.

— Un instant ! Le testament de maman stipule que nous devons vivre ensemble durant un an pour faire la preuve que nous pouvons nous endurer et entretenir la maison. Nous ne pouvons même pas la vendre.

— Comme tu n'as jamais su quoi faire de tes dix doigts, j'ai hâte de voir comment tu vas t'y prendre pour réparer un tuyau qui coule ou repeindre les corniches.

— J'ai toujours été une bonne gestionnaire...

— Il est interdit de demander de l'aide professionnelle sans l'autorisation de l'autre, tu le sais bien. Et je vais refuser toutes tes demandes en ce sens.

— Toi, t'es resté trop longtemps à Toronto. T'as suri comme du vieux lait.

Lucien lui fit un sourire narquois et se dirigea vers la sortie où il décrocha un veston à une patère.

Laurette grimaça, songeuse. Lucien marquait un point. Ils avaient un an pour apprendre à s'endurer, sinon ils devraient céder la maison et l'argent légués par leur mère à l'Association des pêcheurs à la mouche du comté, qui aurait alors l'obligation de créer un musée de la pêche sportive, l'activité préférée de leur père, après le poker.

Cependant, si l'un des deux jumeaux décidait de quitter les lieux pour de bon, l'autre hériterait ipso facto de son droit de propriété. En somme, il y avait un jumeau de trop dans le décor. Laurette retrouva son malin petit sourire de harpie et lui cria :

— Tu fais mieux de te clouer la tuque sur le crâne, mon frerot. Ça va brasser. Je vais t'en faire voir de toutes les couleurs pour que tu sacres ton camp.

Lucien revint à la cuisine pour hurler plus fort :

— Et toi, tu devrais commencer tout de suite à prendre des cours de cuisine. Tu vas devoir préparer tes repas toi-même. Et faire le ménage de « tes » appartements. Et réparer ce que tu brises. Et faire ton lavage. Une grande gestionnaire comme toi va avoir beaucoup de choses à apprendre. Tu vas crier grâce en peu de temps !

D'un geste un peu théâtral, Lucien lança par terre les trois billets de 20 \$.

— À partir de maintenant, tu fais aussi tes commissions !

Il quitta la maison d'un pas voulu assuré, sous le regard perplexe de sa sœur.

Comme pour célébrer la nouvelle indépendance de Lucien, le vent épousseta le ciel des cumulus qui s'y attardaient devant le soleil et c'est en sifflotant que le jumeau involontaire gara son antique station wagon près de la maison à son retour du village.

Il alla prendre un diable dans la remise adjacente pour transporter dans la maison les caisses de provisions qu'il avait achetées au magasin d'alimentation local. Il s'était aussi procuré quelques bouteilles de vin. Lucien transporta le tout par l'entrée du sous-sol qui donnait au sud de la vieille résidence. Son va-et-vient lui permit de voir que le rideau de la fenêtre de la cuisine bougeait. Laurette devait baver de rage à la vue des provisions.

Quelques années avant sa mort, sa mère avait développé la hantise de manquer de nourriture et de mourir de faim. Elle avait fait aménager la moitié de la cave pour y loger un énorme congélateur à serrure, un modeste réfrigérateur (muni d'un loquet et d'un cadenas) et des armoires en métal qui occupaient un mur d'au moins sept mètres de longueur. Dans un coin de la vaste cave, un carreau à légumes, bien aéré et protégé d'un fin grillage antirongeur, jouxtait un pigeonnier à bouteilles de vin.

Dès que le congélateur fut rempli à ras bord, il subtilisa la clé. Il installa sur les armoires une dizaine de cadenas achetés à la quincaillerie du village pour mettre les provisions et les bouteilles à l'abri de la tentation qui ne manquerait pas d'assaillir sa jumelle.

Une fois le diable replacé dans la remise, il fit une

entrée bruyante dans la résidence où une odeur de pizza tiède flottait dans l'air. Assise à la table de la cuisine, Laurette lui tournait le dos et ne dit mot, trop occupée à grignoter la dernière pointe de la pizza qu'elle s'était fait livrer. Elle n'avait même pas pris la peine de la déposer dans une assiette ni d'utiliser des ustensiles. Elle buvait une orangeade à même la bouteille.

Lucien savoura cette première victoire et toujours en sifflotant monta à sa chambre pour se préparer un bain avant le repas du soir dont il avait rêvé toute la journée : une escalope de veau aux morilles, des pâtes au beurre et au parmesan fraîchement râpé, une laitue fraîche, quelques fromages et une bouteille de Sancerre. Une petite fête ne fait de tort à personne. Il avait bien du temps devant lui pour se montrer plus frugal. Il s'installerait à la table de la salle à manger et souperait en écoutant un film au magnétoscope avec des écouteurs. Vive l'autogratification ! Même le passage obligatoire devant le masque africain l'irrita à peine.

Devant son carton de pizza, Laurette affichait une mine de bourreau à qui l'on vient d'annoncer que son client lui a été ravi par une crise cardiaque dans le couloir de la mort. Elle écouta les pas de Lucien résonner dans la cage d'escalier et grimaça de plus belle en l'entendant siffloter.

Son frère n'avait qu'à bien se tenir...

Pour éviter de se parler ou de verser dans des querelles

stériles, le frère et la sœur convinrent sans se regarder, au cours d'un bref entretien glacial, de faire faire une photocopie du testament maternel qui fut ensuite laminée. La brièveté du document n'avait nécessité que deux panneaux de format juridique que Lucien fixa au mur du salon.

Tout différend relatif aux obligations ou aux responsabilités de chacun devait trouver sa solution dans le texte écrit ou dans l'absence de mention de l'action envisagée.

En cas de désaccord irréconciliable, il fut convenu qu'ils contacteraient le notaire pour lui demander d'arbitrer leur différend.

S'il était bien clair que les jumeaux devaient faire vie commune, il n'était précisé à nulle part qu'ils devaient s'aimer, se supporter, s'entraider et se rapprocher.

Les jours s'égrenèrent, lourds et sans joie.

Le printemps frisquet avait enfin fini par abdiquer et céder son trône à l'été, mais les premières chaleurs n'étaient pas parvenues à faire fondre l'animosité glaciale entre la sœur et le frère.

Après quelques jours de jouissance mentale, Lucien avait fini par regretter l'absence de Laurette à table. À quoi sert d'être un cuisinier de talent si aucun convive n'apprécie ses plats ?

Laurette n'était pas venue le supplier de l'accepter à sa table, comme il l'avait secrètement espéré. La perspective

ennuyeuse d'engouffrer chaque jour des conserves, ou des repas congelés lui avait cependant fait franchir une autre étape. Un exemplaire de « *La cuisine démystifiée pour les nuls et les célibataires* » était ouvert sur le comptoir de la cuisine, qu'elle investissait chaque jour, bien décidée à occuper le plus de territoire possible.

Les arômes peu subtils qui s'échappaient de ses plats éliminaient ceux raffinés des préparations minutieuses de Lucien. Le résultat l'exaspéra. Il avait l'impression que tout ce qu'il préparait goûtait les oignons brûlés, même la crème anglaise et les omelettes aux fines herbes.

Et Laurette laissait toujours la cuisine comme un champ de bataille où elle aurait connu la défaite. De sorte que Lucien devait s'y précipiter avant elle s'il voulait établir ses quartiers et faire main basse sur les ustensiles (la plupart du temps mal lavés) essentiels à ses grandes créations culinaires.

De guerre lasse, il se marcha sur le cœur pour consentir à demander à Laurette de se montrer plus soignée.

Elle haussa les épaules autant que lui permettait la cuisson d'une côtelette de porc brûlée (sa spécialité) et cria pour couvrir le grondement de la hotte au-dessus de la cuisinière :

— Si t'es pas content, va manger au restaurant !

Décidément, c'était une victoire à la Pyrrhus que le pauvre homme avait méritée. Son filet de sole à la sauce bonne femme prêt pour la cuisson, il chercha un poêlon. Mais Laurette n'avait pas encore nettoyé les casseroles et les assiettes de la veille et le comptoir était jonché d'une bonne partie de la batterie de cuisine, encroûtée de restes peu appétissants.

Il émit un grognement discret et s'empara d'une poêle encore tachée des vestiges d'une sauce à la couleur indéfinissable. Il emplît l'évier d'eau chaude et entreprit de la récurer. Heureusement qu'il ne vit pas le malin sourire de sa sœur dans son dos ; il aurait compris que tout cela faisait partie de son plan pour le convaincre de quitter la maison ancestrale.

Il ne remarqua pas non plus le manège de Laurette qui s'attarda plus longtemps que nécessaire à la consultation du livre de recettes. Elle réduisit la chaleur sous ses chaudrons et se versa un deuxième verre d'un apéritif à bas prix acheté au dépanneur, histoire de retarder le moment de passer à table.

Elle fit tant et si bien qu'elle alla s'asseoir à la table de la salle à manger quelques secondes à peine avant Lucien, déconfit de l'y retrouver.

Les premières minutes furent marquées par un sentiment de malaise épais comme de la mélasse dans le mois de janvier. Lucien songea à aller se chercher un magazine à sa chambre, mais il craignit de se faire jouer une vilaine farce par sa jumelle et de retrouver son poisson inondé de ketchup. Ce premier repas face à face en trois semaines de cohabitation forcée n'avait rien pour les jeter dans les bras l'un de l'autre. Le silence lourd n'était brisé que par le bruit de la mastication et les chocs d'ustensiles sur la porcelaine.

Lucien se sentait gêné de boire du vin alors que Laurette se contentait d'eau minérale sans marque. Il hésitait à lui en offrir ; son geste passerait sûrement pour une ouverture qu'il voulait à tout prix se garder de faire.

Laurette, de son côté, se languissait de se voir offrir un

verre de vin. La belle robe paille du liquide dans le verre de Lucien captivait son attention. Elle avait beau s'efforcer de fixer les yeux sur l'image du chemin désert que lui offrait la fenêtre à sa droite, chaque bouchée engluée de ketchup qu'elle découpait dans sa côtelette à demi calcinée l'obligeait inmanquablement à reporter son regard sur le verre de Lucien.

Leurs yeux se croisèrent pour la première fois depuis des jours. Lucien surprit dans ceux de Laurette ce qu'il prit pour une supplique, un attendrissement. Il eut honte de son égoïsme. Il alla chercher un verre dans un dressoir de la salle à manger et revint à la table pour le déposer devant l'assiette de sa sœur. Beau joueur, il s'apprêtait à lui verser du vin dans son verre, lorsqu'elle mit brutalement la main sur la coupe.

— Quand je voudrai du vin, je m'en paierai !

La rebuffade l'estomaqua. Sa sœur le suppliait des yeux depuis le début du repas et dès qu'il se marchait sur le cœur pour lui faire plaisir, elle se montrait aussi rosse que de coutume. Il s'assit brusquement, se versa du vin à ras bord et en prit une bonne gorgée avant de lui dire :

— Je me doutais que tu allais me faire un coup pareil. J'ai presque cru que tu cherchais la réconciliation. Tu voulais m'humilier et tu as réussi. Mais n'aie crainte, ma jumelle. Ça ne se reproduira plus. À partir de maintenant, tiens-toi le pour dit : tu pourrais être en train d'étouffer sur un morceau de charbon de ta côtelette que je ne lèverais pas le petit doigt pour appeler une ambulance.

Se levant pour prendre son assiette, sa bouteille et son verre, Lucien jeta à sa sœur un regard de mépris.

— Amuse-toi bien à faire la cuisine. Je vois que tu as beaucoup de talent.

Il fit deux pas en direction de la cuisine, s'arrêta court pour se tourner vers Laurette.

— Dorénavant, je ne t'adresserai plus la parole. Si tu tiens absolument à m'embêter parce que quelque chose cloche dans la maison, écris-moi. Je ne veux plus entendre ta voix de corneille enrouée.

Lucien sortit la tête haute.

Laurette prit conscience qu'elle avait été trop loin. Elle admettait pour la première fois de sa vie qu'elle était en proie à des sentiments contradictoires face à son jumeau.

Tant qu'elle avait cru pouvoir venir à bout de ses velléités d'indépendance, elle n'avait pas anticipé de se trouver dans une situation aussi ambiguë d'amour-haine. Comment allait-elle supporter la solitude ?

L'amertume la gagnait comme le liseron qui étouffe un framboisier. Il lui fallait du support.

Avec la venue du temps estival, Lucien se lança dans une activité horticole fébrile. Il avait patiemment rafistolé une vénérable serre en panneaux de verre de dimensions modestes à une cinquantaine de mètres de la résidence.

Puis il avait littéralement fait une razzia de sacs de terre noire, de fumier de mouton, de graines et de jeunes pousses chez l'horticulteur du rang, un touriste belge qui était venu dix

ans auparavant faire de la moto-neige dans la région et qui avait oublié de retourner chez lui en épousant la propriétaire du Gîte du Passant.

Lucien avait toujours eu un penchant pour les plantes vertes ; chaque appartement qu'il avait habité à Toronto avait vite été transformé en jungle. En quittant la métropole ontarienne pour rentrer au Québec, il était resté inconsolable de devoir distribuer ses plantes à ses voisins et à ses amis. D'autant plus que, le lendemain de son départ, ses amis clairsemés avaient confié à l'incinérateur de la conciergerie bon nombre de ses plantes cultivées avec amour.

La remise en état de la serre où sa mère avait cultivé des légumes et des petits fruits pendant des décennies s'était avérée un grand moment de paix. Il esquivait les contacts avec Laurette et s'assurait une suite ininterrompue de jours calmes où il pouvait méditer à son aise sur ses éventuels succès horticoles et potagers.

Un matin qu'il sifflotait de plaisir sous la clémence des premiers jours de juin en transplantant avec doigté des pousses de mizuna et de mâche dans de longs bacs pleins de terre noire, sa félicité fut interrompue par un grattement suspect sur le cadre de la porte en bois, suivi de petits couinements plaintifs. Son havre de paix et de création était-il déjà menacé par une invasion de marmottes affamées ?

Derrière les vitres dépolies, il distingua la silhouette de sa jumelle et grogna d'impatience. Qu'est-ce qu'elle fichait là ? Pas question de la laisser profaner son antre. Il allait lui signifier de ce pas.

Il ouvrit brusquement la porte pour subir aussitôt l'assaut d'un chien de forte taille qui se mit à lui lécher le visage. Lucien poussa un cri d'horreur :

— Aaaaaah ! Débarrasse-moi de ça au plus sacrant !

— Voyons Lucien, ce n'est qu'un chien !

— Je déteste les gros chiens envahissants !

— C'est une chienne. Un caniche royal.

Laurette s'efforçait d'éloigner la bête en tirant de toutes ses forces sur la laisse. La colère de Lucien affolait la bête qui se mit à aboyer avec force.

— Je m'en contrefiche. Je ne veux pas de chiens ici.

— Il n'y a rien dans le testament qui m'interdit d'avoir un animal domestique.

— Peut-être. Mais tu aurais pu avoir la décence de m'en parler. Je suis allergique aux chiens.

— Je l'ignorais. Mais ça me réjouit. Tu vas peut-être ficher le camp plus tôt.

— Je ne veux pas de ce monstre dans la maison. Sinon je demande une injonction du tribunal pour atteinte à ma santé. De plus, il y a une clause du testament qui dit que nous devons tout faire pour protéger la maison et la maintenir en bon état. Je peux facilement prouver que ta bête idiote risque de tout casser dans la maison.

— Bon, bon. Ça va. Je vais lui acheter une niche. Ce que tu peux être méchant !

— C'est malheureusement un secteur où tu m'es supérieure.

— Imbécile !

Et Laurette s'en fut, hâlant de peine et de misère l'énorme caniche toujours aussi bruyant.

Lucien referma avec force la porte de la serre.

Il n'avait pas prévu un coup aussi bas. Mine de rien, Laurette s'avérait une adversaire plus redoutable qu'il ne l'avait anticipé.

La chienne, qui ne répondait pas au nom de « Libellule » dont l'avait affublée Laurette — en réalité, l'animal était fou comme une girouette et n'écoutait que la voix de son estomac — prit possession du vaste terrain qui entourait la maison et se transforma en un véritable tsunami dans les plates-bandes, détruisant systématiquement tout ce qui avait l'heur de lui déplaire.

Elle renversait les meubles de jardin, mordillait les arbustes, laissait ses excréments d'une grande variété de teintes répugnantes dans les endroits les plus inattendus, mais de préférence là où Lucien avait l'habitude de faire ses promenades de santé. Il ne s'apercevait qu'il avait mis le pied dans un tas de merde que lorsqu'une odeur nauséabonde tenace le suivait dans quelque sentier qu'il décidait d'arpenter.

La chienne s'en prenait aux écureuils, aux oiseaux, aux brins d'herbe, au vent, aux feuilles d'arbres qui bruissent, à tout ce qui provoquait chez elle le besoin inextinguible d'aboyer. Jour et nuit.

Le seul endroit qu'elle n'osa approcher fut la serre de

Lucien. La raison en était qu'elle avait pris l'horticulteur amateur en grippe un jour où elle avait voulu y pénétrer à nouveau et avait dû battre en retraite aussitôt sous l'effet de surprise du seau d'eau qu'il lui avait versé sur la tête. « Libellule » n'avait pas apprécié : ses aboiements hystériques avaient duré une bonne demi-heure avant qu'elle ne se résolve à aller s'asseoir à une quinzaine de mètres de la serre, les yeux hagards.

Dès lors, Lucien n'avait qu'à paraître pour la faire s'éloigner. Malheureusement, cette peur n'empêchait pas le détestable animal de continuer sa fréquentation assidue des massifs de fleurs et des plates-bandes de l'infortuné jumeau dont la sœur n'intervenait jamais pour mettre un frein aux démêlés hallucinants entre Libellule et les hostas.

Allongée sur une chaise longue, Laurette passait ses journées à lire des magazines de soin esthétique du visage et de régimes miracles pour chasser l'embonpoint. Vue de loin, Lucien aurait juré qu'un sourire sarcastique flottait sur ses lèvres. Il était évident que l'acquisition de la bête sans cervelle faisait partie d'un plan réfléchi pour miner sa détermination à continuer d'habiter la maison.

Mais le fait d'avoir mis le plan de sa sœur au jour ne solutionnait pas le problème. Lucien se devait de prendre son mal en patience... et réfléchir à un moyen infallible de mettre un terme au harcèlement de Laurette. Il avait déjà exclu toute forme de reddition ou de négociation ; il ne lui restait que l'attaque.

Une rage de dents à la faire larmoyer conduisit Laurette un après-midi d'août jusqu'à la porte de sa serre où il bichonnait patiemment ses laitues. Elle affichait un air de repentir plus convaincant que celui de l'empereur Henri IV d'Allemagne, venu à Canossa pour y faire amende honorable auprès du pape Grégoire VII.

Elle le supplia de veiller sur Libellule pendant qu'elle se rendait à la clinique. Il refusa tout net.

Elle insista. Libellule n'avait pas l'air en forme. Elle affichait un drôle de comportement et sa maîtresse ne savait comment l'expliquer.

Lucien resta inflexible.

Elle essaya l'argument des larmes. La chienne était attachée, elle ne lui causerait aucun trouble.

Lucien ne répondit pas, soucieux de profiter de l'occasion pour lui faire comprendre à quel point elle ne pouvait se passer de lui en somme.

Laurette geignait de douleur. Elle promit de s'amender... et de lui rapporter une bouteille de Cognac de la ville. La meilleure... enfin une des meilleures.

Il sourit intérieurement. Une mince victoire dans une échauffourée vaut mieux que pas de victoire du tout. Il grogna son acceptation en lui tournant le dos et Laurette partit en l'abreuvant de remerciements émus.

Il était plongé dans la lecture des étiquettes sur divers flacons d'engrais biologique depuis plus d'une demi-heure lorsque de bruyants aboiements le tirèrent de sa méditation. Il sortit de la serre pour tomber sur un spectacle ahurissant.

L'un des plus affreux bâtards dont la nature avait permis la naissance avait été attiré par la présence de la chienne folâtre. Mélange de races indéfinissables les plus diverses (sa chienne de mère avait dû avoir des fréquentations peu recommandables), le chien bigleux affichait un poil hirsute de couleur jaune pisse, une longue queue pleine de tiques, des plaies et des cicatrices héritées de ses bagarres avec les animaux de la forêt, et il bavait comme une fontaine. Sa laideur n'avait d'égale que son odeur répugnante dont les effluves prirent Lucien à la gorge même à dix mètres.

Le pénis du bâtard venu de la forêt était en pleine érection et le chien se démenait comme un beau diable pour monter Libellule visiblement en chaleur. Lucien comprit que Laurette n'avait vraiment aucune connaissance en matière de reproduction canine puisqu'elle ne s'en était pas rendue compte.

Lucien voulut d'abord intervenir et saisit un pot d'engrais pour le lancer sur l'intrus. Mais la peur du mâle féroce le paralysait. Et que dire de Libellule qui se montrait encore plus agressive que l'autre, tant et si bien que la traction sur la chaîne qui la retenait finit par faire jaillir l'anneau du mur où Laurette l'avait péniblement vissé de quelques tours seulement, en l'absence de toute aide de la part de Lucien.

Les deux bêtes partirent à toute allure en direction de la forêt sans écouter les rappels à l'ordre de Lucien qui se décidait enfin à manifester sa désapprobation, quoique avec modération.

Sa course après le duo canin fut de courte durée. Est-ce

que cet épisode n'arrangeait pas un peu les choses ? Une chienne en chaleur et un chien en rut, ça ne prenait pas une imagination démesurée pour deviner la suite.

Lucien se dit que la nature était peut-être avec lui cette fois.

Laurette ne revint de la ville qu'à la fin de l'après-midi, épiée par Lucien qui mit aussitôt en pratique le plan qu'il avait eu le temps de mijoter. Il se mit à bramer avec beaucoup de conviction : « Liiiiiiibellule » ! « Liiiiiiibellule » !

Sa sœur comprit qu'un drame était survenu et fut à ses côtés en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « Caniche ».

Il la regarda d'un air navré et lui dit :

— Elle s'est sauvée. Elle a arraché la chaîne et elle est partie à la course dans la forêt.

— Grand niaiseux. Pourquoi l'as-tu laissée faire ?

— C'est ta faute. C'est toi qui avais mal vissé l'anneau. Je ne pouvais pas le savoir.

— Si tu m'avais aidée aussi...

— À chacun ses responsabilités. C'est notre entente. Est-ce que je te demande de laver mon linge, moi ?

— Tu seras donc toujours rien qu'un imbécile. Pour ça, t'auras pas ta bouteille de Cognac.

— Tu peux la garder. Je savais de toute façon que tu ne tiendrais pas parole.

Il retourna à la serre en souhaitant du plus profond de son cœur que Libellule ait cédé aux avances de Bâtard-des-Bois.

Laurette passa une partie de la soirée à appeler Libellule d'une voix pressante. Une fois la nuit tombée, elle laissa sur le

perron arrière un énorme plat de nourriture et un bol d'eau fraîche.

Elle s'apprêtait à monter se coucher quand des bruits et des grognements retentirent en provenance du perron arrière. Elle se rua à la porte et alluma le plafonnier extérieur. Deux gros rats laveurs repus venaient de faire un sort à la nourriture et s'éloignaient avec leur démarche chaloupée caractéristique.

Laurette soupira de dépit et monta pesamment les marches de l'escalier.

Dans sa chambre où il lisait un roman policier en sirotant un brandy, Lucien sentit un petit frisson de contentement le parcourir. Il était peut-être enfin sur le chemin de la victoire.

Sa joie fut de courte durée. Le lendemain matin, des aboiements furieux le tirèrent de son sommeil. Il se pencha à la fenêtre. Libellule était de retour, sale et décorée de brindilles prisonnières de son épaisse toison. Elle puait comme le bâtard qui l'avait séduite. Elle déposa en guise de cadeau au pied d'une Laurette ahurie le cadavre d'un rat musqué qu'elle avait chassé durant son escapade.

L'épisode enseigna à Laurette à se montrer plus attentive à ne pas laisser errer son caniche. Et comme si elle voulait remercier Lucien de ne pas l'avoir dénoncée, Libellule, elle, finit par l'accepter et par limiter ses accès de folie furieuse à sa vue.

Les semaines passèrent. Lucien reluquait en souriant le ventre de la chienne visiblement enceinte des œuvres de Bâtard-des-Bois. Il était clair que Laurette n'avait aucune idée du cadeau que s'appropriait à lui faire son animal de compagnie.

Un matin d'automne adouci par la timide chaleur du soleil bas à l'horizon, Laurette tout affolée vint quérir Lucien qui fendait du bois à côté d'un abri en planches.

— Viens vite, Lucien, Libellule est malade.

— Et alors Seigneur ? Je ne suis pas le vétérinaire de ton chien.

— Tu dois m'aider. Je ne sais pas quoi faire. Ça fait quelques jours qu'elle tourne en rond puis qu'elle a de la misère à marcher.

Lucien tressaillit. Libellule s'appropriait à le venger des méfaits de son acariâtre de sœur. Il prit une mine agacée pour la forme, grogna plus fort qu'il ne le fallait et planta sa hache dans une bûche pour faire bon effet.

— Où est-elle ?

— C'est ça qui est bizarre. Elle est montée dans ta chambre, puis elle a agrippé ton édredon et l'a tiré contre le mur derrière la porte. Elle doit être encore couchée dessus.

— Mon bel édredon blanc de plumes d'oie ? Et tu l'as laissée faire ?

— J'ai pas eu le choix. Elle montre les crocs quand je veux l'approcher.

Lucien défailloit. En mode de marche rapide, il fut vite dans la maison où il grimpa les marches en un temps record pour un sexagénaire arthritique. Le masque africain à l'impénétrable

sourire paraissait se moquer de lui ; il ne pouvait passer devant sans se sentir épié. Sa colère grimpa d'un cran.

Laurette n'avait rien inventé. Libellule était couchée de tout son long sur l'édredon immaculé et haletait à un rythme rapide. Lorsque le frère mit un genou par terre pour tenter de tirer doucement sur son collier, elle lui lécha la main avec un regard pathétique et geignit doucement.

Laurette s'exclama :

— Tu vois bien que c'est toi qu'elle aime maintenant ! Mais pourquoi elle fait ça ?

— Pauvre idiote ! Tu ne vois pas qu'elle en train d'accoucher ?

Le cri du cœur de Lucien résonna dans la chambre. Laurette le considéra d'un regard ahuri et échappa cette question à la mesure de sa stupidité :

— Mais comment est-ce possible ?

Lucien voulut lui servir une réponse cinglante, mais en fut empêché par une suite d'éternuements sonores. Les yeux lui piquaient et sa respiration devint aussitôt sifflante. Il plongea la main dans la poche de son pantalon et en sortit un broncho-dilatateur dont il aspira aussitôt deux bouffées.

— Pauvre Lucien, j'avais oublié que t'étais allergique. Mais... mais regarde ! Il y a un premier chiot qui sort et on dirait qu'elle a de la misère...

— Aide-la au lieu de faire un reportage ! Penses-tu que t'es en direct à la télé ?

— Je sais pas comment faire...

Courageusement, Laurette se mit à genoux et tenta de

tirer doucement sur le corps du premier chiot. Libellule accueillit sa prestation par une série d'aboiements sonores et lui montra les crocs, prête à lui arracher une main.

Pendant que sa jumelle effrayée se retirait au fond de la chambre, Lucien se releva les manches, alla se laver les mains au lavabo et revint en les essuyant rapidement.

Il s'agenouilla et se mit en frais d'accoucher la chienne qui le remercia une fois de plus d'un coup de langue au visage et d'un gémissement de satisfaction.

Onze chiots bien en vie firent leur entrée dans ce bas monde sur le magnifique édredon maintenant maculé à tout jamais. Onze chiots, sept femelles et quatre mâles, qu'un merveilleux hasard de la génétique avait faits à l'image de leur père !!! Il était enfin vengé.

Laurette les contemplait, la larme à l'œil.

— Que c'est beau le miracle de la vie, hein Lucien ?

— Ouais... ouais...

— Sais-tu ce que je vais faire ?

— Les noyer ?

— Sois pas cruel ! Non. Au contraire. C'est décidé : je me lance dans l'élevage des chiens !

Lucien se mit à haleter et à tousser, terrassé par la pire crise d'asthme de sa vie. Il s'écroula à côté de Libellule qui se mit à hurler à la mort.

Aussi malhabile à soigner son frère qu'à accoucher sa chienne, Lucette lui cassa une dent de son partiel en insérant la pompe entre ses lèvres et en appuyant sept ou huit fois sur le vaporisateur avant que la main de Lucien la repousse.

Le cœur lui battait à grands coups. Il perdit conscience.

Deux jours plus tard, Lucien remplissait la station wagon de ses valises et caisses et partait en direction de la ville voisine à la recherche d'une chambre à louer dans une maison de retraite.

JE T'AI ME À LA LIVRE

Les bambins de la maternelle « La Ribambelle » n'étaient pas plus turbulents qu'à l'ordinaire en ce vendredi matin.

Pierre-Olivier Dupras avait fait pleurer Vivianne Dumont-Ledoux à trois reprises en un quart d'heure en éparpillant à grands coups de pied l'échafaudage de blocs multicolores qu'elle essayait maladroitement d'installer.

Lune-Coccinelle Tremblay-Dumoulin s'était enfermée dans la toilette et refusait d'en sortir, au grand désespoir d'Amélie Guindon-Trépanier qui hurlait qu'elle avait « un gros numéro deux » à faire, sous les yeux ébahis d'Alexandre Rivard-Lahoud, planté devant elle la bouche ouverte, insensible au filet de bave qui serpentait sur son menton.

Janika Labelle fit le périscope, main en visière : tous « ses » enfants semblaient occupés, sinon à jouer ou à bricoler, du moins à se chamailler ou à crier à tue-tête. Elle replaça sa jupe sur sa taille légèrement replète.

Vingt-cinq années d'animation dans les garderies lui en avaient fait voir de toutes les couleurs. Mais à 48 ans, son amour des enfants demeurait si grand et si limpide qu'elle avait souvent été rappelée à l'ordre par diverses directrices qui la trouvaient trop conciliante envers eux. Peine perdue. La gentillesse était dans la nature de Janika comme le chocolat dans les croissants. Elle avait « le don » comme disaient ses con-

sœurs et confrères de la maternelle, le don d'être aimée des enfants, le don de ne pas se fâcher de façon démesurée, le don de retenir leur attention et le don de recycler les jeux pour faire croire aux petits qu'ils étaient nouveaux.

Mais ce jour-là, l'esprit de Janika n'arrivait pas à se consacrer entièrement aux bouts de choux. Elle posait des gestes par habitude, affichait un sourire automatique, répondait aux questions sans le réaliser.

Elle n'était pas encore parvenue, quatre heures après le fait, à oublier que Romuald, son mari, l'avait appelée « Lucette » au petit-déjeuner, avant que son visage d'ancien frère enseignant ne vire au cramoisi. Il avait bredouillé que c'était aujourd'hui « la sainte Lucette » et qu'il avait dit ce prénom par erreur.

Janika avait un peu étiré le coin de la bouche vers la droite pour simuler un sourire. Elle avait avalé un morceau d'œuf dégoulinant de jaune sur un muffin chaud et dit : « Je sais ce que c'est. J'ai failli t'appeler Napoléon tout à l'heure ». Elle professait une passion pour les grands hommes qui avaient marqué l'Histoire et ne s'endormait jamais sans avoir lu au lit quelques chapitres d'une bible sur un héros du temps passé.

Sa réponse laissa Romuald interloqué et il hésita deux ou trois secondes avant d'enfourner une grosse cuillerée de céréales biologiques sans gras trans ni sucre. Sa façon de s'alimenter était récente : il professait, depuis quelques mois, un culte rigide pour la nourriture biologique et avait commencé à perdre du poids. Au grand dam de sa femme qui avait consacré, depuis deux décennies, beaucoup de temps au tennis,

au jogging, à la marche active et à la bicyclette d'exercice pour conserver à grand-peine sa taille de jolie « grassette ».

Mais elle n'était pas dupe. Deux semaines plus tôt, son mari endormi avait déjà susurré le même prénom dans un souffle profond, tandis qu'elle se rassasiait à ses côtés du récit des aventures extraconjugales de John F. Kennedy. Si l'énorme livre n'avait pas été soutenu par un lutrin coussiné sur ses genoux repliés, elle l'eût sûrement échappé.

Elle savait très bien de qui il s'agissait. Six mois auparavant, Romuald avait évoqué l'arrivée de sa nouvelle assistante comptable. En bon fonctionnaire qu'il était, il avait minutieusement décrit ses qualités d'employée modèle avant de compatir brièvement à ses malheurs ; à 36 ans, elle connaissait les affres d'un divorce pénible et Romuald, qui avait pourtant la cinquantaine calme, s'était laissé investir du rôle de grand frère consolateur.

À quelque temps de là, Romuald lui annonça au souper, que « la nouvelle comptable l'avait quitté, enfin... euh... son emploi ». Elle s'était trouvé un travail mieux rémunéré dans une chaîne de télévision spécialisée. Janika n'avait plus entendu parler d'elle.

C'était comme si elle n'avait fait que passer. Romuald redevint le conjoint gentil qu'il avait toujours été. Même qu'il avait manifesté plus d'enthousiasme à l'aider dans les travaux domestiques, sans pour autant se transformer en homme rose. En fait, la seule chose qu'il y avait de rose dans la vie de Romuald, c'était une affreuse chemise que sa sœur lui avait donnée en guise de cadeau de Noël et qu'il s'entêtait à porter

en dépit des quolibets de Janika.

Quelle ne fut pas la surprise de l'épouse lorsqu'il lui dit un soir en rentrant du bureau : « Tu sais, j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit. Je pense que le rose ne me va pas. Tant pis si je fais de la peine à ma sœur : je vais la donner au Carrefour Émilie. Il y aura sûrement un pauvre diable qui sera content de la porter ».

À partir de ce moment, Romuald apporta plus de soin à sa mise et fit l'acquisition de quelques chemises de prix et de cravates de soie. Puis d'un veston en tweed des Hébrides et d'un pantalon de laine worsted assorti. Le nettoyeur du coin fit de bonnes affaires : il lui confiait régulièrement plusieurs vêtements.

Janika ne se faisait pas de tourment : « C'est son andropause qui le travaille. Ça va passer. Je vais sûrement pas me plaindre s'il "s'arrange" enfin un peu. Il a toujours eu l'air d'un vicaire irlandais dans ses complets bleu marine. Ça va lui faire du bien de se sentir séduisant un p'tit peu. »

Mais elle se demandait parfois où s'arrêterait la nouvelle passion de Romuald pour les Eaux de Cologne et les cravates. « *Il n'y a pas de fumée sans feu* » lui avait répété sa mère, la reine du dicton usé, durant toute son adolescence. À un point tel que Janika avait fini par faire de la sentence sa règle de conduite numéro 2, la première étant que « *La tranche de pain tombe toujours du côté beurré* ».

Janika avait fini par enterrer ses soupçons sous quelques péchés de gourmandise. Sa vie de couple aurait été au beau fixe si elle n'avait reçu quelques semaines plus tard une lettre

anonyme à l'en-tête du ministère qui lui révélait que son mari la trompait allègrement avec la « p'tite guidoune » de Lucette Gingras et qu'il allait la retrouver presque chaque jour le midi pour le lunch. Il prenait même des après-midi de congé pour aller s'envoyer en l'air au motel Royal.

Atterrée, Janika n'en résista pas moins à la tentation d'interroger son mari. Elle avait toujours été convaincue que Romuald lui serait fidèle parce qu'elle était la seule qui avait bien voulu de cet ancien frère enseignant. Elle hésitait à croire qu'il émanait de lui assez de charme pour séduire une accorte divorcée. Quoique... Depuis quelques semaines, Romuald rapportait souvent du travail à la maison le soir, se disant trop dérangé au bureau. Paradoxalement, son amour du golf avait semblé progresser au point qu'il s'absentait souvent les fins de semaine. Janika se rappela un autre dicton de sa mère : « *Chaque torchon trouve sa guenille* ». Tout d'un coup que...

Janika sortit de sa torpeur. Amélie Boissoneau (qui disait s'appeler « Boistonneau » parce qu'elle parlait sur le bout de la langue) poussait des cris stridents en disputant une poupée défraîchie à Umberto Berardino. Elle s'approchait pour les séparer lorsque la porte de la classe s'ouvrit : la directrice lui annonça un appel urgent de l'hôpital. Sa mère y avait été transportée... Janika bondit sur l'appareil dans le bureau de la directrice pour s'entendre dire par une voix masculine : « Votre mère est bien tranquille au centre d'accueil. Mais votre mari pis sa guidoune sont à la chambre 38 du motel Royal. » Elle cria « Quoi ? » Mais l'autre avait déjà raccroché.

Cette fois, il n'était plus question d'hésiter. Croyant

qu'il s'agissait de la santé de sa mère, la directrice la devança : « Pars tout de suite ! Je vais aller m'occuper des petits. De toute façon, il ne reste qu'une heure de classe. »

Janika eut un dernier sursaut d'honnêteté et voulut expliquer la situation. La directrice s'objecta d'un ton péremptoire : « Tut, tut ! Vas-y ! Il faut que tu saches si c'est grave. » Vingt minutes plus tard, la petite voiture de l'enseignante se retrouva dans le stationnement du motel Royal et s'y gara à quelques enjambées de la porte 38.

Avec une nonchalance étudiée, Janika se dissimula derrière les pages d'un mensuel de cuisine et tout en surveillant du coin de l'œil la porte de la chambre, elle se plongea dans la lecture de recettes voluptueuses, pour se calmer les nerfs.

Une sauce hollandaise coiffait une entrée de saumon cuit dans une pâte feuilletée appétissante comme un croissant frais. Une bisque de homard attendrissante d'onctuosité éveillait la concupiscence. Les côtes de veau à la crème aux morilles disputaient au tournedos Rossini la faveur de l'enseignante qui trouvait de plus en plus difficile de jeter un œil en direction de la porte 38. Mais c'est l'image des mille-feuilles, du Mont-Blanc aux marrons et du savarin au rhum qui la fit tant saliver qu'elle en gémit doucement.

Janika adorait la cuisine riche et soudoyante qui fait du bien à l'âme et fait triompher le bien-être. N'eut-ce été de l'opinion de Romuald qui avouait un penchant pour les femmes minces, elle aurait sans nul doute passé du stade de « dodue » à celui de « grasse » puis de carrément « obèse ».

Durant 22 ans de mariage à ce vieux garçon obstiné qui

ne voulait pas d'enfants, elle avait accepté de ne succomber que de temps à autre à la séduction des plats appétissants et de s'abonner à de multiples programmes de conditionnement physique avec le résultat que Romuald était demeuré près d'elle. Alors pourquoi la trompait-il ? Et avec une Lucette en plus ? Sa mère lui avait pourtant répété avant son mariage : *« Une femme retient un homme par le ventre. Tant que tu fais de la bonne cuisine, il a pas envie d'aller voir ailleurs. C'est que j'ai fait pour ton père. Et il m'a jamais trompée. »*

Sans doute. Mais le père de Janika était mort obèse à 53 ans d'un infarctus foudroyant sur le balcon de leur appartement. Les ambulanciers avaient dû demander l'aide d'une rétrocaveuse pour y mettre la civière et le descendre du balcon jusqu'à l'ambulance, sous le regard goguenard des voisins et des passants.

Janika, elle, avait cru que son bonheur reposait sur l'élégance de son maintien et sa garde-robe et avait sacrifié sa passion pour la sauce au chocolat et pour les enfants sur l'autel de la vie conjugale. Et pourtant...

Ce fut le moment que choisit le couple adultère pour sortir de la chambre du crime. La surprise saisit Janika comme un bifteck dans une poêle brûlante. Lucette Gingras était mince sans doute, anorexique même. Mais c'était une femme sans grâce, un vrai « pichou », une candidate au musée des horreurs ! Il la trompait avec ça ?

Une immense détresse lui propulsa une boule de sanglots dans la gorge. Elle avait dépensé des fortunes pour se garder en forme, s'habiller avec élégance et compenser ainsi

pour les petits bourrelets qui ornaient sa silhouette. Elle consacrait une bonne partie de son salaire à se procurer des produits revitalisants pour la peau, des crèmes anti-rides assez dispendieuses pour faire vivre une famille du Tiers monde durant un an. Et l'être « de moins en moins aimé » la trompait avec une « petite misère » aux yeux chafouins qui portait une robe avec la grâce d'un cintre en métal déformé ? « Calamité de calamité », gronda-t-elle entre ses dents.

Elle contient la colère qui lui suggérait de se ruer hors de l'auto pour apostropher son mari infidèle, occupé à dispenser de timides gestes tendres à sa maîtresse. Ce spectacle remplit Janika d'une tristesse opaque comme de la mayonnaise. Incapable désormais de retenir ses larmes et, le visage beurré de mascara, elle les regarda prendre place dans la voiture de Romuald et quitter le stationnement.

Une femme de chambre arriva en courant avec des draps propres pour aller faire la chambre. Décidément, c'était le baisodrome ce motel !

Janika cessa aussitôt de pleurer. Si grandes étaient sa colère et son humiliation que son réservoir lacrymal s'était tari. Mais en mettant le moteur de sa voiture en marche, elle fit chuter sa revue sur ses pieds. Elle la ramassa et s'attarda à l'appétissante photo d'un foie gras poêlé devant une bouteille de Sauternes qui ornait la couverture.

Elle savait comment rappeler à Romuald qu'on ne transgresse pas impunément le serment matrimonial...

— Je reprendrais bien une petite profiterole, dit Romuald. Il y avait des années que tu n'en avais pas faites. Et toi, tu n'en prends pas Janika ?

— Tu sais bien mon chou que je suis au régime. J'ai le foie lent. Mais laisse-moi te verser un autre petit verre de Monbazillac. Ça accompagne si bien les desserts.

— Oui, mais seulement qu'un petit verre. C'est mon troisième...

Ce doux roucoulement amoureux se déroulait lors d'un petit souper d'amoureux, un mois seulement après que Janika eut constaté que Romuald se permettait des incartades impériales comme le célèbre Corse au cheval blanc.

De retour de l'épisode de surveillance au motel, Janika avait subrepticement mis à profit l'inspiration de la vengeance qu'elle y avait reçue en ressassant dans sa tête le dicton appris de sa mère : « Une femme tient un homme par le ventre ».

Elle avait patiemment établi un plan d'attaque savoureux : elle obtint en premier lieu un congé sabbatique de la maternelle sous le prétexte de suivre un cours de perfectionnement pédagogique axé sur la petite enfance. Le fait que Janika n'avait jamais demandé quoi que ce soit à la commission scolaire et qu'elle était reconnue comme une enseignante particulièrement attentionnée lui valut une réponse positive immédiate.

Tirillée entre la nécessité de justifier son congé pour fins d'études et celle de réaliser son « plan », l'honnête Janika eut l'idée de s'inscrire à des cours de cuisine spécialisée pour le développement de la petite enfance. Après tout, Romuald

n'était-il pas un grand bébé ? Elle s'appliqua avec détermination à ses études, mais consacra la majeure partie de son temps à une recherche poussée sur les gras trans, les conséquences d'un abus du sucre et de l'alcool, l'absence des fruits et des légumes frais dans l'alimentation quotidienne, la surabondance du sel dans les plats préparés et enfin sur le manque d'exercice.

Elle passa des heures dans les librairies de livres usagés à la recherche des recueils de recettes de l'avant-guerre, l'époque où la préoccupation pour la diététique n'était pas encore à l'ordre du jour. C'est ainsi qu'elle mit la main sur un recueil oublié d'une obscure religieuse du Bas-du-Fleuve qui commençait ainsi la description d'une recette de gâteau : *« Cassez une douzaine d'œufs frais, ajoutez une chopine de crème épaisse puis deux tasses et demie de sucre blanc... »* Le reste était à l'avenant.

Janika eut l'impression de feuilleter un grimoire médiéval qui renfermait la meilleure façon de se débarrasser de son pire ennemi. Ses lèvres se pincèrent et elle serra le livre contre sa poitrine en se dirigeant vers la caisse.

Elle avait eu la perspicacité de ne pas attaquer son mari de front. Aux grandes manœuvres napoléoniennes, elle avait préféré les attaques sournoises des cosaques qui harcelaient la Grande Armée en déroute dans l'hiver russe.

Comme par hasard, un plat de cretons (de taille modeste évidemment) était apparu sur la table de la cuisine un samedi matin à côté d'une corbeille remplie d'épaisses tranches de « pain de ménage », de confitures et de muffins maison, de fromages plus que mûrs. Romuald, qui s'était levé tard en

raison d'une sortie nocturne au motel avec sa maîtresse, fut d'abord sidéré par ces victuailles qui ne correspondaient aucunement à ses principes. Il allait protester quand Janika lui demanda l'air innocent : « Comment s'est passée ta soirée de travail » ? Romuald crut pouvoir oublier son « péché de la chair » en buvant de plein gré le calice du dévergondage alimentaire.

C'est qu'il était de plus en plus tenaillé par le remords, aggravé par son incompréhension du comportement de Janika à son endroit : jamais elle ne lui faisait de commentaires insidieux à propos de ses retards ni de ses absences. Elle le chouchoutait même de façon incongrue et le plaignait de travailler si tard : « Pauvre p'tit chou à la crème, t'en fais trop. J'espère qu'on reconnaît ton mérite ».

Comment alors refuser de goûter aux cretons et au pain à la croûte dorée qui fait de si belles rôties ? Puis d'en reprendre pour « finir la tranche ». Et pourquoi pas de reprendre du pain (« Il est tellement bon... On dirait celui de ta mère... ») pour finir la portion de cretons qui reste dans l'assiette parce qu'on a eu les yeux plus grands que la panse ?

Et les muffins chauds dégoulinant de beurre et de confiture (« Ça, c'est de la vraie confiture. Pleine de sucre. Comme celle de ta mère, tiens... »), et les fromages régionaux (« Ça vient de Lanaudière, mon chou. Goûte comme ils sont bons... »), et le pâté de bison, et la graisse de rôti, et la tête fromagée... Insidieusement, Janika ajoutait des plats sur la table sans que Romuald ne le remarque.

Pendant qu'il s'envoyait en l'air avec son escogriffe à la

poitrine plate la veille, Janika avait fait le tour de trois « marchés des saveurs » et s'était approvisionnée de la plus belle façon. Avec un petit sourire de satisfaction à la vue d'un tel appétit, elle regardait son mari engouffrer les bombes de cholestérol à retardement. Romuald grogna en mâchonnant :

— Tu ne manges pas ?

— J'ai pris mon petit-déjeuner pendant que tu faisais ta toilette.

— Tu ne sais pas ce que tu manques.

— Ah oui je le sais. Mais avec mon foie lent... Je vais te faire une confession : j'ai goûté à un peu de tout. C'est délicieux hein ?

— Délicieux, c'est pas le mot. C'est... c'est... « plus que parfait ». Mais il va falloir que je me raisonne. Sinon, ça va me prendre une nouvelle garde-robe.

— Voyons donc. Ma mère disait toujours que « *le petit-déjeuner, c'est le repas le plus important de la journée* » !

Le goinfre reconverti hocha la tête, avec un air de convoitise quasi érotique, tout en mordant à belles dents dans une tranche de pain qui ployait sous le pâté de bison, sous le regard faussement attendri de sa femme qu'il évitait de regarder...

Janika se réjouit, au cours des semaines suivantes, de constater que son plan faisait merveille. Romuald devait s'y prendre à plusieurs reprises le matin pour parvenir à bouton-

ner le col d'une chemise. Elle le déculpabilisa en disant qu'elle avait fait l'erreur de faire sécher ses chemises à la sècheuse plutôt que de les suspendre.

Il opta pour des cols roulés, puis renouvela son stock de chemises en choisissant des encolures « extra grandes ».

Lorsqu'il se sentit gêné aux entournures en endossant un veston sport qu'il n'avait pas porté depuis des semaines, elle le rassura en affirmant qu'il s'agissait d'un vêtement qu'il ne portait plus depuis belle lurette et que de toute façon il lui avait toujours donné l'air vieux pour son âge.

Elle lui acheta des vêtements d'exercice du genre « *sweatsuit* » dans lequel il se sentait tout à son aise les fins de semaine.

Avec des gestes de conspiratrice, elle substitua du lait 3,5% dans les contenants de lait écrémé, enveloppa du beurre salé dans des papiers de beurre non salé, augmenta les portions de pommes de terre en diminuant celles des légumes verts, composa des menus où les plats en sauce et les pâtes figuraient plus souvent qu'à leur tour et fit des fromages les plus riches en calories l'indispensable complément des repas.

Les fruits n'étaient plus servis à l'état nature, mais dans des tartes, des gâteaux, des puddings nappés de sauce sucrée. Les pains de kamut, d'épeautre ou de grains cédèrent la place aux pains de farine blanche enrichie.

Romuald s'étonnait de plus en plus des changements à son régime et à son tour de taille, mais que pouvait-il répondre à Janika qui lui disait avec le regard anxieux : « Écoute, je passe mes journées à étudier la diététique. Je suis bien placée

pour le savoir : avec tout le travail supplémentaire que tu fais depuis quelque temps, ton corps a besoin d'une nourriture appropriée pour résister à l'anémie et à la fatigue. Je suis moins inquiète quand tu rentres tard la nuit parce que je sais que tu t'es bien alimenté pour faire face aux exigences de ta position. »

Que répondre à une telle candeur ?

Lucette avait commencé par lui faire des petits commentaires amusés sur son tour de taille, qu'elle attribua d'abord au bien-être qui accompagnait leurs escapades au motel. Mais elle cessa de rire lorsque Romuald éprouva ses premières ratées et se révéla incapable de « performer », même s'il s'escrimait comme une locomotive à vapeur.

Sa maigre comparse lui déclara sans ambages qu'il ferait mieux de reprendre l'exercice et consulter une nutritionniste. Que répondre ? Il n'allait tout de même pas avouer à sa maîtresse que sa femme était responsable de sa nouvelle apparence et que, tout compte fait, il succombait avec concupiscence à l'appel de la... bonne chair !

Le mari volage résolut de contrer les attaques de Janika par une retraite mitigée : il insista pour recevoir des portions moindres. Elle accepta de bonne grâce, mais ne lésina pas sur la ration de vin dans son verre...

À quelques semaines de là, lors d'une expédition au magasin d'alimentation où elle attendait son tour à une caisse derrière son panier lourdement chargé de victuailles, son attention fut attirée par un titre d'articles sur les calories et la façon de les compter. La publication atterrit aussitôt sur le rôti de bœuf bien persillé qui trônait sur le tas de victuailles.

Janika entrevit dans un éclair comment exploiter le contenu de l'article.

Elle n'y alla pas avec le dos de la cuiller. Le texte alarmiste détaillait longuement les aliments à proscrire à cause de leur trop grand nombre de calories. Janika utilisa la liste pour établir celle de ses menus : elle contenait TOUS les aliments défendus par ordre d'importance selon leur rang de nocivité pour la santé.

Romuald crut manger moins à la vue des portions dans son assiette : en réalité, il absorbait de plus en plus de calories.

Son épouse attentionnée ajouta à son régime des petits goûters qu'il pouvait grignoter à toute heure de la journée au bureau. Elle laissa sur le comptoir de la cuisine et sur les tables du salon des plats de friandises, de croustilles, de chocolats, d'amandes épicées, de grosses noix bien appétissantes, etc. Elle s'assura de toujours bien garnir le réfrigérateur de bouteilles de bière.

Inquiet de voir son état se modifier et de constater que ses performances au lit avec Lucette s'en ressentaient, Romuald devint nerveux, impatient, anxieux. Il eut recours aux petites pilules miracle pour redonner un peu de vitalité à l'étendard de sa virilité, avec des résultats plus que mitigés.

À la maison, il trompait son angoisse en bouffant des poignées d'arachides salées et de croustilles fortement assaisonnées qui stimulaient encore plus son appétit qu'il endormait en buvant de la bière à tout bout de champ. Il n'arrêtait pas de se répéter qu'il fallait avouer à Janika sa liaison. Mais, chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour le faire, à la table, la tâche lui sem-

blait si insurmontable qu'il préférait enfourner une autre portion de nourriture.

Il crut reconquérir sa maîtresse en achetant de nouveaux complets, de nouvelles chemises. Confus, il alla les choisir dans un magasin dédié aux personnes de fortes tailles, ce qui contribua à lui donner une allure à la Marlon Brando qui rendit sa maîtresse définitivement maussade.

Jusqu'au jour où il dut insister plus que lourdement pour la convaincre de le retrouver au motel qui avait vu la naissance de leur liaison. Il s'était donné du mal : il avait acheté un sac de cubes de glace pour rafraîchir le mousseux dans le lavabo de la salle de bain, et des flûtes en verre dans un « magasin à un dollar » voisin du motel.

Romuald attendit Lucette durant trois heures avant d'admettre qu'elle lui signifiait ainsi son congé. Puisqu'il avait payé pour la nuit, il décida de garder la chambre.

Sous la torture de la faim, il se fit livrer une pizza garnie extra grande avec supplément d'anchois, qu'il mangea allongé sur le lit, buvant à même la bouteille de mousseux bien frais et en regardant sans discontinuer des émissions culinaires sur une chaîne spécialisée.

L'envie d'uriner le réveilla au beau milieu de la nuit. À la télé, un jeune chef français vantait les mérites de la graisse d'oie et du confit de canard dans la préparation du cassoulet.

Romuald eut un haut-le-cœur qui l'incita à sortir du lit illico pour aller vomir à la salle de bain. Mais son poids le rendait très malhabile et l'effort qu'il fit pour s'extirper du lit fut tel qu'il s'effondra sur le tapis aux taches douteuses. Il était

trempé de sueur.

Une violente douleur irradiia dans sa poitrine et gagna son bras gauche en un éclair. Le souffle lui manqua.

La dernière chose qu'il se dit est qu'il faisait une indigestion et qu'il n'aurait pas dû demander un supplément d'anchois sur sa pizza...

— Pauvre toi... Il est parti tellement vite...

Au salon funéraire, ses consœurs et confrères de la garderie entouraient Janika en grappe devant l'urne qui renfermait les cendres de Romuald. (Le directeur du salon lui avait avoué, l'air contrit, qu'il avait dû « éliminer » une partie des cendres. L'incinération du corps de Romuald en avait produit une telle quantité que l'urne commandée ne suffisait pas à les contenir.)

Elle afficha un sourire triste de circonstance. Elle était encore sous le coup de l'étonnement : son plan avait trop bien fonctionné. Elle n'avait cherché qu'à rendre Romuald « répugnant » aux yeux de sa maîtresse pour qu'elle le chasse... jusqu'au domicile conjugal.

Janika aurait mis alors en place son « plan B » : exercices multiples, alimentation spartiate, abstinence totale de boissons alcooliques et rapports sexuels inventifs.

Mais tout compte fait, Janika n'était pas mécontente. Romuald l'avait contrôlée si longtemps que son absence la paierait de retour. Et elle se l'avouait dans l'intimité : elle était

fière d'elle-même. « Maudits hommes. Tous des coc... des pas grand chose ».

— J'en reviens pas comme t'as l'air bien, Janika. Tu fais un régime, hein ? Il me semble que t'as perdu du poids ?

— Un petit peu. Ça va être plus commode pour travailler à la maternelle. J'ai bien hâte d'y retourner en septembre, avoua-t-elle. Les enfants me manquent.

— Ils ne t'ont pas oubliée tu sais. Il ne se passe pas une journée sans qu'ils demandent quand tu reviendras.

Janika sourit d'aise. Elle aimait tellement les enfants...

Au terme d'un été torride, Janika se prélassait dans une moelleuse chaise longue, sur le patio près de sa piscine, installée avec l'argent de l'héritage de Romuald. Elle n'éprouvait plus aucun remords d'avoir retiré de sa vie son vicieux de mari.

Elle feuilletait, indolente, le quotidien du jour. Un titre lui sauta aux yeux : « Le comédien Gontran Lanouette condamné à 80 heures de travaux communautaires ».

Sa surprise se changea en colère à mesure qu'elle dévorait l'article. Quoi ? Ce comédien populaire qu'elle voyait chaque semaine dans son téléroman préféré avait écopé une peine ridicule pour avoir attenté à la pudeur d'une fillette de 12 ans, la fille de sa gouvernante ? L'article précisait que la dame, une immigrante haïtienne, avait quitté le service du comédien.

Janika suffoquait tant elle était scandalisée. La chaleur

accablante avivait sa colère. « Les hommes ! Tous les mêmes ! Ah les maudits salauds ! »

Elle se glissa dans la piscine pour nager quelques longueurs. La fraîcheur de l'eau la calma. Elle sourit. Elle savait ce qu'il lui restait à faire...

Le lendemain, elle se présentait au bureau de l'agent du comédien et offrait ses services comme cuisinière et femme de ménage à plein temps.

— Ah, vous tombez bien, vous, s'écria l'agent. Gontran est incapable de faire bouillir de l'eau et il ne fait pas la différence entre une vadrouille et un râteau à feuilles. Il maigrit à vue d'œil. Il se lamente au téléphone six fois par jour pour me demander de lui trouver quelqu'un dans votre genre... Assoyez-vous. Je l'appelle immédiatement !

Janika afficha un sourire timide et dit :

— Dites-lui que je vais prendre soin de lui comme une mère prendrait soin de son petit garçon... Ma bonne cuisine va le transformer en un rien de temps !

TRAME SONORE

Le dos au mur du studio d'enregistrement, Joël Hardy observait d'un œil amusé l'écran sur lequel défilaient les images d'un couple qui baisait à perdre haleine.

Au bas de l'écran défilait la bande du doublage que deux comédiens s'efforçaient de respecter en vrais professionnels, poussant avec conviction des soupirs, des ahanements, des cris, des grognements, suivis de « Oui, oui... » rauques.

Il repoussa sa manche de chemise pour reluquer le cadran lumineux de sa vieille montre à ressort. La séance serait bientôt terminée. Il aurait suffisamment le temps de faire le ménage de la salle avant de quitter pour la fin de semaine.

En un dernier rugissement de tigresse en folie, la comédienne mit un point final aux ébats acrobatiques du couple à l'écran. Le comédien simula une voix haletante pour prononcer ces quelques mots :

— Salope ! C'que tu m'as fait jouir !

Ce à quoi la comédienne rétorqua :

— Tu ne m'as jamais si bien enfilée, mon cochon.

Allez, à la prochaine...

C'était fini.

Les lumières tamisées de la salle retrouvèrent leur intensité pendant qu'une voix jaillissait du haut-parleur.

— Attendez quelques secondes. On vérifie si tout a bien marché.

Mais Joël savait que les comédiens n'avaient pas à s'en faire : les enregistrements étaient toujours réussis, grâce à son ami Jean-Pierre, le technicien à la console, un véritable artiste de l'électronique.

Imperceptiblement, Joël commença à faire le tour de la salle pour vider les cendriers et les corbeilles à papier, tout en époussetant consciencieusement les sièges et les tables. La comédienne et le comédien (une quinquagénaire forte en chair et un sexagénaire à tête grise qui avait jadis brûlé les planches au théâtre) faisaient des exercices d'étirement en échangeant des banalités à propos des apparitions très épisodiques qu'on leur accordait dans un téléroman en perte de vitesse.

Joël aimait ce travail qui lui permettait de côtoyer des personnalités de la scène et du cinéma, des musiciens, des interprètes de la chanson... Il n'était le « groupie » d'aucun et conservait en leur présence une attitude réservée et calme qui lui avait valu depuis vingt-six ans les salutations chaleureuses de tous ceux qui défilaient dans cette salle.

À 53 ans, le petit homme simple et doux avait le sens du bonheur. Depuis le suicide de sa femme, à l'annonce d'un cancer de l'utérus sept ans plus tôt, il avait appris à vivre selon un précepte très banal : « Pour vivre heureux, vivons cachés ».

Son copain Jean-Pierre le taquinait fréquemment à propos de ses habitudes d'ermite, ce qui faisait tout au plus sourire Joël.

— T'es encore jeune. Tu vas voir en vieillissant qu'on apprécie la moindre parcelle de calme que la vie nous réserve, se contentait de répondre l'homme de ménage philosophe.

Une voix s'éleva dans le haut-parleur :

— O.K. tout le monde. C'est bon pour le son. Bonne fin de semaine.

Jean-Pierre s'approcha de Joël en enfilant un blouson :

— On prend une bière ?

— J'peux pas. C'est vendredi.

— Ah oui. La soirée « Sandra ». Tant pis, bonne fin de semaine. Elle va sûrement être meilleure que la mienne. La p'tite a commencé à percer ses dents.

— Ah, c'est le temps où il faut puiser dans ses réserves d'amour, hein ? Notre fille nous a fait entendre de beaux concerts de hurlements quand elle avait cet âge-là.

— À propos... Pas souvent de nouvelles de ta Marie-Ève non ?

— Tu sais ce que c'est, elle est bien occupée avec sa carrière, son mari pis sa maison. Mais c'est une bonne fille.

— Oui, mais elle n'habite pas au Japon. La Rive-Sud c'est la porte à côté.

— Ça serait bien plus à moi de lui donner signe de vie... En tout cas, je te souhaite une bonne fin de semaine mon Jean-Pierre... Achète-toi des bouchons pour les oreilles. Tu vas en avoir besoin.

— Bonne soirée, Joël. Mes amitiés à Sandra.

Le petit homme afficha une moue faussement irritée en haussant les épaules et fit un geste de la main en mettant l'aspirateur en marche. Les deux comédiens sortirent en lui adressant un sourire.

Joël entreprit de nettoyer patiemment le tapis en sif-

flotant en sourdine « *À la claire fontaine...* ».

À quelques mètres de la conciergerie du boulevard Rosemont où il louait un petit « *bachelor* » à l'entresol, il fit d'abord un crochet pour aller saluer Tram Nguyen à son dépanneur et acheter un billet de loto. Joël ne croyait pas à la chance mais au plaisir d'entretenir les liens de bon voisinage.

Ce petit crochet au dépanneur était l'occasion d'échanger quelques mots avec Tram et son épouse, aussi timide qu'hilaré. Le boutiquier avait décidé que la meilleure solution pour apprendre le français consistait à raconter des blagues qu'il apprenait par cœur dans un petit recueil déniché dans une vente de garage.

Joël écoutait patiemment le récit ardu des vieilles blagues et s'esclaffait inmanquablement, même si l'histoire était parfois tellement embrouillée qu'il n'était jamais sûr d'avoir compris le « *punch* ».

Il achetait quelques menues nécessités et rentrait ensuite chez lui pour faire sa toilette avant de se rendre à la « Pizzeria du gondolier » où il commandait invariablement la pizza « fromage, escargots, oignons » et un demi-litre de vin blanc.

Joël s'assoyait toujours dans la section de Sandra, une gentille Italienne de 32 ans, mère célibataire d'une fillette de cinq ans et étudiante à temps partiel en techniques infirmières. Sandra était un peu la fille qu'il aurait souhaité avoir. Non pas qu'il regrettât d'avoir enfanté sa Marie-Ève, mais les liens entre eux deux s'étaient totalement distendus à la suite du décès de sa femme et elle s'était transformée peu à peu en une parente

éloignée dont on n'a pratiquement jamais de nouvelles. Sandra était un peu sa fille par procuration.

La jeune femme avait un tempérament sensible et son affabilité naturelle lui valait d'être chouchoutée par les clients. Madame de Bruycker, une enseignante à la retraite, acceptait fréquemment de garder sa fillette, Lucia. Joël faisait gracieusement des réparations à son appartement. John, un jeune divorcé, lui prêtait sa voiture de bon gré pour des courses dans la petite Italie. Chacun savait qu'il nourrissait l'espoir de liens plus tendres avec la belle Sandra, mais tous s'efforçaient de regarder ailleurs quand il soupirait, assis sur son tabouret au bout du comptoir où il sirotait moult Pepsi.

La soirée du vendredi était la préférée de Joël. Il se sentait alors intégré à ce quartier populaire où il avait passé son enfance et fait sa vie. Il y avait épousé Gertrude, une amie d'enfance dont il était tombé amoureux à huit ans et il comptait bien y vivre une vieillesse heureuse même si sa femme n'en ferait pas partie.

Joël rentrait invariablement du restaurant avant 20 heures, afin d'y regarder à son aise le « film du vendredi » à la télé, encore réjoui par le vin blanc et le plaisir d'avoir côtoyé ses amis et connaissances.

Une fois sur deux, il s'endormait avant la fin du film, mais il s'en fichait éperdument. Il allait se coucher en se réjouissant à l'avance de faire la grasse matinée le lendemain matin.

Joël avait trouvé à sa manière la vie rêvée et il ne lui venait même pas à l'esprit qu'il puisse en être autrement.

Les explosions retentissantes d'un silencieux perforé par la rouille, accentuées par une prétendue musique dominée par des basses à faire trembler les murs, se répercutèrent dans l'appartement durant deux ou trois minutes devant l'édifice avant de cesser aussi brusquement qu'elles s'étaient manifestées. Heureusement, les premières pauses publicitaires interrompaient la diffusion du film et Joël ne perdit pas le déroulement de l'intrigue.

Mais dix minutes plus tard, au beau milieu d'une scène particulièrement tendue de l'enquête policière qui le tenait en haleine, un tumulte agrémenté de quelques jurons ecclésiastiques classiques, se déclencha dans le hall de l'immeuble.

L'œil rivé au judas de la porte, il eut la vision d'un étrange spectacle : un matamore dans la trentaine, arborant des tatouages de serpents sur les épaules et le torse et une « coupe Longueuil » transformée en queues de rats par la sueur dans le cou, escaladait difficilement l'escalier en portant à bout de bras une grosse malle.

Une blonde à la poitrine opulente mise en évidence par un t-shirt arborant l'emblème d'une marque de bière américaine, le suivait, heurtant sur chaque marche deux gros sacs de voyage arrondis par la surabondance du contenu. Sa taille épaissie et ses cheveux teints trahissaient une maturité qu'espérait démentir le maquillage criard.

Avant de retourner à son film, Joël eut le loisir de constater que les nouveaux arrivants avaient utilisé une « caisse de 24 » comme cale pour tenir la porte de l'immeuble ouverte.

Dès lors, il eut un peu de mal à se consacrer à l'enquête

du héros. Les cris et les jurons punctuaient le va-et-vient des nouveaux arrivants dans l'escalier. Fort heureusement, ils avaient loué un appartement meublé et n'avaient que peu de biens à transporter.

Ils consacrèrent cependant beaucoup de temps à déplacer les meubles pour les situer à leur goût et échappèrent quelques casseroles en les déposant dans les armoires. Le branchement du téléviseur fut l'occasion d'une discussion à tue-tête sur la mauvaise qualité de la réception, émaillée de reproches vulgaires du mâle sur le manque d'intelligence de sa compagne qui avait oublié de prévenir la compagnie de télécâble de leur arrivée en ces lieux. À chaque insulte du macho, celle-ci répondait par des explications laborieuses d'une voix à la fois nasillarde et traînante qui aurait donné à un saint l'envie de la titiller d'un fer rouge pour accélérer le débit de son élocution.

Dépité de ne pouvoir écouter son émission favorite « Vedettes Académie », l'homme se rabattit sur sa chaîne stéréo : des borborygmes rythmés par les sons amplifiés d'instruments électroniques désaccordés envahirent tout l'édifice.

Privé du calme habituel du vendredi soir, Joël se résigna à se coiffer de son casque d'écoute pour suivre les péripéties du film dont la trame dramatique devenait nébuleuse. Après dix minutes de vaines tentatives pour comprendre pourquoi la suspecte No 1 avait tué son riche mari pour suivre un motard dont les manières à table évoquaient avec éloquence celles de l'*homo erectus*, le petit concierge se résigna à se mettre au lit, au moment où le tapage cessait à l'étage du dessus. La

fatigue de la semaine le plongeait bientôt dans un sommeil profond...

...dont il s'éveilla en sueurs une heure plus tard à peine, en proie à un cauchemar. Il était la victime d'un ours qui l'avait acculé à un pin gigantesque dans une forêt sombre. La bête, debout sur ses pattes arrière, le menaçait de ses griffes et sa gueule entrouverte laissait échapper des grognements menaçants.

À demi conscient, Joël se mit aussitôt sur son séant. Il lui semblait entendre encore à quelques centimètres de son visage les cris du quadrupède.

Il ne se trompait pas. Enfin, à peine. Les grognements de son rêve s'avéraient des vociférations sonores, rythmées par des ahanements profonds, qui lui parvenaient de l'appartement du dessus. Il chercha à interpréter la nature des hurlements quand un sonore « J'viens stie ! » le renseigna enfin. La bête était repue.

Le silence régna à nouveau en dépit des ronflements profonds qui traversaient le plafond en provenance de la chambre à coucher juste au-dessus de la sienne. L'inquiétude commença à le tarauder. Sa tolérance proverbiale battait de l'aile. Il connaissait les faiblesses d'insonorisation de l'édifice, mais n'avait jamais eu motif de s'en plaindre auparavant puisque les locataires étaient en majorité des gens de son âge qui appréciaient le luxe de la quiétude. Joël mit du temps à retrouver le sommeil...

À la cafétéria du studio d'enregistrement, Joël faisait grise mine, assis face à Jean-Pierre qui mangeait de bon appétit.

— Et ça fait deux semaines que ça dure ? T'es patient.

— Je suis allé leur parler, répondit Joël. Le gars m'a envoyé promener. Il m'a dit qu'il était chez lui et qu'il avait le droit de faire ce qu'il voulait. Il m'a menacé de me faire un nœud dans la langue si je l'embêtais de nouveau.

— Plains-toi à la police.

— Je l'ai fait. Le sergent au comptoir m'a dit que si le gars ne m'avait pas touché, il ne pouvait pas considérer cela comme une menace.

— As-tu averti le propriétaire ?

— C'est une compagnie à numéros. Je tombe toujours sur un message enregistré en anglais.

— Et les autres locataires ?

— Tu connais la place. Tous des retraités qui ont peur de leur ombre. J'en ai discuté avec cinq ou six locataires ; ils sont tous d'accord que ça ne peut plus durer, mais ils ont trop peur de lui.

— Il est si gros que ça ?

— Une espèce de croisement entre un bœuf musqué et un autobus scolaire.

— Pis sa blonde ? Elle est peut-être parlable ?

— T'as l'impression d'entendre résonner tes paroles dans son crâne vide quand tu lui parles.

Perplexe, Jean-Pierre mordit dans son sandwich tomate-laitue-mayonnaise. Joël portait de petites bouchées de

son spaghetti à ses lèvres avec un manque d'appétit évident. Une légère hésitation dans la voix, il finit par dire :

— Si seulement il se tannait d'habiter son appartement...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ça arrive... On choisit un endroit, on s'imagine qu'on va y être heureux, puis on découvre que ça nous prend autre chose...

— Mon pauvre Joël, tous les êtres humains ne sont pas des gens élevés par des bonnes sœurs et qui réfléchissent comme ça sur le bonheur et la meilleure façon de rendre ses voisins heureux. Suis-tu l'actualité ?

Joël eut une petite grimace d'assentiment. Pourquoi la vie était-elle si injuste pour les petits hommes humbles comme lui qui ne faisaient jamais de tort à personne ?

De la rue monta la cacophonie infernale d'une chaîne stéréo dans une voiture conduite par un ado à casquette. Joël soupira. Jean-Pierre commenta, en connaisseur :

— 125 décibels. Au moins. La surdité assurée dans quelques semaines. Ensuite le B.S. à vie parce qu'il ne sera jamais capable de travailler.

Joël n'avait guère l'esprit aux commentaires. Il essayait de tourner quelques spaghettis récalcitrants avec sa fourchette d'un air las.

Jean-Pierre mastiqua soigneusement son dernier morceau de sandwich, enfila une longue lampée de lait et reposa son verre sur la table, le regard ailleurs. Sa langue dégageait quelques parcelles de pain de ses dents derrière sa

bouche fermée. Mais son regard s'allumait.

— Peut-être que...

Joël releva la tête.

— Peut-être que quoi ?

— Peut-être que j'aurais une idée... Est-ce que le concierge t'aiderait ?

— Le bonhomme Pinsonnaut ? Peut-être... Si c'est pas trop dangereux. Il a 67 ans et il ne veut pas perdre son petit appartement. Mais il m'a dit qu'il trouvait le nouveau locataire bien fatigant et qu'il aimerait bien qu'il parte.

— Un bon point pour toi.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— J'ai une idée. Mais pas de plan. Laisse-moi y penser. Je t'en reparle.

Joël savait qu'il ne tirerait rien de Jean-Pierre pour l'instant. Il but une gorgée d'eau minérale et s'empara de son plateau pour le suivre vers la sortie.

Le bonhomme Pinsonnaut et Joël attendaient dans l'escalier qui menait au premier étage, la tête levée en direction de l'appartement du bruyant locataire. L'anxiété leur faisait des masques de suppliciés sur des toiles de Breughel. Ils s'efforçaient de respirer doucement, soucieux d'éviter le moindre bruit.

Pinsonnaut retenait sa langue depuis trop longtemps. Il ronchonna :

— On va se faire attraper, tabaslak. Ça lui prend trop de temps.

Joël haussa les épaules d'un geste d'assentiment nerveux. Lui aussi trouvait que Jean-Pierre s'éternisait dans l'appartement du « monstre du premier étage » où le concierge l'avait fait entrer avec son passe-partout, une quinzaine de minutes auparavant. Le technicien avait refusé de les renseigner sur ce qu'il avait l'intention d'y faire.

— Les alchimistes du Moyen-Âge ne révélaient jamais leurs secrets même sous la torture. Moins vous en saurez, mieux je me sentirai...

Jean-Pierre avait investi l'appartement porteur d'un sac en toile noire à l'effigie d'une compagnie productrice d'appareils d'audiophonie de pointe pour le cinéma. À quelques brefs intervalles, le grincement d'une perceuse-visseuse avait faiblement retenti, crispant les nerfs des deux sentinelles impuissantes.

Pinsonnaut se hasardait parfois à tâter son trousseau de clés accroché à une chaîne attachée à sa ceinture, ce qui irritait Joël et le poussait à regarder l'heure à sa montre avec de longs soupirs d'inquiétude. Il regrettait presque d'avoir embarqué Jean-Pierre dans cette aventure, dont il ne savait pratiquement rien, si ce n'est que son ami lui avait promis de solutionner son « problème ». En lui-même, Joël s'efforçait de ne pas perdre confiance en ce jeune homme renommé au studio pour son génie des réparations impossibles quand tout le système d'enregistrement faisait des siennes.

Il se passa vingt bonnes minutes avant que Jean-Pierre

sortît de l'appartement en s'essuyant le front à l'aide d'un papier essuie-tout à fleurs roses dérobé dans la cuisine de l'appartement.

— Ça va ? demanda anxieusement Joël.

— Tout est sous contrôle.

— Dépêchons-nous de sacrer le camp d'ici avant qu'il retentisse, dit Pinsonnaut en dégringolant les marches, encore sous le coup de l'émotion.

Tous trois se retrouvèrent autour de la table de cuisine de l'appartement de Joël, dégustant comme un champagne millésimé la bière que l'hôte avait sortie de son frigo.

— Maintenant, laisse-moi te dire ce que tu auras à faire, dit Jean-Pierre avant de pousser un rot sonore. Oups, scusez-la. Quand tu les entendras commencer à se trémousser et pousser leurs derniers râlements, tu appuieras sur ce bouton-là (il tenait à la main une petite télécommande qui paraissait bien banale à ses deux compagnons). C'est tout.

— Comment ça, c'est tout, fit Joël. Veux-tu dire qu'on a risqué de se faire flanquer la raclée de notre vie pour une télécommande ?

— Pas pour une télécommande. Pour le bidule que j'ai installé dans sa chaîne stéréo. Un petit quelque chose que j'ai trouvé sur Internet. Une espèce de micro. Pis quelques autres petits trucs... Un genre de... Appelons ça un karaoké à longue portée !

— Et ça fait quoi ? demanda Pinsonnaut qui n'avait rien d'un bricoleur et éprouvait même de la difficulté à changer une ampoule brûlée dans les corridors de l'immeuble.

— La télécommande à infra rouge va allumer le... truc dans la chaîne stéréo. Vous autres, allumez votre poste de radio pour la... surprise.

Au même moment, le trio fut interrompu par l'écho d'une engueulade dans le hall d'entrée de l'édifice. Aucun doute : les tourtereaux Cro-Magnon était de retour, éméchés comme à l'accoutumée et se querellant pour le bénéfice de tous les autres locataires.

Les trois conspirateurs se regardèrent, se firent des œillades entendues et burent en silence une large rasade de bière. Sans se l'avouer, ils avaient eu chaud. Il s'en était suffi de peu...

Joël dut patienter jusqu'au lendemain pour vérifier l'efficacité du dispositif de Jean-Pierre. Par un hasard qui ne s'invente pas, c'était soir de présentation du dernier match d'une série finale entre Le Canadien et l'Avalanche du Colorado.

Joël n'aimait plus le hockey depuis que Guy Lafleur avait pris sa retraite. Ce soir-là, il avait décidé de lire un roman policier ; la radio jouait en sourdine pour éviter de couvrir l'écho de la grande débâcle sexuelle prévisible à l'étage au-dessus. Il en était à un passage particulièrement intrigant lorsque lui parvinrent les premiers gémissements annonciateurs.

Il se figea, attentif et troublé tout à la fois. L'idée de jouer les auditeurs indiscrets lui déplaisait. Mais le sans-gêne

du couple eut vite raison de sa prudence. Il appuya sur le bouton « On » de la télécommande en visant le plafond ; un petit voyant rouge clignota.

Puis rien.

Peut-être n'avait-il pas syntonisé la bonne station. Il tourna la molette sur son appareil, passant d'une cacophonie musicale à un commentaire en anglais sur la possibilité de la tenue d'une élection générale en Saskatchewan, sautant rapidement les confessions d'un ancien chanteur yé-yé des années 1960 jusqu'à un opéra de Wagner. Toujours rien.

À l'étage au-dessus, le couple s'était mis en mode rugissant et le lit se déplaçait sur le plancher en créant l'illusion de barrissements d'éléphant. Joël eut même l'impression que le concert de plaintes et de cris prenait de l'ampleur. Même que le son semblait maintenant lui parvenir de plus en plus fort par la fenêtre entrouverte.

Des coups sourds à la porte le firent sursauter.

Par l'œilleton, il aperçut le visage excité de Pinsonnaut et il ouvrit aussitôt.

— Regardes-tu le hockey ?

— Moi ? Non. J'écoutais la radio, comme Jean-Pierre l'a demandé.

— Vite, ouvre ta TV !

Pinsonnaut fit ni un ni deux : il alluma l'appareil et choisit aussitôt le canal qui diffusait le match. En quelques secondes, les images des joueurs sur la glace apparurent. Pinsonnaut haussa le volume. Joël sursauta : plutôt que d'entendre la description du match, il fut submergé par les

ahanements et les cris porcins que poussaient ses voisins. Il se retrouva plongé dans les échanges vulgaires qu'il entendait parfois lors du doublage des films porno au studio d'enregistrement.

Comme un vent de tempête qui prend un essor soudain et gonfle jusqu'à tout dominer, les exploits sexuels tonitruants du couple s'entendaient par tout le quartier, sur tous les téléviseurs qui transmettaient la partie de hockey.

Puis des cris et des bruits de pas résonnèrent. Des éclats de rire fusèrent dans le corridor. Pinsonnaut et Joël sortirent en toute hâte. Les locataires de l'immeuble se rassemblaient dans la cage de l'escalier, hilares et ébahis tout à la fois par l'événement. La conciergerie se vida de ses occupants.

Devant l'édifice, des voisins des immeubles adjacents qui avaient entendu parler des habitudes bruyantes du couple par leurs souffre-douleur se pointaient, ameutés par les borborgyms qui sortaient de leurs téléviseurs en contrepoint des accrochages, des coups de bâtons, des coups de poing et des engueulades que les joueurs des deux équipes s'échangeaient au petit écran. Plusieurs entraient au dépanneur de Tram Nguyen et en sortaient avec à la main un sac de croustilles et un soda.

Un attroupement se forma devant l'édifice. Les badauds renseignaient les promeneurs attirés par le regroupement insolite. Des enfants à bicyclette se faufilaient entre les petits groupes de spectateurs.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la circulation automobile ralentit puis s'immobilisa dans une tempête de coups de klaxons.

Les locataires des autres immeubles environnants haussaient le volume de leurs téléviseurs et sortaient sur les balcons pour suivre le happening. Par les portes et les fenêtres ouvertes, la prestation involontaire du couple atteignait un niveau de décibels ahurissant.

Enfin, le mâle poussa un rugissement de jouissance, modulé par les couinements rythmés de sa partenaire.

La foule sut reconnaître le talent des artistes : une salve d'applaudissements nourris et de vivats éclata dans la rue.

Les rires donnaient au rassemblement impromptu des allures de fête nationale.

C'est alors que survint un événement inoubliable ; sans doute alerté par les applaudissements en provenance de la rue, le couple de bruyants baiseurs, lui en caleçon et elle drapée d'une serviette trop étroite, écarta les rideaux de la fenêtre de leur salon pour voir de quoi il retournait.

La foule qui allait se disperser s'immobilisa et leur fit une telle ovation que les deux énergumènes furent paralysés d'étonnement.

Interdit, l'homme ouvrit de grands yeux et poussa un « Ah ben, tabarnak ! Que-cé ça ? »

Mal lui en prit : sa voie tonitruante résonna avec force dans tous les téléviseurs du quartier et il prit enfin conscience, difficilement à cause du petit pois qui lui servait de cerveau, que ses ébats avaient été diffusés en direct à d'innombrables voisins.

D'un geste brusque, la femme tira les rideaux. Il y eut bien quelques chuchotements tonitruants venant de l'appartement, puis ce fut la grande paix des cimetières.

La foule se dispersa enfin, joyeuse, comme après un spectacle particulièrement apprécié.

Joël et Pinsonnaut rentrèrent chez eux, un méchant sourire sur les lèvres. Dès qu'il fut à l'abri des regards derrière la porte de son appartement, Joël pointa la télécommande vers le plafond et appuya sur le bouton.

Il entendit le choc d'une casserole qu'on échappe sur le plancher de la cuisine au-dessus et un juron tonitruant. Mais la description du match de hockey ne fut pas interrompue dans son téléviseur.

— Hein ? À la télé ? Comment ça ?

— Comme je te dis. On n'entendait rien à la radio. Le son passait par la télé.

— Voyons ça ne se peut pas. À moins que...

Jean-Pierre, assis derrière la console, manipulait doucement les curseurs en préparation de la séance de postsynchronisation. Il sortit un petit dépliant de la poche de sa veste et le parcourut en vitesse.

— Je n'y comprends rien. J'ai pourtant branché les fils comme sur le diagramme. Ah, et puis, avec ces gadgets qui nous arrivent de Chine et de Corée, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Les traductions sont souvent approximatives. Je suis désolé que ça n'ait pas marché.

— Au contraire, s'écria Joël. Ça a tellement bien marché que les voisins du dessus ont sapré le camp durant la

nuît. Pinsonnaut m'a dit ce matin comme je sortais pour aller prendre l'autobus qu'il avait promis l'appartement à sa sœur retraitée...

— Oh, oh. C'est Sandra qui va être jalouse de plus te voir le vendredi soir...

— J'en doute. Sa sœur a soixante-dix ans et elle est muette !

ELLE PLEURAIT COMME UNE MADELEINE

La pluie d'avril métamorphosait en masses granuleuses et informes les derniers monticules de neige sale, avachis sur les carrés étriqués de pelouse encore jaune devant les HLM défraîchis en rangées compactes.

Yvon Berrouard sentait le poids de sa semaine de travail dans ses jambes variqueuses en marchant vers l'édifice de quatre étages où il avait loué un « *bachelor* » quelques jours avant Noël. Sa femme lui avait demandé, en guise d'étrenne, de quitter leur bungalow « *pour lui permettre de réfléchir à leur avenir commun* ».

À 49 ans, Yvon avait dû se résoudre à accepter un emploi de vendeur de chaussures dans un magasin d'un petit centre commercial, après la faillite de sa bijouterie qui représentait 25 ans de sa vie. Il avait adoré son métier d'horloger, ses outils de précision, les petits défis quotidiens à surmonter dans la réparation des montres de prix.

Hélas, Yvon ne s'était vraiment jamais mis au goût du jour et il n'avait pas réussi à franchir l'étape des montres à mouvements électroniques. Sa spécialisation dans les montres et horloges anciennes avait fait fondre la clientèle. Après quelques mois de prestation d'assurance emploi, il avait accepté de s'agenouiller pour vendre des chaussures à des clients qui ne connaissaient pas toujours les règles élémentaires de l'hygiène des pieds.

Il poussa la lourde porte vitrée de « L'Éden » sur laquelle une affiche collée au sparadrap annonçait des appartements meublés à louer « à la semaine ou au mois ». Les casiers aux lettres étaient encastrés dans un mur décoré d'un papier peint jauni offrant une vision idyllique d'un paradis terrestre, avec une Ève et un Adam pudiquement vêtus de peaux de bêtes qui leur descendaient jusqu'aux genoux.

Comme à l'accoutumée, sa boîte aux lettres ne contenait que des prospectus de livraison de pizzas et des enveloppes adressées à « l'occupant ». Yvon les jeta dans un petit baril de récupération en plastique bleu que le concierge avait mis à la disposition des locataires et entreprit d'escalader l'escalier, le trousseau de clés à la main.

La cage d'escalier résonnait des bruits ambiants d'engueulades, de musique trop forte, de cris enfantins noyés dans les effets sonores des jeux vidéos. À proximité de la porte du 6B, où des pleurs et des hurlements de bébé jaillissaient toujours à cette heure-là, il hâta le pas. « Jériboire, combien de temps ça prend à un parent pour apprendre à changer la couche d'un bébé » grommela-t-il.

Yvon avait la hantise des pleurs. Lorsqu'il n'était qu'un gamin, son père travaillait la nuit, et sa mère avait imposé à son fils unique une règle stricte : aucun pleur, ni rire, ni cri durant la période de sommeil diurne du paternel. Yvon avait passé son enfance et son adolescence à chuchoter et il avait

finallement perdu la capacité de rire. Les pleurs déclenchaient en lui une sainte terreur, un malaise tel qu'il avait toujours refusé d'avoir des enfants.

Il fit un effort surhumain pour hâter encore plus l'escalade et parvint enfin à la porte de son appartement, le 7B. Il sentait la sueur lui couler le long de l'échine. Pourchassé par les pleurs du bébé, il trifouilla la serrure et se rua à l'intérieur où l'attendait le décor banal auquel il avait de la difficulté à s'habituer.

Un sofa-lit qu'il n'avait pas eu le temps de replier le matin ; une petite table en Arborite entre deux chaises de jardin en plastique, un téléviseur portable acheté dans une vente de garage et un « *lazy-boy* » tellement usé et décoloré qu'il avait dû le dissimuler sous une couverture également achetée dans une vente de garage. Tel était son univers.

La cuisinette en retrait recelait un mini-réfrigérateur et une cuisinière exiguë encastrés entre des armoires d'un autre âge. Sur le comptoir, la vaisselle du petit-déjeuner s'empilait. Il n'avait qu'un couvert ; il lui faudrait donc la laver avant de se faire chauffer un repas congelé.

Il poussa un long soupir agacé et alla à la salle de bain voir s'il restait des anti-douleurs.

Yvon époussetait les boîtes de chaussures à l'aide d'un plumeau en plumes de coq sur les étagères lorsque son jeune patron presque imberbe lui cria :

— Yvon ? Téléphone !

L'autre l'attendait près de la caisse, le combiné à la main.

— Fais ça vite. On ouvre dans sept minutes et demie.

Le tutoiement intempestif faisait partie des manières qui l'agaçaient. Il avait l'impression d'être un membre involontaire du parti communiste des années 1920 en Union soviétique, alors que tout le monde se donnait du « camarade » à chaque phrase. Il réprima son irritation et prit le sans-fil.

— Allo ?

— C'est Jeannine...

Sa femme s'était montrée avare d'appels téléphoniques depuis leur séparation et chaque fois c'était pour s'enquérir de l'évolution de sa réflexion. L'occasion ne faisait pas exception à sa ligne de conduite.

— As-tu fini par te décider ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Écoute Yvon... Moi, j'ai bien réfléchi : je pense que je préfère continuer à vivre seule. Je me suis habituée à ton absence. Pourquoi pas un divorce à l'amiable ? Ça ne coûte pas cher et ça ne fait pas de chicane. Ça ne laisse pas de traces.

— Tu peux parler pour toi. Moi, j'ai tout perdu dans la faillite de la bijouterie. J'arrive à peine à joindre les deux bouts...

Le gérant qui se tenait à proximité au comptoir, faisant mine de s'absorber dans la vérification de listes de prix, releva la tête pour lui lancer un regard noir.

Jeannine l'interrompt :

— Je ne veux rien de toi. Je suis prête à payer les frais du divorce. Je veux juste que ça s'arrête là.

— Tu oublies que nous sommes mariés devant Dieu, Jeannine. C'est moitié moitié.

— Mais la moitié de ce qui t'appartient, c'est rien puisque tu as tout perdu !

Il se détourna et baissa la voix pour se soustraire à la présence de son patron.

— Tout ce que je te demande, c'est que tu me laisses retourner à la maison. On pourrait encore être heureux ensemble.

— Moi je ne le crois pas. Je veux un divorce, Yvon.

— J'ai... J'ai encore besoin de réfléchir.

— Ça fait neuf mois que tu réfléchis ! Accouche !

— Tu ne peux pas m'y forcer. Le mariage, c'est un contrat. Les deux parties ont des obligations. Plutôt que de me mettre à la porte, tu aurais dû m'aider.

— Je t'ai aidé, souviens-toi... Mais je ne veux pas continuer à vivre avec toi. J'ai d'autres projets.

— Tu ne peux pas me jeter comme une vieille chaussette trouée, Jeannine.

— Ben reste dans ton trou à rats, d'abord ! Je ne veux plus entendre parler de toi !

— Nous serons toujours mariés devant la loi. Tu seras toujours une épouse responsable de son conjoint... et...

Le bourdonnement sur la ligne lui apprit que l'évocation des responsabilités d'une femme mariée laissait Jeannine indifférente. Yvon déposa le combiné sur la base du téléphone.

Il releva la tête en direction du jeune gérant au regard ironique qui débarrait la porte du magasin au même moment.

Une bouffée d'air frais entra. Un bon soleil de fin d'avril séchait les flaques d'eau sur l'asphalte du stationnement.

Une jeune mère et sa fillette en pleurs se dirigeaient vers la porte du magasin. Yvon frissonna d'angoisse...

Les yeux rivés aux actualités télévisées, le célibataire récalcitrant sirotait sa soupe tiède ce soir-là, en pestant contre les deux éléments de la cuisinière qui n'arrivaient plus à réchauffer convenablement la nourriture. Il devrait peut-être s'acheter un four à micro-ondes. Mais avec quel argent ?

Son attention fut attirée par une annonce sur la diffusion prochaine d'une nouvelle série : « Le grand remmaillage ». Un jeune psychologue se faisait fort de réconcilier les couples en phase de rupture, devant des centaines de milliers de télé-spectateurs.

La publicité livrait un extrait préenregistré de la première émission au cours de laquelle un couple sud-américain dans la trentaine se sautait dans les bras, fou de joie, réconcilié à tout jamais devant toute la société, sous le regard fier et conquérant du psychologue qui regardait directement la caméra pour marteler : « Vous aussi vous pouvez reconquérir l'être aimé. Envoyez un courriel à l'adresse qui apparaît au bas de l'écran ou composez le numéro de notre émission pour exposer votre situation et prendre rendez-vous pour une rencontre

d'évaluation. N'hésitez pas ! Vous aussi vous méritez le bonheur ! »

Yvon se figea, la cuillère en l'air dégoulinant de soupe au poulet en conserve. Une idée lui trottnait dans la tête comme une souris à la recherche d'une miette dans une armoire de cuisine. C'est vrai qu'il méritait lui aussi d'être heureux. Il n'avait jamais fait de mal à personne, surtout pas à sa Jeannine qu'il continuait d'aimer naïvement d'une tendresse d'adolescent.

Il comprenait mal pour quelle raison, au cours des derniers mois de leur union, elle s'était mutée en une femme acariâtre bien décidée à lui faire sentir qu'il était de trop dans sa vie, pour finir par le sommer carrément de partir. Sans doute la faillite de sa petite bijouterie avait dû incommoder Jeannine. C'est vrai qu'elle avait alors assumé seule les coûts du prêt hypothécaire et de la nourriture, tout en lui répétant chaque jour de se hâter de trouver un nouvel emploi. Mais pourquoi avoir exigé de mettre fin à leur vie commune aussitôt qu'il en avait trouvé un ?

Les derniers temps de leur vie de couple demeuraient nébuleux à ses yeux et la meilleure façon d'en connaître la raison était justement de bénéficier de l'occasion qu'offrait cette émission. Yvon sentit une bouffée d'émotion le submerger ; la voie vers la réconciliation lui paraissait nette et pavée de bonnes intentions.

Il s'essuya la bouche d'un bout d'essuie-tout en papier et alla récupérer le téléphone, acheté pour moins de 10 \$ dans un magasin d'articles à rabais au centre commercial où logeait

son employeur.

La sonnerie de l'appareil grelottait et sa qualité générale était plus que rudimentaire, sans compter un grichement intempestif qui déformait les voix. Mais Jeannine comprendrait. La nouvelle était trop extraordinaire. Pour une fois qu'il lui venait une idée bien à lui, une solution originale pour solutionner leur différend...

Yvon fit le numéro de Jeannine. Mais dès la première sonnerie, il raccrocha. Un appel téléphonique traduirait sa proverbiale pusillanimité. Il lui fallait plutôt faire preuve de détermination pour convaincre sa femme de vive voix qu'il avait changé. Son plaidoyer en faveur du recours à cette émission de télé-réalité n'en serait que plus convaincant.

Il ne prit pas la peine de débarrasser la table, passa son imperméable en vitesse et se rua dehors en quête d'un autobus.

— As-tu déboulé un escalier sur la tête Yvon Berrouard ? Moi, à la télévision en train de raconter nos problèmes de couple à des centaines de milliers de personnes ? Pour qui tu me prends ? Tu sauras que j'ai plus de respect humain que ça. Si j'ai besoin d'un psy, je vais demander à mon médecin de m'en recommander un. Puis c'est seulement à lui que je vais dire ce que je pense. Non, mais nous vois-tu tous les deux en train de dire pourquoi on n'aime pas la façon de l'autre de faire brûler ses rôties le matin ?

— Je ne fais pas brûler mes rôties le matin...

L'entretien ne se déroulait pas tout à fait comme Yvon

l'avait anticipé. Jeannine était vite montée sur ses grands chevaux et lui débitait ses objections avec force gestes, assise de guingois sur un fauteuil du salon.

— C'est une façon de parler, niaiseux. Un exemple que j'invente.

— Écoute ma belle...

— Appelle-moi plus de même. J'haïs ça.

— Pourtant, je t'ai appelée comme ça durant des années et tu ne t'es jamais plainte.

— Yvon, bonyenne ! C'est fini ce temps-là. Tout le monde change. Pourquoi tu ne veux pas l'admettre ? Pourquoi tu t'acharnes à vouloir revenir ici ? Je me tue à te dire que je veux un divorce.

— Jeannine... Ma pitchounette... Ça fait 27 ans qu'on est mariés... Ça compte ça. J'ai trouvé du travail. Ça va aller mieux maintenant.

— Tu comprendras donc jamais rien ? Je n'ai pas besoin de ton argent. Je gagne quatre fois ton salaire avec ma boutique de mode. Pourquoi que je te reprendrais ?

— Parce que je t'aime, Jeannine...

— Ah, commence pas avec tes grandes déclarations sentimentales.

— Pourtant, tu aimais que je te le dise, avant. Tu me demandais de te le répéter souvent... C'est vrai que ces derniers temps, ça avait l'air de t'achaler... Tu as changé. T'es devenue rétive, maussade, puis impatiente avec moi... Qu'est-ce que je t'ai donc fait ?

— Bon, écoute Yvon. Cette conversation-là, on l'a eue

cent fois. Ça fait que je pense que tu devrais repartir puis me laisser tranquille. Je vais au cinéma avec une amie ce soir, puis elle s'en vient me chercher. Tiens, voilà ton imperméable. Va prendre une bière à quelque part, ça va te faire du bien.

— J'ai pas le moyen de prendre un coup.

— Je vais te donner de l'argent.

— Non ! Moi aussi j'ai mon orgueil. C'est correct, je comprends. C'était pas une bonne idée. Mais je n'arrête pas de t'aimer pour autant, Jeannine. Je vais te laisser tranquille, mais je vais penser à un autre projet pour nous remettre ensemble. Bonsoir.

Yvon prit l'imperméable que lui tendait Jeannine et sortit sans se retourner.

Restée seule, Jeannine se mordillait les lèvres d'impatience. Elle n'avait plus de temps à perdre ; Yvon s'accrochait et elle ne parviendrait jamais à le convaincre d'accepter le divorce. C'était un doux, mais un doux aussi buté qu'une oie immobile au milieu d'un chemin de campagne.

Il fallait trouver une autre façon de l'amener à la quitter volontairement.

« Tiens, un nouveau voisin » se dit Yvon en mettant le pied sur le palier.

Un grand gaillard au début de la quarantaine, le crâne un peu dégarni, s'impatientait en essayant de tourner une clé dans la serrure de la porte de l'appartement 7C qui jouxtait le

sien. À ses pieds, une mallette et un sac en toile de bonnes dimensions, comme ceux qu'utilisent les joueurs de hockey.

Yvon allait lui conseiller la manière de s'y prendre pour tourner la clé dans la serrure capricieuse lorsque l'autre parvint à ouvrir la porte. Il se hâta de transporter ses deux valises à l'intérieur sans un regard pour lui. La porte claqua.

Yvon ne s'en formalisa pas. Les locataires de ces appartements meublés changeaient avec une telle régularité qu'aucun lien ne s'établissait entre eux.

Il haussa les épaules et entra chez lui. Demain, dimanche, il avait enfin congé ; il allait pouvoir se détendre et chasser les douleurs qui lui crispaient les jambes, résultat de longues stations debout au magasin.

Mais d'abord le rituel du samedi soir : faire honneur au repas congelé et à la demi-bouteille de vin achetés au dépanneur du coin. Les parfaits compagnons d'une soirée consacrée à suivre les péripéties d'un film à la télévision...

Yvon s'éveilla en sursaut. Il s'était endormi dans le « *lazy-boy* » ; l'assiette souillée et la demi-bouteille de vin vide gisaient sur le plancher à droite du fauteuil. Le dossier émit un gémissement d'esclave battu en se redressant.

Quelque chose l'avait tiré de son sommeil. Il fixa les yeux sur l'écran de la télé : il avait manqué la fin du film puisqu'un lecteur de nouvelles annonait les derniers résultats sportifs. Non, il s'agissait de quelque chose d'autre. Il ferma

l'appareil et prêta l'oreille. Par-dessus les bruits de chasse d'eau, de musique trop forte, de rigolade des voisins du dessous qui faisaient un repas trop arrosé, il distingua des sanglots. De longs sanglots de femme, qui se terminaient en gémissements lamentables.

Du coup, il fut aussitôt en alerte, en proie à une grande nervosité. Il arpenta sa cage à lapins mal insonorisée pour détecter la source de l'infâme pleurnichage. Le plancher craquait sous ses pas. Il s'immobilisa. Rien. C'était fini. Comme si le fait de remuer dans la pièce avait averti la braillarde de sa présence.

Quel chagrin atroce pouvait déclencher des sanglots aussi pitoyables ? Yvon demeura immobile durant quelques minutes. Toujours rien. Avait-il été le jouet d'une illusion ?

Il procéda à une toilette rapide et déplia le sofa-lit. Encore nerveux au souvenir des pleurs qui l'avaient tiré de sa quiétude, il se glissa entre les draps et entreprit de faire des exercices de respiration pour retrouver le sommeil...

Il rêvait à Jeannine qui courait vers lui au ralenti comme dans un film, le visage baigné de larmes, lorsqu'il se réveilla, transi. Dans la pénombre du « *bachelor* » où flottaient encore des relents de son repas indigeste, il perçut de nouveau les sanglots féminins.

La plupart des autres bruits s'étaient tus dans l'édifice et les sanglots lui parvenaient clairement cette fois. Il se leva

pour aller allumer la veilleuse fluorescente de la cuisinière. En pyjama, les reins appuyés sur le comptoir, il prêta l'oreille, bien décidé à identifier l'origine de cette débauche de sanglots.

Il crût d'abord que c'était le bébé de l'étage au-dessous qui faisait sa crise habituelle. Il n'y avait qu'une façon d'en être sûr : il s'agenouilla sur le prélat froid et y colla l'oreille. Il perçut toutes sortes de gargouillis de tuyauterie, le bourdonnement d'un godemiché électrique, des murmures de téléviseurs, mais aucun pleur.

Il se releva et, frissonnant dans la nuit, fit à nouveau le tour de l'appartement, s'arrêtant ici et là pour coller l'oreille sur le mur de droite. À part les ronflements significatifs d'un voisin en proie à l'apnée, il ne décela rien qui vaille. Il aurait juré que les pleurs avaient cessé.

Il reprit le même manège d'écoute du côté du mur de gauche, faisant glisser son oreille au hasard des illustrations encadrées oubliées par d'anciens locataires.

Il sursauta. Les pleurs s'élevèrent brusquement derrière le mur de l'appartement du nouveau locataire en un lamento lugubre qui le glaça sur place. Un violent tremblement l'assaillit ; il tituba jusqu'au sofa-lit où il se réfugia tant bien que mal sous les minces couvertures qui sentaient la sueur.

Rien n'y fit. Le sanglotement incontrôlable lui taraudait les nerfs. Il se revit enfant recevant une magistrale fessée de son père pour l'avoir réveillé par ses cris pendant une partie de ballon chasseur avec des amis dans la cour de leur maison de banlieue...

Il perdit conscience.

Ce fut pour Yvon Berrouard le début d'une vie d'angoisse telle qu'il en perdit progressivement le sommeil et l'appétit. Dès qu'il entra chez lui le soir, il était pris de tremblements, de nausée et de violentes migraines à la seule pensée que les pleurs finiraient par reprendre.

Il était d'autant plus malade que les « prestations » de la pleureuse se produisaient à heures fixes, soit à la fin de la soirée et au milieu de la nuit.

Le pauvre homme se mit à imaginer toutes sortes de scénarios pour expliquer le phénomène. Le nouveau locataire enfermait peut-être sa conjointe à cause d'une jalousie morbide. À moins qu'il ne la fasse souffrir par la torture... Il chassa ces sombres pensées. La situation n'était peut-être pas aussi fantastique. De toute façon, ça ne pouvait pas durer. Il irait lui parler.

Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Yvon était le prototype du timide qui se tourmente durant des heures avant d'affronter une difficulté. Et celle-ci était de taille.

Il pensa à une forme d'étapisme qui lui vaudrait peut-être de solutionner le problème sans affrontement. Au retour du travail, un soir, il alla frapper chez le concierge. La porte s'ouvrit sur une insupportable odeur de crasse, de sueur et de mauvaise tambouille. Le vieil homme n'avait pas pris un bain depuis son enfance probablement. Yvon se hâta de lui raconter son histoire en détournant parfois la tête vers son épaule droite pour aspirer une bouffée d'air du hall d'entrée.

L'autre frotta de la main son menton mal rasé.

— Le 7C vous dites ? Ah, c'est le nouveau. Monsieur...

euh... Monsieur Lanciault. Il m'a dit qu'il restait à Québec et qu'il avait besoin d'un appartement quand il venait à Montréal pour son travail. Un pied-à-terre, comme on dit. Il est pratiquement jamais là. Vous entendez pleurer de chez lui, vous dites ? C'est drôle, personne d'autre ne s'est plaint. Vous êtes sûr de votre affaire ? Il y a le bébé en dessous de chez vous qu'on entend souvent. Ça doit être lui.

— Non, ce n'est pas lui. Ce n'est pas le même genre de pleurs. Excusez-moi de vous avoir dérangé.

Yvon s'éloigna en vitesse tant la nausée le tenaillait. La déception le rendait morose. Rien n'était réglé ; il lui faudrait affronter le voisin. Il gravit les escaliers à petits pas, pétri de gêne et d'angoisse.

Sur le palier, il hésita à rentrer chez lui, le regard fixé sur la porte du 7C. Le cœur lui débattait dans la poitrine. N'y tenant plus, il frappa à la porte et attendit, la mort dans l'âme, le regard cloué à la poignée de porte dans la crainte de la voir tourner.

Personne ne vint ouvrir. Il frappa de nouveau, attendit quelques secondes. Toujours le même silence. Sans doute le voisin était-il au travail. Il se proposa de faire une nouvelle démarche la prochaine fois que les sanglots se manifesteraient.

Le soir venu, durant le bulletin de nouvelles à la télé, les pleurs se manifestèrent une fois de plus. Stimulé par la colère et l'impuissance tout à la fois, Yvon sortit sur le palier et alla frapper lourdement à la porte du voisin. Cette fois, il allait lui dire sa façon de pensée.

À son étonnement le plus grand, personne ne vint

ouvrir. Il eut beau se coller l'oreille sur le bois verni, il ne perçut que des pleurs qui cessèrent brusquement. Il se demanda pour la première fois s'il n'était pas en train de devenir fou...

Les jours passèrent, de plus en plus lourds à supporter. Yvon patienta durant quatre heures dans une clinique pour obtenir d'un jeune médecin abruti par le travail une prescription pour des somnifères. Peine perdue : il s'endormait, mais d'un sommeil si cauchemardesque qu'il s'éveillait en plein milieu de la nuit pour entendre les sanglots de l'autre côté du mur.

Il s'enfonça des bouchons dans les oreilles, mais le son pénétrait tout de même son ouïe. Et de toute façon, neuf fois sur dix, les bouchons sortaient d'eux-mêmes du pavillon de l'oreille.

Il perdit l'appétit. Il s'ensuivit un tel état de nervosité et de fatigue qu'il devint irritable et se comporta parfois brusquement à l'endroit des clients. C'en était trop. Son patron le réprimanda vertement et menaça de le congédier à la prochaine incartade.

À bout de nerfs, Yvon se résigna à faire appel à Jeannine, qui se montra très compréhensive au téléphone et l'écouta patiemment raconter sa triste histoire.

Revigoré par le sens de l'écoute de sa femme, Yvon eut la force de lui demander si elle accepterait de l'aider financièrement à se trouver un appartement plus convenable.

Jeannine se montra généreuse.

— Je vais te donner tout l'argent qu'il te faut pour te louer un appartement convenable et le meubler, mon Yvon.

Mais à une condition : que tu acceptes de me signer une lettre disant à mon avocat que tu acceptes un divorce à l'amiable et qu'il peut procéder.

Yvon céda. Il était trop épuisé pour faire face à la réalité. Il se rendait compte qu'il perdait la femme qu'il aimait, mais il n'avait plus d'argument pour s'opposer à sa demande de divorce.

Cette nuit-là, Yvon dormit d'un long sommeil réparateur et n'entendit aucun sanglot. Il n'entendit même pas le voisin qui entraînait dans l'appartement d'à côté.

La vie reprit son cours normal. Yvon avait repéré un « trois pièces » dans une rue non loin de son travail et pourrait y déménager à la fin de la semaine. Jeannine tint parole et fit un dépôt sur des meubles qu'elle lui promit de faire livrer dès qu'elle recevrait sa lettre. Yvon l'assura qu'il s'y mettait le soir même.

Il était attablé à rédiger la fameuse lettre ce soir-là après son repas lorsque le voisin rentra à son appartement. Une sonnerie de cellulaire retentit. Décidément, se dit Yvon, on entend tout à travers ces murs en papier. Il s'efforça de ne pas y prendre garde, mais l'autre avait laissé la porte de l'appartement entrebâillée et la conversation lui parvenait en toute clarté.

— Hello ? Ah... C'est vous Madame Berrouard. Êtes-vous satisfaite ? Bon... Tant mieux. Oui, c'est un bon résultat pour deux semaines de travail.

Yvon se leva d'un bond en entendant son nom et bondit dans la garde-robe qui donnait sur le mur mitoyen. Se croyant à l'abri des oreilles indiscrètes, l'autre parlait à voix forte et Yvon entendit tout l'entretien sans perdre un mot.

— Oui, je suis venu récupérer mon magnétophone. Du matériel haut de gamme hein ? Avec un bon programme d'ordinateur, ça fait des merveilles. Comment ça ? Ah c'est simple : l'appareil se mettait en marche à heure fixe et se rembobinait une fois la bande écoutée. Ça recommençait comme ça tous les jours. Contente comme ça ? Ah... Il a enfin accepté de divorcer... Tant mieux, j'aime bien en donner pour leur argent à mes clients. À propos, parlant d'argent, vous devez avoir hâte d'aller échanger votre billet de loto ? Un gros lot de 6 millions, c'est pas à tous les jours qu'on voit ça...

Yvon se sentit mal et se pendit à son imperméable pour ne pas s'écrouler. Pendant qu'il entendait le voisin remballer son matériel en sifflotant, il se laissa lentement glisser par terre, transi, et se replia sur lui-même en position fœtale...

Au lendemain d'une nuit d'insomnie, Yvon avait réfléchi à une façon imparable de se venger de Jeannine. Il se rasa, prit une douche, déjeuna lentement en écoutant les nouvelles à une chaîne populaire puis revêtit son plus beau complet et sortit dans la rue pour aller prendre l'autobus.

Le soleil de mai donnait le goût de vivre.

Une file d'une dizaine de personnes attendait l'arrivée du lourd véhicule. Yvon se plaça en bout de queue et prit une grande inspiration en entendant le moteur de l'autobus qui se rapprochait.

Lorsque l'autobus fut à sa hauteur, il simula un malaise et se laissa tomber. Il avait bien étudié la question au cours de la nuit et il avait vu juste : les roues arrière du véhicule ne lui broyèrent que la jambe gauche...

Le procès fit grand bruit. Yvon démontra que, durant leur vie commune, sa femme lui avait toujours demandé de payer la moitié du billet hebdomadaire qu'elle achetait en allant aux provisions. Jeannine eut beau arguer qu'elle n'avait pas demandé à son mari de payer son écot lors de l'achat de ce dernier billet, la cour la condamna à verser la moitié de la somme gagnée à son « mari » désormais invalide.

Après des semaines de réhabilitation, il s'acheta une jambe artificielle dernier cri, avec ordinateur intégré qui simulait le rythme de la marche normale, puis un condo insonorisé avec vue sur un parc magnifique. Il entreprit de profiter de sa nouvelle fortune et de voyager en première classe vers les pays dont il n'avait fait que rêver toute sa vie durant.

Mais il n'accepta pas de divorcer. Qui sait, peut-être Jeannine découvrirait-elle un jour qu'elle l'aimait encore ?

LE BON AIR DE LA CAMPAGNE

— Dans la vie, il y a ceux qui achètent, sans réfléchir, n'importe quoi qui leur semble indispensable. Et ceux qui veulent à tout prix posséder l'ultime bien, le symbole parfait du bonheur terrestre et de la jouissance du temps qui passe goutte à goutte, mais qui n'en ont pas les moyens. Il y a aussi ceux qui ont la chance d'acquérir un trésor à peu de frais, mais ne savent que s'en servir pour détruire celui des autres...

Cette sage méditation m'était servie par mon ami Robert Dandurand, notaire « à temps partiel » avec qui je coulais un après-midi paisible en faisant semblant de pêcher au Lac Croche (chaque parcelle de région du Québec possède un Lac Croche ; ne vous obstinez pas à le chercher sur la carte, il y en a trop !). C'était un temps idéal, très tiède, sans vent, sous un soleil paresseux qui jouait au paquet voleur avec les cumulus.

Nous n'avions pris aucune truite, mais quelle importance ! Nous étions là pour ne rien faire de toute façon. Ce qui est un peu la règle dans le village de Saint-Clin du Lac Croche qu'affectionnent les retraités de la région, parce qu'on n'y connaît pas les vexations devenues trop courantes à la campagne qui se donne des allures urbaines.

Robert est vu comme le fondateur du village. En fait, il existait déjà à son arrivée, il y a vingt ans, mais pâissait à vue d'œil. Le notaire n'a été que l'instigateur de sa renaissance. Il a

convaincu les résidents d'embellir leurs maisons, de les rénover à la hauteur de leurs moyens, de se donner des règlements intelligents qui favorisent le respect des autres, du genre : pas de moto-neige pétaradante à moins de cinq kilomètres des résidences, pas de musique tonitruante, pas de chien qui hurle à longueur de nuit sous peine d'amende salée, etc. Le mouvement a attiré des semi-retraités et des retraités qui ont acheté des maisons abandonnées pour les rénover. Les habitants se sont redécouvert une passion pour l'aménagement floral, les potagers, l'acériculture à échelle familiale. La bibliothèque municipale et le café Internet n'ont jamais été aussi fréquentés de même que les cours de tai-chi et de yoga. La randonnée pédestre est devenue une activité quasi collective.

De jeunes couples ont décidé de venir s'y établir parce qu'ils acceptent de respecter le code à l'honneur et jouissent avec plaisir de l'esprit d'entraide qui règne au village. On y pratique même une sorte de troc du genre « Tu tonds l'herbe de ma pelouse et je répare tes petits appareils électriques », « Tu gardes mon petit dernier aujourd'hui et je vais repeindre ton fauteuil de jardin préféré demain » ou encore « Je t'échange deux kilos de pommes pour deux kilos de tomates », etc.

On ne s'étonnera pas de savoir que Robert est élu maire par acclamation à chaque renouvellement de mandat sur la promesse répétée que ce lieu idyllique demeurera protégé contre la stupidité.

Mais, revenons à notre pêche miraculeusement infructueuse. Avec un long bâillement, Robert s'étira voluptueusement

et extirpa deux petites bières bien froides d'une glacière de sous son banc. C'étaient les premières que nous buvions depuis que nous avions mis la chaloupe à l'eau deux heures plus tôt. Elles se boiraient lentement, comme tout ce que je faisais depuis que j'ai racheté la maison de ma vieille tante au village lorsqu'elle décida d'aller vivre en centre d'accueil quelques mois auparavant.

— Tu vois le « château » de l'autre côté du lac ?

Robert fit bouger lentement l'embarcation à l'aide des rames.

Le « château » en question était une splendide résidence victorienne entièrement rénovée dans un endroit fort discret peuplé d'arbres centenaires. En face, elle avait pour voisine une ferme abandonnée depuis trois ou quatre ans, sise à environ deux cents mètres. L'étable et la maison, datant d'à peu près la même époque que le « château », étaient encore en bon état, mais n'avaient pas trouvé preneur depuis la mort de son propriétaire. Sa veuve, une octogénaire souffrant d'Alzheimer, était décédée deux ans plus tard. Leur unique petit-fils avait déjà sa propre ferme dans un comté environnant et ne procédait qu'aux réparations les plus criantes. Il était en conflit avec la municipalité à propos des taxes et comme tout bon paysan, il cherchait une échappatoire. Mais, revenons au « château ».

J'avais été frappé par le luxe fané de la grande résidence victorienne lors d'une promenade et j'avais soupiré en me disant que ce n'était pas avec ma mince pension de retraite que je pourrais me payer une telle demeure de 12 pièces.

Robert poursuivit :

— Il a été acheté, quelques semaines avant ton arrivée, par le petit couple de médecins qui sont venus travailler à la clinique.

— Guy et Johanne ? Mais ils viennent à peine d'obtenir leurs diplômes.

— Ouais. Ils ont été chanceux. Au début même, ils ne croyaient pas à leur chance : ils étaient convaincus qu'un vice caché de la grosseur de la maison expliquait le prix excessivement bas de la résidence.

— Robert, je sens que t'as une histoire à me raconter.

— As-tu le temps ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un chien qui s'énervé après sa queue ?

Tout en ramant vers la rive où nous pourrions nous asseoir à l'ombre sur nos chaises pliantes, Robert se lança dans un récit des plus pittoresques...

Sir Matthew Lansdowne, député fédéral du comté à l'époque de l'instauration de la Confédération canadienne en 1867, s'était fait construire cette résidence pour sa retraite. Il profiterait enfin des juteux pots-de-vin que lui avaient valus ses bons services à de grandes compagnies de chemin de fer durant trente ans de mandat.

Le gentleman fut récompensé de sa patience. Il y apprécia le décor champêtre où il avait eu le bon goût de s'installer jusqu'à sa mort 17 ans plus tard, au tournant du siècle.

Ses descendants ne partageaient pas son amour de la vie à la campagne et transformèrent la maison en résidence d'été, préférant l'excitation aristocratique du « Golden Square Mile » de Montréal où ils s'établirent. Ils ne passaient que deux ou trois semaines chaque été à la résidence et parfois les fêtes de fin d'année.

Mais la famille Lansdowne fut frappée du grand mal du capitalisme : la stupidité des héritiers. Pour avoir joué inconsidérément à la bourse, le petit-fils Lansdowne perdit la fortune familiale en 1929, se jeta par la fenêtre de son bureau au dernier étage d'un édifice de la rue St-Jacques et la maison de Saint-Clin-du-Lac Croche fut vendue.

Des années de manque d'entretien contribuèrent ensuite à sa dévalorisation. Les lourdes charges en entretien et en réparation de toutes sortes s'accumulaient et l'amour des propriétaires successifs pour l'antique demeure ne semblait pas suffire à lui conserver sa splendeur passée.

Elle connut plus d'un statut : club de pêche, auberge de villégiature pour touristes américains, centre d'accueil, clinique privée, maison de passe, etc. Chaque nouveau propriétaire faisait faillite après quelques mois ou quelques années, comme si le mauvais sort s'attardait sur quiconque cherchait à s'approprier la pauvre vieille maison.

Elle subissait le contrecoup de chaque nouvel abandon ; les cadres de fenêtre pourrissaient, le mortier s'égrenait, la peinture s'écaillait, la toiture coulait et l'eau endommageait les beaux planchers de pin verni. Certains propriétaires incultes lui avaient apporté des modifications qui l'avaient enlaidie. On

aurait dit que la maison se vengeait à sa façon.

Des jeunes en mal d'aventure partaient des villages environnants pour venir y faire leurs frasques. C'était à qui casserait un carreau. On pénétrait allègrement par une porte arrière défoncée pour organiser des bacchanales dans le grand salon. Des « artistes », heureusement inconnus, avaient laissé la trace de leur génie sur les murs à l'aide de bombes aérosol, barbouillant des graffitis porno et des tags.

C'est dans un tel état de délabrement que la maison reçut un jour la visite inopinée du propriétaire d'une station de radio populaire de Québec qui s'était égaré dans la région en cherchant un motel où aller s'envoyer en l'air avec une candidate réceptionniste à qui il avait promis un emploi.

Il vit le potentiel que représentait l'emplacement : un magnifique point de vue sur un lac poissonneux, un grand nombre de chambres pour loger des invités, des bâtiments extérieurs pour ranger motos-neige, quads, motocyclettes, *sea-doo's*, hors-bord puissants, et une étendue plate où faire creuser une piscine de grande taille. Fin renard, il se garda bien de partager ses intentions avec qui que ce soit.

Robert fut chargé de retracer les propriétaires actuels de l'édifice, un couple d'anglophones qui avaient fui Montréal pour Toronto au moment du deuxième référendum après avoir tenté de transformer la propriété en chenil de pit-bulls. Eux aussi avaient perdu leur investissement (parfois, le hasard fait si bien les choses...) et n'aspiraient qu'à se débarrasser de l'antique résidence. On aurait dit que cette demeure n'attirait que des énergumènes qui la faisaient souffrir ; aucun d'eux

n'avait compris que son emplacement dans une région quasi inconnue, sur une route qui ne menait pour ainsi dire nulle part, la rendait inapte à tout commerce.

La transaction fut conclue dans le bureau même de mon ami le notaire de campagne, qui se réjouissait à la perspective de voir cette magnifique pièce du patrimoine local connaître une nouvelle vie. Il conseilla le nouveau propriétaire et fit de multiples démarches auprès du ministère des Affaires culturelles pour faire classer l'immeuble et lui obtenir des subventions à la rénovation. Le conseil municipal accepta de renoncer à la taxe de bienvenue et d'assumer le coût des travaux paysagers et de terrassement en fournissant le matériel roulant nécessaire.

Les villageois venaient en délégation assister aux travaux de rénovation. Des échafaudages étaient dressés contre tous les murs. Les fournisseurs de la région s'y succédaient, transportant des cargaisons de briques, du bois de charpente, de l'ardoise importée de France pour la nouvelle toiture. Plombiers, menuisiers, électriciens, peintres, ébénistes s'agitaient dans l'édifice.

C'était émouvant de voir la belle d'autrefois sortir de ses haillons dépenaillés et se laisser refaire une beauté.

Après de longs mois de travaux ininterrompus, la résidence avait enfin retrouvé son visage d'il y a cent cinquante ans. Les villageois la photographiaient, s'extasiaient, se congratulaient comme s'ils étaient responsables du miracle. C'était vrai en partie ; les gens avaient fait don d'arbustes, d'arbres fruitiers, de plants de fleurs vivaces, de graines de

légumes pour un futur potager et même d'objets et d'ustensiles d'époque hérités de leurs arrière-grands-parents pour ajouter au cachet de la maison.

L'été des Indiens fut splendide cet année-là. La température était si chaude qu'on se serait cru au mois d'août. Le nouveau propriétaire invita la population locale à une réception champêtre sur la pelouse de la propriété et il se trouva près de deux cents personnes à grignoter des petits fours décongelés achetés dans un magasin à escompte, à siroter de la piquette de dépanneur dans des petits verres de plastique et à chanter les louanges de ce bienfaiteur de l'humanité qui avait sauvé ce joyau architectural de la démolition.

Ce furent les derniers bons mots qu'ils eurent l'occasion de prononcer à son endroit...

Le « bienfaiteur » de l'humanité donna deux semaines plus tard un vrai « *party* ». Il engagea un orchestre « *heavy metal* » au talent limité (l'homme aimait resquiller sur les frais...) et les fabricants de sons discordants s'installèrent sur l'immense véranda. Des colonnes de haut-parleurs aussi grosses que des remises de jardin vomissaient un amalgame incohérent de cris stridents, de notes fausses de guitares électriques à bon marché, d'accompagnement de sons électroniques imitant une bataille de Tyrannosaures Rex pour une proie bêlante.

Le « bonhomme Gingras », un vétérinaire asthmatique qui habitait une ferme à un kilomètre de là, crut qu'il se

retrouvait à Londres en 1941 et que la Luftwaffe lançait ses bombardiers sur la ville. Il fallut le transporter d'urgence au centre hospitalier de Joliette pour le calmer sous une tente d'oxygène.

À au moins huit kilomètres à la ronde, personne ne dormit de la fin de semaine. La vaisselle cliquetait dans les armoires tant le bruit était assourdissant. Et c'était sans compter les motocyclettes sans silencieux qui dévalaient à toute vitesse la rue principale, conduites par des individus à la mine patibulaire qui faisaient la course pour remporter le « trophée » promis : une blonde plantureuse dont le soutien-gorge en similicuir noir et le pantalon de la même peau de vache criaient grâce sous ses formes rebondies.

Le lundi matin, tout le village bruissait de commentaires inquiets ou franchement indignés. Robert calma les esprits en disant qu'il s'agissait sans doute d'une fête pour pendre la crémaillère et que certains invités s'étaient montrés trop exubérants. C'était un incident déplorable, mais qui ne se répéterait plus. Les villageois voulurent bien le croire quoiqu'avec réticence.

Malheureusement, M. le maire se mettait le doigt dans l'œil jusqu'à l'épaule avec sa belle assurance. Octobre s'avéra un mois clément comme on n'en avait pas connu de mémoire de retraités et chaque fin de semaine amena son « Woodstock » démentiel sur les pelouses de la pauvre maison historique.

Robert prit son courage à deux mains (et s'aida même un peu des pieds...) pour aller plaider la cause de ses concitoyens auprès du nouveau propriétaire au lendemain de la

dernière orgie. Celui-ci rangeait ses valises dans la malle de sa voiture, sous une petite pluie glaciale qui avait mis fin au « concert » plus tôt la nuit précédente.

Il avait le visage gris cendre et l'œil glauque de celui qui a trop bu de « piquette de dépanneur ». Il n'était pas particulièrement amène et c'est avec une impatience grandissante qu'il écouta d'une oreille les doléances du maire de village (Robert se demandait justement s'il est préférable d'être maire de son village que valet à Rome, comme dit le proverbe !).

En claquant la portière, il lui déclara sur un ton méprisant :

— Chu che-nous, pis j'fa c'que j'veux. Ça fa que, décriisse pis achale-moé pu.

Estomaqué, Robert regarda la voiture de l'énergumène quitter les lieux à toute vitesse dans l'allée qui fendait en deux la pelouse dévastée par les roues de motocyclettes et jonchée de détritrus, de bouteilles de bière et même de sous-vêtements féminins. Et dire que la municipalité avait assumé les frais de terrassement. Quant aux fleurs et aux arbustes donnés par les citoyens, il y avait belle lurette qu'ils avaient été arrachés ou brisés comme en témoignaient quelques chicots dans les plates-bandes. Comment cet homme avait-il pu se muer en un tel olibrius ?

Robert regarda longuement la belle victorienne : deux fenêtres brisées à l'étage, quelques graffitis peints sur la lourde porte du XIXe siècle, dénichée à grand-peine chez un antiquaire de Montréal, ainsi que sur la brique. La porte d'un apprentis sortie de ses gonds claquait au vent... Autant de

signes qui trahissaient le peu de cas que l'Ostrogoth faisait à son tour de sa résidence.

Le maire de village compris que l'autre n'avait fait que « téter » des subventions pour redorer ce joyau. Pas plus que les propriétaires qui avaient succédé à Sir Matthew, il n'avait l'intelligence requise pour apprécier sa valeur.

Il poussa un long soupir attristé et regagna sa petite voiture hybride, le cœur dans l'eau.

Le temps pluvieux et froid du vrai automne calma les ardeurs des barbares venus du Nord. Même les plus démunis sur le plan intellectuel ne sont pas sans se rendre compte que le plaisir... s'amointrit dehors quand les conditions météorologiques se détériorent.

Les villageois connurent cinq ou six fins de semaine de félicité, espérant sans trop y croire que l'Ostrogoth des ondes radiophoniques avait fait la découverte de la méditation transcendante ou du tai-chi.

La paix régna jusqu'aux vacances de Noël qui s'annonçaient prometteuses. La neige avait enfin étendu sa couche isolante blanche au sol et une poudreuse de la plus belle épaisseur conviait les skieurs et les raquetteurs à explorer les champs et la colline de la « Tête de hibou ». Du haut de ses trois cents mètres, la vue sur le village offrait une telle image du genre *« Ô-temps-suspend-ton-vol-et-vous,-heures-propices,-suspendez-votre-cours »* que toute randonnée à ski ou en raquettes se faisait

avec une lenteur d'éternité propre au contentement.

La fureur éclata dans un ciel serein. Un détachement de motos-neige et de *quads* de forte cylindrée fit son apparition un samedi matin sur la colline enchantée et entreprit de reconstituer la bataille d'El Alamein sous les yeux des skieurs effarés.

Adieu quiétude champêtre et petits oiseaux qui gazouillent à l'abri du froid dans les forêts de sapins. Le plus triste Temps des Fêtes de l'histoire de Saint-Clin du Lac Croche rappela celui de la Deuxième Guerre mondiale...

Dès que la couche de glace sur le lac put supporter le poids des motos-neige, les villageois furent soumis jour et nuit à un constant défilé de machines hurlantes lancées à 140 kmh sur la surface plane. Les riverains se surprirent à souhaiter un redoux soudain qui ferait fondre la glace sans crier gare...

Et pour se remettre de leurs émotions, les Ostrogoths organisaient des partys bien arrosés au cours desquels la musique de Bach et Mozart n'était pas à l'honneur, au grand dam des voisins proches et lointains de la belle victorienne dont les murs tremblaient sous l'assaut des décibels.

Les plaintes affluaient chez Robert qui sentait sa proverbiale confiance en la nature humaine s'effriter. Il retourna plaider auprès du propriétaire de la résidence patrimoniale, sans l'ombre d'un succès. L'autre semblait même prendre un malin plaisir à le narguer et à lui faire sentir qu'il voulait établir un nouveau record Guinness de l'imbécillité. Dans son cas, ce n'était pas hors de portée : lorsque le grand vent de l'intelligence avait soufflé, il s'était précipité dans une fosse

profonde pour éviter d'être dépeigné.

La vie était devenue intenable au village. Robert avait sollicité l'aide de la Sûreté du Québec, pour se faire répondre que les effectifs ne permettaient pas de régler des chicanes de clocher dans des villages reculés et que la « vraie criminalité » et la surveillance des routes l'hiver occupaient tous les agents.

Le maire se demanda un instant s'il ne devrait pas faire appel aux « vrais criminels » pour régler le problème. Mais chassa bien vite cette pensée de son esprit.

Un matin qu'il déjeunait à l'unique casse-croûte du village, Robert fut approché par la veuve Lanouette et le pharmacien Bigras. Tous deux avaient la même histoire à raconter : ils avaient été contactés par un avocat représentant l'Ostrogoth pour se faire offrir une somme plus que rondelette pour leurs résidences. Mon ami leur suggéra de se méfier ; le cas de la belle maison devrait les inciter à réfléchir à ce qu'il adviendrait de leur village et de leurs voisins.

En deux semaines tout au plus, une dizaine de citoyens, toujours les plus âgés et les plus fragiles, se virent proposer de vendre leurs maisons pour des montants fort éloquentes. Quelques-uns commençaient à branler dans le manche devant l'appât du gain et la perspective d'une vie infernale à cause des inconvénients sonores. Quelque chose se tramait, mais quoi ?

La réponse vint au début de mars lorsque l'Ostrogoth arpenta longuement les rues du village un après-midi, en

faisant admirer à trois investisseurs japonais, dont l'émerveillement se lisait sur leurs visages, les maisons propres, la colline où quelques skieurs se laissaient glisser en douceur, et le lac gelé cerclé de forêts.

Par la fenêtre de son bureau à l'Hôtel de Ville, où il était venu signer quelques chèques, Robert aperçut l'Ostrogoth qui se promenait comme un jars en étalant sous les yeux des trois visiteurs des plans en couleurs.

Il ne fit ni un ni deux : il passa sa veste molletonnée, sauta dans ses claques basses et sortit à toute vapeur pour foncer sur le petit groupe qui lui tournait le dos...

À ce moment de son récit, Robert se montra plutôt discret sur les péripéties de la rencontre. Il est de ces héros qui ont le sens de la discrétion poussé à l'extrême lorsqu'il s'agit de narrer leurs exploits.

Qu'il suffise de savoir qu'il fit preuve d'une ferme courtoisie à l'endroit des visiteurs du pays du soleil levant qui inclinèrent le buste devant lui lorsque l'Ostrogoth le présenta en anglais sous le vocable de « *mayor* », mais qu'il témoigna moins de bienséance à l'endroit de l'effronté homme d'affaires.

Il demanda des comptes, parvint à jeter un bref coup d'œil sur les plans, juste assez pour découvrir qu'ils signaient l'arrêt de mort du village, évoqua l'absence du permis de construction et déclara tout de go qu'il s'objecterait à ce projet en tant que maire. Comme Robert ne maîtrise pas bien l'anglais, il s'exprima dans la langue de ses ancêtres qui est la même que celle du président de la France.

Son ennemi désormais juré expliqua à sa manière la

situation en anglais aux promoteurs nippons et fit du pouce et du majeur le petit geste universel pour signifier que Robert réclamait un pot-de-vin. Les trois hommes hochèrent la tête et étirèrent encore plus leur sourire généreux. Ils avaient compris ; ils graisseraient abondamment la patte de mon ami.

Fou de rage et furieux contre lui-même pour ne pas avoir su exposer son point de vue, Robert réintégra à grands pas son bureau. Sa décision était prise : il avait déjà trop tardé. Il fallait débarrasser le village de ce cancer !

Mai étalait sa splendeur de quasi-été. Les Saint-Clinais s'adonnaient nombreux à la préparation des plates-bandes et des potagers. Il régnait une activité joyeuse comme si la menace de voir leur village devenir un mauvais décor de « *Kebeekland* » ne planait plus sur eux.

L'Ostrogoth n'avait pas fait de véritables progrès dans l'achat des résidences et l'irritation le rongait de plus en plus. Il avait sous-évalué le mouvement de résistance tacite qui avait gagné la majorité de la population à l'instigation du maire. On faisait mine de ne pas le voir lorsqu'il se présentait dans un commerce local, de sorte qu'il devait s'approvisionner en nourriture, en bière, en essence à des kilomètres de Saint-Clin. Les jeunes refusaient d'aller tondre le gazon de la propriété. Aucune femme de ménage n'acceptait d'aller chez lui, ni Émile le plombier, ni Olivier l'électricien. La résistance opposait un mur de silence à toutes ses tentatives de nouer des liens.

Une seule personne avait signé une promesse de vente : Eusèbe Lacasse, propriétaire d'une ancienne écurie désormais décrépite située sur un terrain d'une dizaine d'arpents dans un champ au pied de la colline. Maigre gain pour l'entrepreneur qui voyait le temps passer et l'indifférence des habitants pour son projet croître de jour en jour.

La ferveur des Japonais pour « *Kebekland* » s'était refroidie devant le peu de succès de ses démarches et ils exigeaient dorénavant d'autres partenaires avant d'allonger leurs yens. Les revenus de sa station de radio de Québec ne lui permettaient pas de soutenir seul ce projet. Ça prenait de puissants bailleurs de fonds et dans un bref délai.

Il conclut que ses offres d'achat devaient s'avérer encore plus alléchantes et pour rassembler les millions qui lui faisaient défaut, il décida d'organiser une grande réception sur les parterres de sa résidence à laquelle il convia une centaine d'investisseurs potentiels d'un peu partout au Québec, de l'Ontario et même de la Nouvelle-Angleterre. Il prit soin d'inviter aussi la population locale dans une lettre personnalisée adressée à chaque contribuable. Il n'y avait pas de mal à leur en mettre plein la vue.

Le promoteur voyait grand, un peu à la manière de l'architecte d'un certain stade montréalais. Deux immenses tentes blanches rayées de vert avaient été dressées pour le confort des invités : la première abritait un buffet raffiné et des vins de qualité (on n'attire pas les mouches avec du vin... aigre), l'autre était réservée à la projection d'un film promotionnel sur le projet et à la distribution de dossiers rem-

plis de prévisions mirobolantes et d'esquisses informatisées aux couleurs vives.

Il avait délaissé la musique rock pour la « Petite musique de nuit » de Mozart qu'un quatuor de vrais musiciens en costumes d'époque interprétait sur une estrade basse. Il faut dire que la presque totalité des investisseurs sollicités étaient des sexagénaires qui en étaient restés à Elvis Presley en matière de rock et qui n'auraient guère apprécié les bêlements tonitruants des orchestres amateurs engagés jusqu'alors pour ses bacchanales en plein air.

Seuls les édiles municipaux, dignes et discrets, se présentèrent à la réception. Un observateur attentif aurait pu s'étonner cependant de leurs petits sourires entendus d'enfants qui se racontent une bonne blague.

La présentation audiovisuelle alla bon train. Ah les miracles de l'infographie ! Sur un rythme alerte, les images fictives d'un paradis du tourisme défilaient au gré de la voix enthousiaste d'un présentateur qui enfilait la description des futures grandes réalisations les unes après les autres comme de la saucisse.

La liste en mettait plein la vue : des restaurants fins dans la grande rue, des remonte-pentes informatisés sur la colline, des régates sur le lac l'été, des plages aménagées, un hôtel luxueux de 400 chambres (dont huit *penthouses* à 2000 \$ la nuit !), des sentiers de motos-neige autour du village et dans la forêt environnante transformables en sentiers de quads l'été, un casino, six bars, un complexe de cinq salles de cinéma et un cinéma en plein air en rase campagne (sur le terrain d'Eusèbe

Lacasse), autant de moyens d'attirer les touristes et de créer de l'emploi.

Comme lors de rencontres d'entreprises de vente pyramidale, des jeunes « conseillers » aux cheveux frais coupés englués de gel, portant chemise blanche et cravate, déambulaient à travers les groupes d'invités pour mousser avec force le programme d'investissement. Le tout avait l'allure d'une vente sous pression d'orangers sur des terrains marécageux de la Floride.

Les prévisions de rendement étaient astronomiques. On promettait allègrement 17,65 pour cent de retour sur investissement dès la première année. Les visiteurs n'osaient y croire, mais affichaient tout de même une mine avide. Comment ne pas accorder sa confiance à un promoteur aussi dynamique qui affichait ses relations avec des personnalités politiques haut placées sur des affiches où il leur serrait la main avec enthousiasme ?

L'Ostrogoth s'apprêtait à livrer un discours dynamique maintes fois répété depuis trois jours, quand il dénota un ralentissement d'enthousiasme au sein des invités. Le bruissement soutenu des voix avinées subissait des ratées. Les archets se montraient moins d'attaque sur les cordes et même les non connaisseurs de Mozart eurent l'ouïe froissée par certaines fausses notes.

On levait le nez au ciel, on tournait la tête dans un mouvement de girouette paresseuse. Certaines dames âgées sortirent de petits mouchoirs brodés de leurs sacs à main pour les tenir près de leur nez.

L'homme fit signe aux musiciens de s'interrompre et alluma le microphone qu'il triturait depuis quelques minutes déjà. Une petite toux discrète dans l'appareil fit tourner les têtes dans sa direction.

Mais il n'eut jamais l'occasion de se lancer dans son allocution convaincante rédigée à grands frais par une agence de publicité fort connue de la métropole. La réalité le rattrapa.

Un petit vent d'ouest s'était levé qui transportait jusqu'à lui les émanations caractéristiques d'une... porcherie. Et plus le petit vent faisait s'agiter mollement les branches d'arbres aux feuilles encore vert tendre, plus il répandait sur l'assemblée l'insoutenable parfum.

Il y eut un moment de flottement. Les investisseurs se consultaient à voix basse.

Un premier véhicule démarra. Un second. En moins de temps qu'il n'en faut pour dire « Alléluia », ce fut un joyeux tintamarre. Les invités étaient pressés de partir. Le généreux buffet était abandonné à lui-même et les verres à vin étaient déposés un peu partout sur des tables et des plateaux. Rares furent les invités qui eurent le courage de venir saluer leur hôte et de s'excuser timidement de leur départ précipité, mais « vu les circonstances... »

Quelques brèves minutes plus tard, le parterre était libre. Même les « conseillers » aux cheveux gominés avaient fui. Il ne resta devant l'Ostrogoth que les échevins, entourant mon ami Robert. Ils le saluèrent dignement et partirent la tête haute...

Il s'avéra que l'histoire était simple.

Robert avait conclu une « entente » avec le fils héritier de la maison voisine. En échange d'un règlement fort avantageux pour lui du contentieux autour des taxes non payées, l'héritier transformerait temporairement la ferme en porcherie, ce qui avait été sa vocation originelle avant la construction du « château ».

Sir Matthew Lansdowne tenait tellement à ce lieu paradisiaque qu'il avait réglé le problème de la proximité d'une porcherie en faisant du paysan de l'époque un maraîcher à son emploi grâce à un bail emphytéotique qui avait pris fin une dizaine d'années plus tôt.

Le propriétaire de la ferme avait donc pleinement le droit de lui redonner sa fonction première et d'y installer ses cochons. Et qui dit cochon, dit lisier. Il ne s'était pas gêné pour en transporter une impressionnante cargaison avec l'aide d'amis agriculteurs et à la répandre dans le champ voisin de sa maison durant la nuit.

L'Ostrogoth tempêta, fit appel à un bureau d'avocats renommé qui se révéla incapable de régler la question. Le bête offrit des pots-de-vin substantiels au conseil municipal, promit de s'amender, de refaire ses plans... Rien n'y fit.

Après quelques mois de dépenses inutiles en pure perte, il céda et mit la maison en vente...

— Et la porcherie, dis-je à Robert tandis que nous

remettions nos agrès de pêche et nos cannes dans la malle arrière de sa voiture, qu'en est-il advenu ?

— Rien. On avait mis Guy et Johanne dans le coup pour ne pas qu'ils paniquent en sentant le « bon air de la campagne ». Le lendemain de la vente de la maison, l'agriculteur est reparti avec ses porcs.

— Dommage que la ferme demeure abandonnée...

— Pas pour longtemps. J'ai préparé le contrat de vente hier. Un couple de jeunes quinquagénaires l'a achetée pour la rénover et en faire un gîte du passant. Ils vont cultiver des légumes et des fruits biologiques et vendre des confitures et des marinades...

— On est loin de « *Kebekland* »...

— TRÈS loin heureusement, conclut Robert avec un sourire malicieux en prenant place derrière le volant de sa voiture hybride. Qui sait... L'exemple entraîne. Il y a peut-être d'autres villages qui vont s'en inspirer. Si quelqu'un décidait, par hasard, d'écrire là-dessus...

Il cligna de l'œil et mit sa voiture en marche.

MARI À LOUER

*« ...Mon dieu quel bonheur,
d'avoir un mari bricoleur ! »
(Georges Brassens)*

Plus las qu'à l'habitude, Louis Vanasse emprunta le trottoir de ciment devant son modeste bungalow inséré entre deux cottages imposants en position d'appuie-livres. Un léger affaissement de la toiture faisait à la maisonnette un « dos rond » qui lui donnait l'air de se ramasser sur elle-même par humilité.

Il venait de passer trois heures pénibles au bureau de l'assurance-emploi à scruter les affichettes d'offres de travail avant de se soumettre à un entretien avec son « conseiller », ennuyé de lui répéter une fois de plus des conseils creux sur la recherche d'un travail.

Les offres de tâches mal payées lui étaient interdites : les employeurs le trouvaient immanquablement « trop qualifié ». Il avait fait son deuil des positions d'assistant-comptable, sa spécialité apprise sur le tas : leur rareté était proverbiale et les qualifications exigées trop nombreuses désormais.

À 49 ans, Louis réalisait qu'il se trouvait au milieu d'un grand flou artistique: trop vieux pour retrouver un travail à sa convenance et trop jeune et trop désargenté pour prendre sa retraite.

Il extirpa un jeune plant de pissenlit de l'interstice entre deux dalles de ciment et le mit dans sa poche avant de gravir les trois marches du balcon luisant sous ses deux couches de peinture neuve. Un sentiment de fierté lui réchauffa le cœur : c'était de la belle ouvrage.

Une enveloppe bigarrée maintenue par un ruban gommé à la vitre de la porte attira son attention ; l'adresse « *À l'occupant* » avait été rayée pour faire place au nom de Louis griffonné au stylo.

Il l'ouvrit et lut avec stupeur le message à l'endos d'un prospectus lui annonçant qu'il avait peut-être gagné un million de dollars s'il acceptait de s'abonner à la revue « *Tools Digest* » :

« Bonjour, Louis,

« J'ai mis ta valise sur le balcon arrière avec des vêtements de rechange.

« Tu viendras chercher le reste de tes affaires en fin de semaine. Ma mère sera là pour te débarrer la porte. J'ai fait changer les serrures.

« C'est fini entre nous. Je ne suis plus capable de vivre avec toi. J'ai trouvé quelqu'un de moins « moumoune » que toi ».

« S'il te plaît, ne fais pas de scandale. »

Juliette

Louis tenta d'introduire sa clé dans la serrure. Peine perdue. Les cris excités des enfants de la voisine qui s'ébattaient dans la piscine hors terre moururent lorsqu'il parut derrière sa maison.

Sa grosse valise en similicuir se trouvait effectivement sur le balcon, à côté d'un sac d'épicerie rempli de chaussures. Sa clé refusa là aussi de tourner dans la serrure de la porte. Il enfonça le bouton de la sonnette, puis frappa à coups de poing dans la porte en criant à tue-tête :

— Juliette !!!

Une fillette accrochée à un flotteur en forme de dinosaure au sourire hilare hurla :

— Elle est pas là. Elle est partie en auto avec son « *chum* ».

— Depuis quand ? demanda Louis la gorge nouée.

— Ce matin...

La réalité atteignit enfin Louis. On le chassait de sa propre demeure pour faire place à un amant dont il ne soupçonnait pas l'existence deux minutes auparavant. Un coup de sang soudain l'accabla ; le cœur lui débattait. Il se laissa choir sur une marche de l'escalier pour reprendre ses sens.

La mère des petits baigneurs s'approcha, un verre de Kool-Aid aux fraises à la main.

— Tenez, M. Vanasse. Ça va vous rafraîchir.

— ...

Louis prit le verre qu'il but d'un trait et lui tendit sans dire merci.

— Allez-vous être correct ? Avez-vous une place où aller ?

Comme dans un état second, Louis se leva en chambranlant, agrippa la poignée de sa valise et le sac en plastique. Il sortit de la cour, tête baissée sous le soleil de midi qui tapait

dur. Comment faire un scandale quand la voisine est au courant de sa déchéance avant soi ?

— Louis ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Sa tante Imelda Duquette, une septuagénaire maigre comme un chicot dans sa robe à fleurs, le dévisageait à travers la moustiquaire de la porte en aluminium. Veuve depuis vingt-trois ans et huit mois, se plaisait-elle à préciser, elle avait hérité d'un duplex dans une rue calme, agrémentée de nombreux ormes de haute stature. Elle occupait le rez-de-chaussée et louait l'appartement du dessus.

— Est-ce que je peux entrer, ma tante ?

— Ben sûr, ben sûr.

Assis à la table de la cuisine devant un verre de limonade maison, Louis fit un bref récit de sa mésaventure. Imelda l'écoutait en hochant la tête, l'air scandalisé.

— Pauvre ti-gars. Si ç'a du bon sens. J'te l'avais dit aussi que c'était pas une fille pour un gars de ton âge. T'es assez vieux pour être son père...

— Voyons, ma tante. J'ai seulement 16 ans de plus que Juliette.

— Ben tu peux être son grand frère d'abord. En tout cas, c'est peut-être un mal pour un bien : tu vas pouvoir repartir à neuf.

— Ça fait quatre mois que je me cherche du travail pour repartir à neuf justement... Au bureau de l'assurance-

emploi, on rit dans mon dos parce que je passe des heures à lire les petits cartons sur les panneaux. J'ai subi j'sais plus combien d'entrevues. On n'a pas besoin d'un commis à la comptabilité qui a passé au tordeur de la réingénierie quand on peut se contenter d'un jeune qui sort du cégep et qui va travailler pour un salaire de misère. Pis on me trouve trop qualifié pour travailler dans un club vidéo ou dans un restaurant de poulet B-B-Q.

— Tu peux toujours vendre la maison ?

— Euh... Je l'ai donnée à Juliette, il y a trois ans.

— Es-tu tombé sur la tête ?

— C'était après mon infarctus. Juliette avait peur que nos affaires ne soient pas en ordre s'il m'arrivait quelque chose. On a passé un contrat chez le notaire. Il ne me reste plus que mes outils...

— C'est vrai que t'es tout un bricoleur. T'as tellement travaillé à rénover la maison.

— Je l'aimais cette maison-là. Je pense que je l'ai refaite pièce par pièce. Il me restait plus que la toiture à soulever... Si on avait pu avoir des enfants, il me semble qu'ils auraient été heureux là.

— En attendant, t'es le bienvenu ici. Ta grande chambre est libre depuis que je ne prends plus de pensionnaire.

— Je vais te payer une pension...

— On parlera de ça plus tard. Pis quand t'auras récupéré tes outils, tu pourras les mettre dans le garage de ton oncle dans la cour.

— J'en ai beaucoup.

— Il y a de la place en masse... On n'a qu'à laisser la vieille Studebaker dans l'entrée.

— Tu l'as encore !!! Tu ne t'en sers plus ?

— Pas depuis dix ans. Je la garde en souvenir de Léon. J'ai souvent des offres. Il paraît que c'est une « antiquité ». Une 1950, on rit pas. Tu devrais jeter un coup d'œil dessus. Elle pourrait peut-être te servir. On l'appelait la « Poulette rose », je pense.

— Euh... C'est « *Bullet Nose* », je pense. Merci ma tante. L'oncle Léon donnait pas sa place pour prendre soin de sa voiture. Il s'était équipé de tous les outils imaginables. C'est de lui que j'ai appris le goût du bricolage.

Louis respira un bon coup.

— Ça fait du bien de se sentir apprécié pour une fois. Tu vas voir que j'ai pas les mains pleines de pouces quand il s'agit d'aider dans une maison... Je vous dois beaucoup à toi et à l'oncle Léon pour m'avoir élevé après la mort de papa et maman...

— Oublie ça. T'étais un enfant facile, un vrai couteau chaud dans le beurre. Je suis contente que tu me fasses encore confiance. On va commencer par se faire à souper, pis on parlera d'avenir...

Louis consacra la journée du lendemain à procéder à une multitude de petits travaux pour le compte de sa tante : changer la douille d'une lampe de table qui ne fonctionnait

plus, déplacer les lourds électroménagers de la cuisine et récurer le vieux prélat « incrusté » gavé de cire en pâte, aiguiser les couteaux, programmer les télécommandes du téléviseur de 36 pouces et du magnétoscope, huiler les gonds de portes, changer la vitre fissurée d'une fenêtre, etc.

À la fin de l'après-midi, il était déjà penché sur le moteur de la Studebaker et s'affairait sur les câbles des bougies et le distributeur. La batterie se rechargeait sur un carton gaufré par terre grâce à un vieux chargeur conservé dans son emballage d'origine comme la plupart des outils de l'oncle. Les roues avant de la voiture reposaient sur des rampes en métal rouge vif. Dans une cuvette en métal terni, l'huile du moteur achevait de goutter. Sur l'établi qui occupait tout le mur du fond du garage s'alignaient quatre litres d'huile 10W30.

Sa tante apparut dans le cadre de la porte entrouverte en compagnie d'une jolie quinquagénaire timide, vêtue d'un tailleur bleu poudre.

— Louis, je te présente Mme Flibotte, ma locataire du dessus. Elle arrive de travailler, pis elle découvre que sa cuisinière ne fonctionne plus. C'est plate parce qu'elle doit aller chercher sa mère au centre d'accueil ; c'est le soir où elle la reçoit à souper. Penses-tu que...

— On a eu une coupure de courant cet après-midi. Ça se peut que ce soit pas grave. La boîte électrique est dans le logement ?

— Oui-oui, dit la dame...

Le trio gravit l'escalier extérieur en tire-bouchon et se retrouva dans une véritable bonbonnière, un appartement tout

en dentelles, en couleurs pastel, en petits meubles délicats bien rangés sur des tapis d'une propreté exemplaire.

Louis avisa la boîte électrique. Le disjoncteur était à « *off* » comme tout bon disjoncteur fabriqué aux États-Unis. Il le poussa à la position « *on* ». Un « clac » tonitruant retentit et l'affichage lumineux de la cuisinière commença son clignotement lancinant : « 88.88 », « 88.88 ». Un autre « clac » chassa aussitôt les chiffres.

Les deux dames poussèrent un « hon » de déception à côté de l'homme à tout faire qui ne se démontra pas pour autant. Il poussa quelques disjoncteurs en position fermée puis remplaça celui de la cuisinière. Cette fois, l'horloge de l'électroménager tint le coup. Après quelques secondes, il réenclencha les autres disjoncteurs un à un en marquant une pause chaque fois. La cuisinière ne broncha pas.

— Voilà, Madame. C'est pas plus compliqué. Il faut seulement se montrer patient. Le 220, c'est exigeant.

— Monsieur, vous êtes mon sauveur...

— Ben là... J'ai quand même pas l'air d'un crucifix !

Lucienne Flibotte s'esclaffa avec un drôle de petit rire qui faisait « Hu-Hu-Hu ».

— Combien je vous dois ?

— Euh rien... Je suis le neveu de ma tante Imelda. Je l'aide dans la... maintenance de l'édifice.

— Vous êtes chanceuse, Mme Duquette. C'est tellement plate pour une femme seule d'avoir à se débrouiller avec des problèmes comme ça.

La sonnerie d'un cellulaire se fit entendre.

— Excusez-moi. Ça doit être ma mère qui veut se plaindre de mon retard. Elle est tellement impatiente...

La tante et le neveu sortirent. Dans l'escalier en tire-bouchon, il remarqua deux ou trois marches de l'escalier attaquées par la pourriture. Il décida d'en parler à sa tante le lendemain. Pour l'instant, c'était la Studebaker qui le réclamait.

Une heure plus tard, sa tante fut interrompue dans la préparation du souper par le démarrage de l'antique voiture ; le ronronnement familial lui rappela son Léon. Elle essuya une larme du coin de son tablier...

C'est le cœur dans l'eau que Louis consacra le samedi suivant à faire la navette entre son ancienne résidence et celle de sa tante. Il commença par enfourner des housses de vêtements sur la banquette arrière et dans le coffre de la Studebaker.

Il constata que des vêtements de jeune homme avaient fait leur apparition dans les garde-robes et sa peine tourna à l'amertume. Sa belle-mère le suivait pas à pas dans ses déplacements, comme pour s'assurer qu'il n'allait pas dérober un des soutiens-gorge de sa fille.

Elle le suivit même au sous-sol où Louis déposait précautionneusement ses outils dans des coffres bien propres.

— Vous devriez rester dans la cuisine, lui dit-il. C'est pas bon pour vos rhumatismes de vous tenir debout sur un plancher de ciment dans une cave humide.

— Juliette m'a dit de te suivre...

Il frémit de dépit. Comment avait-il pu être si aveugle durant ces huit années de vie commune avec Juliette ? Pourquoi n'avait-il pas perçu le ridicule du couple disparate qu'il formait ? Il aligna les clés à rochet, les douilles, les tournevis dans un coffre approprié en proie à cette obsession accablante.

Une fois ses possessions bien alignées dans la malle arrière de la voiture pour le quatrième « voyage » de la journée, sous les yeux des enfants de la voisine qui avaient délaissé la piscine pour observer ses allées et venues, il prit place derrière le volant de la « *Stud* ».

Sa belle-mère se pencha par la fenêtre de l'auto pour lui dire, une note de compassion dans la voix :

— T'es un trop bon gars, Louis. Tu vas toujours te faire avoir par les femmes. Dans le fond, Juliette a toujours profité de toi.

Il serra les lèvres, fit démarrer le moteur et se tourna vers elle, les yeux embués.

— Vous avez probablement raison. Mais dites-lui que tout se paye dans la vie. Même les caves comme moi savent ça.

La voiture fit marche arrière en douceur. La petite pointe de colère qui avait aiguillonné Louis n'avait pas suffi à le rendre brusque.

Il s'isola du monde extérieur grâce à un baladeur dans lequel il enfournait les cassettes les unes après les autres. Tous

ses chanteurs préférés (en particulier Charles Trenet et Félix Leclerc) lui assurèrent un récital ininterrompu. Il retrouva un état de grâce qui lui avait fait défaut depuis de longs mois, une petite joie tranquille bien à lui que personne ne remarquait.

Au fil des jours, il entreprit d'éponger le souvenir de Juliette dans son esprit en multipliant les bricolages dans et autour de la maison de sa tante Imelda.

Il achevait de repeindre un cadre de fenêtre perché au sommet d'une échelle en aluminium lorsqu'il perçut de petits coups sur les montants : Mme Flibotte et sa tante tentaient d'attirer son attention. Son pot de peinture et son pinceau à la main gauche, il descendit les échelons et retira ses écouteurs.

— Encore un problème de cuisinière Mme Flibotte ?

— Ben non, M. Vanasse. C'est pour ma cousine ; elle se cherche quelqu'un pour peindre son appartement. Elle habite à trois rues d'ici. Son nouveau « *chum* » s'en vient rester avec elle et il n'aime pas les couleurs de l'appartement. À 53 ans, elle a décidé de mettre toutes les chances de son côté. C'est un beau parti ; veuf sans enfants, assistant gérant du rayon des matelas chez Primeau Meubles. C'est un peu urgent, voyez-vous.

— Ça peut se faire, dit Louis en s'essuyant les mains.

L'événement marqua un nouveau départ dans son existence trop calme. La cousine, fort satisfaite de son travail bien exécuté dans un délai record, le recommanda à une de ses

amies dont la maison victorienne avait bien besoin de rénovations.

Chaque cliente lui en attira une autre. En quelques semaines, la qualité du travail du maître bricoleur fit fonctionner le téléphone arabe à plein régime.

Louis se fit installer sa propre ligne téléphonique chez sa tante Imelda et s'abonna à un service de boîte vocale. Il n'avait plus besoin des prestations de l'assurance-emploi. La Studebaker portait maintenant sur le toit une enseigne amovible sur ventouses qui affichait sa raison sociale : « Monsieur Dépanne ».

Les fins de semaine, pour se changer les idées, il mitonnait des repas pour sa tante en s'inspirant de l'un de ses nombreux livres de recettes récupérés chez son ex-femme lors de l'opération « *Louis déménage* ».

Absorbé dans son travail, il réalisait à peine que le souvenir de Juliette se dispersait aux quatre vents de sa mémoire ; la blessure se refermait, cicatrisait, n'y laissant plus qu'une infime marque.

Il acquit des habitudes : cinéma, randonnées pédestres à la campagne les fins de semaine, lecture de romans policiers, expériences de cuisine ethnique, etc. Ce n'était pas la vie idéale, mais elle lui apportait la sérénité dont il avait besoin.

Il lui arrivait bien de se remémorer la terrible sentence dans la lettre de Juliette : « *J'ai trouvé quelqu'un de moins "moumoune" que toi* ». Mais plutôt que de s'autoflageller comme il en avait eu l'habitude après son expulsion de la résidence familiale, il y puisait de plus en plus la détermination

nécessaire pour se refaire une confiance en soi.

Les mois s'écoulèrent. Il cessa d'échafauder des plans pour reconquérir Juliette en même temps qu'il mit un terme à ses détours impromptus qui le conduisaient dans la rue de son ancienne résidence. Son souvenir s'estompa. Il s'activait des semaines durant sans penser à elle.

Les travaux chez sa clientèle exclusivement féminine lui permettaient de bavarder avec elle sans jamais s'interrompre dans sa tâche. Il apprit à compatir sans trop en faire, blaguer sans se montrer grossier, chantonner sans s'imposer et surtout... écouter ! Ah, l'écoute active ! Il ne se passait pas une journée sans qu'une cliente lui dise :

— Si seulement mon « ex » avait été comme vous M. Vanasse. Si seulement il s'était intéressé à mes problèmes, à mes émotions, à mes sentiments, à mon vécu...

Louis savait l'intelligence de sourire plutôt que de répondre. Lorsqu'une femme lui disait :

— J'sais que je peux vous faire confiance et que vous le répéterez à personne,

Il murmurait invariablement :

— Une tombe, Madame. Une vraie tombe.

Sa réputation se répandit ; il devint le favori des femmes seules d'un âge certain. On profitait d'un évier bouché pour lui demander conseil à propos de la façon de faire cuire un filet de sole amandine, d'un grille-pain au comportement erratique pour connaître le secret d'une bonne tarte à la rhubarbe, d'une rampe d'escalier brinquebalante pour lui demander comment il réussissait son rôti de veau braisé.

Les « demandes » se firent de plus en plus diversifiées. Louis se muta peu à peu en « bricoleur » des âmes féminines en peine.

Il y eut Geneviève B., sexagénaire à la retraite, recluse par l'arthrite dans un fauteuil roulant et qui ne recevait qu'une visite annuelle de sa fille unique partie faire carrière à Toronto dans le commerce de l'immobilier. La recluse avait si mauvais caractère que son entourage la fuyait.

En repeignant la cuisine, le spécialiste de l'écoute comprit à quel point l'ennui faisait dépérir la vieille dame ; sa dépendance aux autres l'humiliait, mais elle ne parvenait pas à se résoudre à déménager au centre d'accueil. Le samedi après-midi, il débarqua chez elle avec des provisions et du vin et lui prépara en douceur un dîner de cinq services en l'écoutant récriminer contre tout un chacun.

Le repas aux chandelles et le vin aidant, Geneviève B. s'adoucit et fit à son amphitryon le récit de sa vie sans joie. Tant et si bien qu'elle en vint d'elle-même à la conclusion qu'il était temps de lâcher prise et d'accepter de vivre là où on lui prodiguerait des soins.

Madeleine G. fut un cas qui amenait un large sourire au visage du bricoleur chaque fois qu'il se remémorait ses visites chez elle. La quadragénaire accorte était persuadée qu'elle avait tous les talents que la nature avait dispensés à la race humaine ; avec une folle assurance, elle tentait de tout réparer elle-même, de tout « rénover », de tout « installer ». En conséquence, elle brisait tout, cassait les pièces fines, vissait les vis de travers, provoquait des courts-circuits et faisait preuve d'un mauvais

goût ahurissant en matière de couleurs. Le défi à relever était trop grand : Louis ne parvint qu'à réparer les plus gros dégâts et faire en sorte qu'elle cesse de mettre le feu à son appartement.

Linda P. brisa le cœur du réparateur aux grandes ressources. Cette jeune mère monoparentale, vivant d'aide sociale, en avait plein les bras avec ses jumeaux turbulents qui ne cessaient d'inventer des façons nouvelles de boucher la toilette, de barbouiller les murs, de s'embarrasser dans la salle de bain, de renverser des meubles, etc. Les grands cernes sous les yeux de Linda émurent Louis lorsqu'il se présenta chez elle pour réparer une porte que les enfants avaient fait sortir de ses gonds. Il profita d'une absence au salon de la jeune mère appelée à séparer les deux infatigables combattants, pour s'éclipser sans demander son dû après avoir remis la porte en place. Elle lui laissa maints messages dans sa boîte vocale l'avertissant de passer se faire payer, messages que Louis effaça l'un après l'autre.

Sonia D. avait plus de talent pour diriger une école secondaire que pour entretenir son vaste appartement. Bien que détentricrice d'une licence en français, elle était incapable de comprendre les notices des appareils électriques qu'elle achetait en grand nombre pour meubler le vide de sa vie turbulente. Elle trouva en Louis le concierge parfait. Non seulement venait-il s'occuper de faire le ménage et de réparer tout ce qui était brisé, mais elle le payait en outre pour assister à sa place à des séances de cinéma et des spectacles, dont il venait ensuite lui faire le récit lors de soupers à deux qu'il avait

préparés, bien entendu. À l'occasion, le bricoleur fut aussi invité à passer en fin de soirée au lit de la dame et découvrit qu'il avait mal mis à profit ses aptitudes pour la manière douce. (Juliette avait été au lit d'un tempérament de louve nazie...)

Henrietta M. consacrait le moindre de ses loisirs à l'horticulture et à l'entretien de son vaste parterre boisé autour de la résidence que son mari lui avait laissée en s'enfuyant aux Bahamas avec sa sculpturale secrétaire à la peau d'ébène. En arrivant chez la dame, qui ne parlait que l'anglais et l'appelait « Lewis », notre homme fut renversé de découvrir une collection de tondeuses toutes plus mal-en-point l'une que l'autre, d'outils non aiguisés, de manches cassés, d'objets oubliés sur la pelouse. Louis fut promu jardinier en chef et responsable de l'entretien de l'arsenal horticole. Il tenta de se soustraire à l'engagement, mais son anglais était aussi pauvre que les talents d'émondeuse de la dame et il se retrouva avec un travail bien rémunéré mais qui lui demandait une journée chaque semaine.

Henrietta le référa à un couvent de sœurs cloîtrées qui avaient prononcé quantité de vœux, dont celui du silence. La religieuse économe l'accueillit en communiquant par signes ou par petits cartons sur lesquels elle avait rédigé des instructions à propos des réparations à effectuer. Cette gestuelle comique les fit beaucoup sourire tous les deux et Louis décida que ce bon moment lui suffisait comme salaire.

Une autre cliente que Louis parvint difficilement à oublier fut Chiquita T., danseuse à 10 \$ de son état et dont le prénom véritable était Sophie. Il la trouva bien en peine dans

son petit condo meublé avec un luxe un peu criard. La belle jeune femme vêtue d'une courte robe de chambre qui laissait deviner ses charmes indiscrets était dans tous ses états : le diamant de sa bague s'était délogé en heurtant le miroir et était tombé dans le renvoi du lavabo. Elle s'était bien gardée d'utiliser le robinet depuis.

Dans les effluves trop prégnants d'un parfum au bois de santal, Louis s'accroupit en présence de la jeune femme assise sur le couvercle de la toilette et démontra le coude en plastique fort du tuyau de renvoi d'eau. Il aurait souhaité qu'elle cesse de lui prodiguer ses objurgations inquiètes et ses appels à la prudence. Mais Chiquita-Sophie avait le tempérament d'un CD programmé pour jouer à répétition.

Il fit appel à toutes ses réserves de patience et parvint à repêcher la pierre, fort heureusement sertie dans... un nid répugnant de cheveux roux dont l'origine ne faisait aucun doute.

Chiquita-Sophie avait le bonheur bien en évidence dans le visage avec quelque chose d'autre que le roi de la bricole chez ces dames n'identifia pas sur le moment. Il s'agenouilla sous le lavabo et remplaça les tuyaux en les collant méthodiquement, tout en prodiguant à la danseuse de judicieux conseils sur la manière d'éviter que les tuyaux ne s'obstruent.

Puis, après avoir replacé ses outils dans le coffre il se releva et fit face à la jeune femme qui avait dénoué le cordon de la soyeuse robe de chambre, révélant sans fausse pudeur des attributs que Raphaël n'aurait pas dédaignés pour immortaliser sa Vénus.

Louis afficha un tel air confus que sa cliente pouffa de rire et dit :

— On dirait que c'est la première fois que vous voyez une chatte. Ça vous tenterait pas de vous faire payer en nature ?

L'offre ne manquait pas d'avantages évidents, mais le bricoleur averti crut bon de la refuser en raison de son code d'éthique personnel, arguant de plus qu'il ne lui était guère possible de payer ses factures, son loyer et le carburant de sa voiture en nature. « Et au prix où est rendu le litre d'essence ordinaire... »

Chiquita ouvrit de grands yeux étonnés et s'esclaffa en cascades joyeuses, remplissant ainsi ses yeux de biche allumée de généreuses larmes qu'elle épongea à l'aide d'un long ruban de papier de toilette chiffonné.

Elle le paya en argent liquide, ajoutant un généreux pourboire, ne requérant en fin de compte qu'une seule faveur : qu'il reste un peu pour converser.

Louis passa ainsi une heure surréaliste en compagnie d'une jolie femme, à boire du jus d'orange et à écouter ses doléances contre les hommes, « tous des maudits machos... sauf vous bien entendu ».

Il la quitta quasiment à regret pour se rendre chez une vieille dame en détresse, incapable de faire démarrer sa voiture. Chiquita n'eut pas le temps de lui dire que sa présence lui avait fait du bien.

Il apprit par un message sur son répondeur qu'elle s'était remise à l'informatique, le métier qu'elle avait abandonné pour suivre un beau parleur désargenté pour qui elle

avait entrepris une carrière de « danseuse à 10 piastres » avant sa déportation aux États-Unis où il était recherché pour bigamie.

Louis était définitivement devenu le meilleur ami des femmes de son quartier.

— « Elle » a appelé...

Sa tante Imelda le regardait d'un air voulu impassible.

— Qui ? Sœur Sainte-Marguerite-des-Anges ?

— Non... Juliette.

— Ah...

La petite pointe de tension bien connue se manifesta sous l'omoplate. Depuis dix-huit mois, les seules nouvelles qu'il avait reçues de son ex-femme lui venaient de l'avocat qu'il avait engagé pour faire avancer sa demande en divorce. Peut-être voulait-elle des renseignements à ce propos ? Et s'il se faisait piéger ? Après tout, il n'avait qu'à interrompre la conversation dès qu'il sentirait la soupe chaude.

Il était quatre heures de l'après-midi. Il avait terminé plus tôt que prévu l'installation des fenêtres doubles à la vieille maison de Mme Samson, une voisine de 81 ans qui refusait d'aller sécher dans un fauteuil au centre d'accueil et qui vivait seule chez elle, s'occupant encore de son potager et de l'ordinaire.

Louis se dit qu'il rappellerait Juliette plus tard. Il avait fini par l'extraire de ses pensées comme un pépin de tomate incrusté entre deux dents. Sa « T.T.E » (sa « tite-tite entreprise »

comme il se plaisait à l'appeler) le faisait vivre à son goût, sans revenus mirobolants mais suffisants pour chasser toute inquiétude quant à son avenir.

Au contact de femmes de tous âges, il s'était transformé en « mari idéal » : habile homme à tout faire présent uniquement lorsqu'on a besoin de lui, spécialiste de l'écoute active, bon cuisinier, au tempérament égal, « poli, galant, hospitalier » comme dans la chanson et très doux dans ses rapports intimes avec les quelques célibataires qui l'avaient sollicité avec insistance.

Il aurait pu devenir un séducteur cynique, mais avait vite rejeté cette voie. Louis aimait les femmes et c'est pour cette raison qu'il se refusait à toute action susceptible de détruire ce rapport agréable. Seules les mégères se voyaient présenter une facture plus salée. Il refusait ensuite de revenir à leur aide, prétextant une surcharge de travail.

« La vie est trop courte pour se forcer à être malheureux », se répétait-il.

Il se dirigeait vers le réfrigérateur où l'attendait une bière glacée lorsque la sonnerie du téléphone se fit entendre. Il sut par instinct que c'était Juliette. Il soupira longuement et décrocha.

Sa voix au téléphone était aussi anxieuse qu'énervée. Elle vivait une catastrophe : le lave-vaisselle avait débordé dans la cuisine et l'eau savonneuse avait causé des dégâts.

— Appelle un plombier, dit-il d'un ton neutre.

— J'en trouve pas. Personne ne peut venir avant demain.

— Ton conjoint ne peut pas réparer ça ?

— Il est... absent pour un bout de temps. De toute façon, il a les mains pleines de pouces. S'il te plaît Louis... Pense à la maison...

— O.K. Je vais être là dans une heure.

— UNE HEURE ? Bon... Fais comme tu peux. Mais essaie de venir au plus tôt. Ça urge.

— Je vais voir...

Il raccrocha et ressentit pour la première fois depuis son départ forcé un malin plaisir à savoir qu'elle avait besoin de son aide. Il prit le temps de boire sa bière en regardant les nouvelles continues à la télévision avant de se diriger vers sa voiture, coffre d'outils à la main.

Il gara la voiture dans l'entrée et sortit lentement ; avant même d'avoir refermé la portière, un coup d'œil sur l'environnement suffit à faire sourdre en lui un vigoureux sentiment de colère. Qu'advenait-il de la maison qu'il avait tant aimée et payée de ses propres deniers ?

Un berger allemand rancunier aboyait de toutes ses forces dans la cour arrière, enchaîné à une cabane aux planches disjointes non peintes. Le monstre avait transformé la pelouse en désert et ses excréments jonchaient le sol. Les plates-bandes de fleurs n'avaient pas été renouvelées et les mauvaises herbes les avaient envahies. Le voisin s'était construit une clôture de deux mètres pour isoler sa piscine et mettre ses enfants à l'abri du chien.

Le parterre avant n'avait pas été tondu depuis deux semaines au moins et les pissenlits gagnaient manifestement la

bataille contre la pelouse que Louis avait si amoureusement entretenue jadis ; SA tondeuse stationnait en plein milieu du terrain, en panne d'essence. Là aussi les plates-bandes avaient été laissées à l'abandon et les rares fleurs vivaces qui subsistaient étaient montées en orgueil. Dans l'allée, des taches d'huile avaient formé une gigantesque pizza de cambouis. La peinture commençait à s'écailler sur les corniches et les gouttières.

Louis poussa un grognement rageur et claqua la portière, regrettant aussitôt ce geste d'impatience à l'endroit de sa fidèle « *Stud* ».

Juliette ouvrit la porte avant qu'il n'appuie sur le bouton de la sonnette. Son petit « *top* » rose et son short bleu poudre avaient peine à contenir ses formes ; son « *ex* » avait eu bon appétit ces derniers mois, mais « Monsieur Dépanne » se garda bien de commenter.

Elle le précéda tout énervée à la cuisine où une vision d'horreur l'attendait : une mousse blanche étincelante sous la lumière blafarde du plafonnier au fluorescent s'était glissée partout le long des armoires et sous le mobilier. Une vadrouille dans un seau en plastique montrait que Juliette avait fait l'effort d'éponger les dégâts mais avait renoncé devant l'ampleur du travail.

— Nettoie au moins un espace devant le lave-vaisselle pour que je puisse travailler, dit-il sur un ton d'irritation contenue.

— J'ai essayé...

Il lui lança un regard glacial. Elle comprit.

— Bon, ok je recommence.

Désormais, il ne se laisserait pas impressionner par ses yeux de biche. Il savait que son petit côté paresseux prenait vite le dessus chez elle et qu'elle avait le don de « déléguer » aux autres ce qu'elle n'aimait pas faire.

Lorsqu'il eut enfin accès à l'électroménager, il ouvrit la porte pour constater que là encore la mousse était compacte au point de masquer entièrement les couverts et les ustensiles. Il sortit le panier inférieur qu'il déposa sur le plancher et lui demanda un chaudron avec lequel il entreprit de transvaser le plus gros de la mousse dans l'évier.

— Quel savon as-tu utilisé ?

— Ben... J'avais plus de savon à lave-vaisselle. J'ai pris du détersif liquide pour vaisselle. C'est pas bon ?

— En petite quantité dans l'évier, c'est parfait. Pas dans une machine comme ça. Tu n'avais pas lu le livret d'instruction ?

— Je lis jamais ça cette paperasse-là !

— Tu devrais. Ça déniaise.

— Commence pas à me chicaner. Y a assez de mon « *chum* » qui passe son temps à me traiter de niaiseuse.

— Il pouvait pas t'aider, lui ?

— Euh... Il est pas là. Il est absent pour un bout de temps.

— Il voyage pour son travail ?

— Nnnnooon... Il... est... Il purge sa peine.

— Hein ?

— Il est en prison si tu veux le savoir. Il a écopé deux

ans ferme pour commerce de cigarettes et de boisson de contrebande avec une bande amérindienne. Comme c'était un récidiviste...

Louis ressentit un tel sentiment de satisfaction qu'il en eut honte aussitôt. Bon gars jusqu'à refréner sa joie malicieuse alors qu'il aurait pu éclater de rire.

Juliette perçut-elle son changement d'humeur pendant qu'il déposait la vaisselle du panier supérieur dans l'évier ? Toujours est-il qu'elle se mit à lui raconter ses déboires sur le ton larmoyant d'une pécheresse repentie qui se confesse la veille de Pâques.

— Si tu savais comme je regrette que tu sois parti, mon Loulou.

— Je te ferai remarquer que c'est toi qui m'as poussé dehors.

— Ok, mais t'as pas fais d'effort pour te défendre. T'aurais pu essayer de me reconquérir...

— Un « moumoune » comme moi ? C'est drôle, j'avais pas compris que ta lettre disait ça.

— En tout cas, il se passe pas une journée sans que je le regrette. Johnny fait rien quand il est à la maison.

— Je m'en doute un peu à voir l'état dans lequel elle est.

— Il passe son temps devant la télé à boire de la bière pis à répondre à son maudit cellulaire. Il commence ses livraisons de cigarettes en après-midi puis ensuite il va rejoindre ses « *chums* » aux danseuses et revient pas avant quatre heures du matin. J'ai failli perdre mon travail je sais pas combien de fois

parce que j'avais pas dormi et que je me trompais en remettant l'argent aux clients.

Louis avait fini de vider le lave-vaisselle. Pendant qu'elle caquetait dans son dos, il y déversa quelques chaudronnées d'eau.

— Si tu savais comme tu me manques. T'es tellement habile. Je te regarde faire, là ; un gars intelligent comme toi, on trouve pas ça à tous les coins de rue.

— ...

— Tu dis rien ? Ça t'arrive pas de penser qu'on pourrait se remettre en ménage comme avant, Loulou ? On n'est pas encore divorcés.

Louis actionna la fonction du lavage durant quelques secondes puis tourna le bouton jusqu'à la position de vidange. Ce faisant, il se fabriquait une once de courage pour dire à Juliette qu'il ne pensait plus à elle et qu'il espérait que le divorce serait conclu le plus tôt possible.

Une plainte étrange émanant de l'électroménager mit un terme temporairement au babillage intempestif de la jeune femme qui tentait maintenant de bien paraître à ses yeux en faisant des efforts maladroits pour éponger le plancher. L'eau savonneuse filtra de nouveau le long des joints de la porte. Il interrompit l'opération.

Il rouvrit la porte et scruta l'intérieur. La mousse pétillait. Il releva sa manche et plongea le bras jusqu'au coude dans le fond de l'appareil. Il tâtonna quelques secondes et ressortit la main engluée de mousse. De petits objets noirs apparaissaient dans sa main.

— Tu nettoies jamais les assiettes avant de les mettre dedans ?

— Ben... Non. C'est un bon modèle ; il y a un broyeur d'aliments...

— Un broyeur pour un ou deux spaghettis mous peut-être. Mais pas pour les noyaux d'olives.

— Ah ça, c'est à cause de Johnny. Il veut toujours manger des pâtes. Mais depuis qu'il est... absent, je me suis remis à la salade pour perdre du poids. J'ai dû oublier...Euh... pour dire vrai, je pensais que ça posait pas de problème...

Il s'assura en silence qu'il ne restait plus aucun noyau d'olive dans la cuvette et remit l'appareil en marche qui se vida, cette fois, sans difficulté. Il refit l'opération deux ou trois fois pour s'assurer que tout était net. Juliette piaillait toujours sur ses malheurs et alignait de plus en plus d'arguments pour tenter de le convaincre de revenir avec elle. À la fin, elle s'approcha de lui et lui enserra le torse de ses bras en lui caressant le dos de ses seins lourds.

Louis pensa à toutes les Geneviève B. et les Linda P. qu'il avait aidées, à Sœur Sainte-Marguerite-des-Anges et toutes ces femmes seules qu'il avait un moment sorties de leurs embarras et de leur solitude.

Sans se retourner, il se défit de l'étreinte et sortit son carnet de facture de sa poche. Juliette retraits et dit :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il lui tendit la facture.

— Ça fait 40.25 \$ avec la TPS et la TVQ. J'accepte les chèques.

Le regard interloqué puis furieux qu'affichait Juliette le paya de la peine immense qu'il avait ressentie le jour où il avait trouvé la lettre de rupture collée à une porte dont elle avait fait changer les serrures.

— Mon hos...!!! T'es un maudit chien sale !!

Elle n'avait plus rien de la jeune femme aux yeux humides qui le minouchait pour tenter de le séduire quelques instants plus tôt.

Dans sa Studebaker de collection qui le ramenait chez lui, il chantonnait « *Mes jeunes années* » de Charles Trenet. Il comprit que son complexe de « moumoune » avait fichu le camp avec l'eau du lave-vaisselle.

En sortant de sa voiture devant le garage, il aperçut Mme Flibotte, de retour du travail, qui jasait avec sa tante Imelda. Il se dit que ce serait agréable de l'inviter au restaurant. Il avait de quoi payer...

LA « NÈGRE »

Odette Martineau corrigeait à grands traits de crayon et d'inscriptions le texte d'un discours commandé par le député du comté. Un léger tremblement agitait sa main gauche qui tenait une pointe de « *grilled-cheese* » bien aplati à la spatule. Une pomme accompagnée d'un verre d'eau à gauche de son assiette tiendrait lieu de dessert. Les revenus de la jeune femme ne lui permettaient que d'être au régime.

Le temps « mouillasseux » de fin d'automne, mi-pluie mi-neige, rendait ce samedi lourd à supporter. Odette avait passé toute la journée précédente rivée à son ordinateur bas de gamme (cadeau de sa mère) pour rédiger ce discours et elle avait développé des raideurs dans les muscles du bras et du cou. Ces petits contrats de réécriture étaient le prix à payer pour boucler ses fins de mois. Et un discours de député, c'était tout de même plus enthousiasmant que la chronique d'un chiropraticien destinée à l'hebdo local.

L'air sec et chaud de son appartement de deux pièces lui piquait les yeux. Il faudrait bien qu'elle se résigne à acheter un humidificateur. À la pensée de ses maigres revenus, elle poussa un soupir, fit la moue et goba la dernière bouchée de son sandwich refroidi en se levant pour aller déposer l'assiette dans l'évier. L'humidificateur n'était pas au premier rang sur la liste des « premières nécessités ».

À 28 ans, Odette n'avait pu dénicher qu'un poste de

chargée de cours à temps très partiel en dépit de son doctorat en littérature québécoise. Elle avait soutenu avec succès une thèse sur « L'humour dans l'œuvre romanesque de Roger Lemelin » à l'UQÀM, ce qui n'avait malheureusement pas contribué à lui ouvrir des portes.

Elle enseignait la littérature québécoise contemporaine depuis deux ans dans un Cégep de l'Estrie, et s'infligeait de longs trajets en autobus et des nuits d'insomnie sur le divan d'une consœur qui l'accueillait dans le salon minuscule d'un appartement mal insonorisé.

Mais ces longs trajets fastidieux de Lanoraie jusqu'à Granby lui fournissaient l'occasion de se livrer à sa passion de l'écriture. Une quarantaine de nouvelles dormaient sur un CD-Rom dont elle avait pris soin de faire deux copies. Odette cultivait la précaution comme un art.

Et lorsqu'elle en trouvait le temps, entre un petit contrat de misère et la préparation de ses cours, elle peaufinait inlassablement ses textes à l'écran de son ordinateur. L'enseignante se montrait d'une exigence impitoyable pour toute œuvre de création, mais surtout la sienne. Elle chassait sans relâche le terme juste, combattait les adjectifs emphatiques, trucidait les périphrases et les adverbes, ferrailait sans relâche avec la ponctuation et ne reconnaissait sa victoire que lorsqu'elle pouvait enfin trouver des qualités et du charme à son œuvre après l'avoir mise sur la glace durant des mois.

Quoique Odette eût écrit des nouvelles pour remplir trois recueils, elle n'avait jamais rameuté suffisamment de courage pour les soumettre à une maison d'édition. Une

participation infructueuse à un concours l'avait trop déçue.

La jeune femme reprit place à la table et croqua dans sa pomme. Elle avait rendez-vous avec le député Claude Paquette à 16 heures à la salle communautaire du village, à l'occasion d'une réception de mariage à laquelle il se devait de faire acte de présence. Le politicien n'avait aucun sens de l'écriture, mais son entregent naturel lui valait une telle popularité qu'on le considérait déjà comme imbattable aux prochaines élections dans deux ans.

Odette sortit son ordinateur portable de sa léthargie et entreprit de modifier le texte à partir des ratures dont elle avait paré une première version et des notes gribouillées durant un entretien téléphonique avec le député. Cette fois encore, l'élu attirerait l'attention des chroniqueurs parlementaires avec une solide prestation à l'Assemblée nationale. N'est-ce pas dans l'opposition qu'un député a le plus besoin d'énoncer de grandes idées avec sincérité ?

À quelques pas de la salle où la noce s'essouffait aux accents d'une musique traditionnelle enlevante, le visage du député Paquette s'animait et manifestait sa satisfaction enjouée à la lecture du discours rédigé par Odette.

— Maudit que c'est bon !

— Merci... J'ai laissé en blanc les endroits où vous pourrez inscrire les chiffres des statistiques que vous avez l'intention de faire connaître.

— Parfait ! Il y a une ou deux petites choses. Mais rien de grave. Comme : je ne parle pas de kilowatts mais de kilovolts.

— Euh... Je suis désolée... Je n'y connais rien en électricité.

— C'est pas grave. T'es ferrée en écriture. C'est ça qui compte. As-tu apporté ta facture ?

— Voilà, dit Odette en lui remettant une feuille pliée.

Le quadragénaire y jeta un œil distrait.

— Tu gagnes toujours pas assez pour charger la TPS et la TVQ ? Veux-tu bien me dire comment tu fais pour pas crever de faim, toi ?

— Je n'ai personne à ma charge et je fais du jogging...

— T'as le sens de l'humour en plus. Quand on aura repris le pouvoir, ça ne t'intéresserait pas de venir travailler avec moi à Québec ? Tu sais qu'on me considère comme ministrable. Je vais avoir besoin d'un bon ou... d'une bonne chef de cabinet.

— Merci M. Paquette, mais ce n'est pas mon rayon. Je préfère écrire mes propres choses et peut-être réussir à les faire publier un jour... Ça m'occupe beaucoup.

— J'en connais un qui souhaiterait avoir ton inspiration...

— Ah...

— Mon beau-frère Lambert de Grand'Maison.

— Le romancier adulé de ces dames est votre beau-frère ? dit Odette avec une pointe d'ironie.

— Enfin, il l'était. Ma sœur et lui ont divorcé, il y a

trois ans. Mais, on est resté en bons termes. On fait quelques parties de golf chaque été. Le pauvre gars a un gros problème : il n'a rien publié depuis belle lurette. Entre toi et moi pis la boîte à bois, je pense qu'il est pris du symptôme de la page blanche.

— Syndrome. On dit « syndrome » de la page blanche.

— Comme tu dis. Bon, ben, faut que je retourne danser, moi. J'ai des funérailles dans une heure à Saint-Thomas. Merci encore Odette. Je vais peut-être avoir un autre discours à te demander dans trois semaines. Pour la Chambre de Commerce de Joliette...

— À votre service...

Elle lui serra la main et sortit en se battant avec la lourde porte et son parapluie que le vent lui réclamait, sous l'œil du député qui sortait son téléphone cellulaire de sa poche ; il forma un numéro en blaguant avec le père de la mariée plutôt réjoui qui se dirigeait vers les toilettes.

Le samedi suivant, Odette bénéficia de l'amabilité d'un voisin plombier qui se rendait travailler en camionnette à Joliette et elle atterrit à la librairie-café « L'Île aux trésors » où elle aimait bouquiner des heures durant.

Elle y compulsait patiemment les livres usagés, supputant sur la façon de tirer profit des maigres quinze dollars qu'elle consacrait chaque mois à cette activité. C'était sa grande « sortie » du mois.

Elle apportait toujours avec elle dans un cartable la nouvelle qu'elle avait en chantier à ce moment pour la relire et la corriger. Bien au chaud dans ce cocon privilégié, elle sirotait une tisane à une table, tout en remaniant les passages moins réussis de son texte. Puis, elle scrutait les quotidiens et échangeait quelques propos avec des bibliophiles rencontrés lors d'expéditions précédentes.

Ce jour-là, une activité inhabituelle régnait dans la librairie. Il y avait séance d'écriture publique. Elle mit du temps à reconnaître l'invité : Lambert de Grand'Maison n'avait pas la cinquantaine heureuse en dépit de ses vêtements griffés. Une tonsure grande comme une soucoupe avait entrepris la conquête de son crâne et sa chevelure frisée jadis abondante retraitait sans combattre. La teinture de jais lui donnait l'allure faux chic d'un concierge à la réception d'un vieil hôtel anglophone de l'Ouest de Montréal. Il avait tendance à s'adosser à sa chaise durant quelques secondes, d'un geste étudié, avant de remettre un coude sur la table et de poursuivre son homélie. Le geste découvrait chaque fois son ventre rebondi sous son veston entrouvert.

Elle emprunta une allée de rayonnages qui la conduisit à quelques pas seulement du romancier et d'un petit groupe d'admiratrices et fit mine de repérer des titres notés dans un calepin qui lui servait également à sauvegarder des réflexions sur d'éventuels récits. Cette mise en scène naïve rendait audible l'entretien du fabricant de best-sellers et de sa cour.

Sa voix onctueuse avait gardé son charme et quatre ou cinq dames d'un âge certain, assises à sa table, buvaient ses

paroles comme des auditrices du sermon sur la Montagne. Elles étaient inscrites à un atelier d'écriture et s'étaient précipitées sur de Grand'Maison pour lui soutirer des conseils, ce qu'il faisait d'ailleurs de bonne grâce.

Odette se souvint d'un débat animé au Salon du Livre de Montréal, alors qu'elle était étudiante. Elle aussi avait été sous le charme de ce bel homme qui étalait ses opinions sans forfanterie mais avec une assurance trop tranquille. Les autres participants au panel n'avaient pas réussi à mettre en boîte ce porte-étendard de la littérature de pharmacie.

Sans l'avoir cherché, elle tomba sur un roman historique du célèbre auteur, « *Marguerite de Lotbinière, la favorite du gouverneur* ». Effet de synchronicité ? Elle ouvrit le livre au hasard et entreprit de lire quelques passages. Le bourdonnement des voix à la table s'estompa.

Lambert de Grand'Maison était peut-être un hâbleur, mais il savait manier un récit avec une adresse indéniable, quoique la répétition des mêmes termes révélait un vocabulaire peu fécond. On pouvait aussi lui reprocher un abus des phrases simples, des périphrases et des adverbes. Son lectorat devait sans doute lui pardonner de telles incartades : c'était un conteur né.

Son héroïne affichait toutes les caractéristiques de la femme mère et amante sous les traits d'une déesse séductrice. Odette lut quelques pages et esquissa un sourire narquois...

— Mon livre vous amuse ?

Elle sursauta. Le romancier s'était approché d'elle à son insu tandis que ses admiratrices se dispersaient ; il la regardait

avec un sourire avenant. En un éclair, Odette eut l'impression d'être face au personnage du séducteur que sa lecture rapide venait de lui faire découvrir. Elle bredouilla :

— Je... Je n'en sais rien. Je l'ai à peine feuilleté.

— Il n'y a plus d'écrivains en herbe qui m'attendent. Vous accepteriez de boire un thé en ma compagnie ?

La jeune femme hocha de la tête. En homme galant, il lui soutint le coude pour la diriger vers la table pendant qu'il demandait du geste qu'on leur apporte une théière et des tasses.

— Je ne vous ai pas demandé votre nom. Je suis impardonnable.

— Odette Martineau...

Ils prirent place à la table.

— Curieux... Votre nom ne m'est pas inconnu. Vous avez publié ?

— Pas encore, non. Mais vous l'avez peut-être entendu dans la bouche de votre partenaire de golf, le député Paquette.

— Mon ex-beau-frère ?

Il prit un air songeur comme s'il essayait de se rappeler. Odette comprit instinctivement que son attitude faisait partie d'une mise en scène. Sa façon de s'exprimer et de se comporter faisait trop sincère. Il poursuivit aussitôt :

— Etes-vous la rédactrice de ses discours ?

— On ne peut rien vous cacher...

— Je vous replace. Il m'a fait votre éloge. Il paraît que vous avez une connaissance étonnante de la grammaire et que vous savez en outre pousser ses idées plus loin qu'il ne saurait

le faire lui-même.

— Il a dit cela ? Quand ?

— Pas plus tard que mercredi dernier à la réception annuelle du club de golf. Vous saviez qu'il aimerait vous avoir comme chef de cabinet ?

— Il l'a mentionné... Mais ça ne m'intéresse pas...

— Tant mieux !

— Ah ? Pourquoi ?

— Euh... Je veux dire... Ce serait dommage que la littérature perde un bon auteur.

— Qui n'a encore jamais publié cependant...

— Avec tout le bien que Paquette m'a dit de vous, je suis persuadé que j'aurais acheté votre livre. J'aimerais lire quelque chose de vous...

Odette eut un geste de la main aussitôt interrompu vers son vieux cartable d'étudiante. L'offre était tentante. Et s'il était sincère ? Connaître enfin une opinion désintéressée, professionnelle... N'était-ce pas ce qu'elle avait souhaité depuis cinq ans ? Elle joua du bout l'index avec la couverture du cartable. De Grand'Maison ne perdait pas le manège de vue.

L'arrivée de la théière et des tasses permit à Odette de prolonger son questionnement. Allait-elle lui paraître trop « *scèneuse* » si elle lui soumettait sa nouvelle ? Le texte était-il suffisamment figolé ? Elle se renfroigna : il ne l'aimerait sûrement pas...

Elle leva les yeux vers lui, le visage dans l'expectative. Elle plongeait.

— J'ai une nouvelle ici...

— C'est mon jour de chance, alors ?

Odette grimaça un pâle sourire et sortit le texte du cartable. Il le prit derechef, emportant sa dernière hésitation.

La libraire vint interrompre leur conversation. Deux cégépiens voulaient converser avec le romancier à propos d'un problème de dissertation.

— Vos coordonnées sont inscrites sur le texte ? demanda Lambert de Grand'Maison.

— Euh... non. Permettez.

Odette griffonna rapidement son nom et son numéro de téléphone à l'endos de la dernière page déjà couverte de texte, puisqu'elle utilisait son papier rebut pour épargner.

— Je vous fais signe bientôt, dit-il en se levant pour lui serrer la main. Et gardez mon roman : je vous l'offre. Ça vous renseignera sur mon style.

La jeune femme hocha la tête et se hâta de fuir à l'entrée de la librairie où elle se mit à explorer nerveusement les tablettes des yeux.

Allongé sur les coussins d'un moelleux sofa à sa résidence ancestrale, un verre de scotch de 20 ans d'âge à la main, Lambert de Grand'Maison lisait la nouvelle d'Odette.

Les traits concentrés de son visage révélaient son intérêt. Que n'aurait-il donné pour avoir un tel talent ? Il savait raconter des histoires certes, mais son style était d'une navrante banalité. Le succès de ses livres auprès du grand

public l'avait comblé, sans pourtant jamais noyer sa profonde rancœur à l'endroit de la critique qui ne lui avait toujours accordé qu'un intérêt méprisant.

Le silence volontaire des corbeaux avait fait naître en lui une amertume qui se traduisait par son geste alourdi lorsqu'il se versait un verre d'alcool. Avec le temps, son imagination s'était engourdie ; il lui venait bien de temps à autre une idée de roman ou d'une héroïne, mais il lui manquait désormais l'aptitude à échafauder une histoire valable autour d'une thématique.

Trois ans auparavant, il avait cru qu'il détenait enfin une idée de roman susceptible de le replacer sous les feux des projecteurs : l'histoire d'amour d'une fermière allemande qui cache dans le grenier de sa grange un jeune conscrit québécois de la Première Guerre mondiale, après une attaque sournoise qui l'a laissé loin de son régiment à l'été de 1918.

Il s'y terre durant des semaines jusqu'à la fin des hostilités le 11 novembre et, considéré comme mort au front par les autorités militaires alliées, il décide de s'établir avec sa bienfaitrice, désormais veuve.

De Grand'Maison avait écrit le tiers du roman en quelques semaines, c'est-à-dire toutes les péripéties de la période précédant l'Armistice, puis était tombé en panne. Tant qu'ils étaient dans le contexte de l'action et du danger, ses deux protagonistes lui avaient paru pleins de vie et de passion. La réalité quotidienne de leur existence s'était avérée un véritable obstacle à la progression du récit. Il savait qu'il devait multiplier les conflits, les situations xénophobes, les misères,

mais il avait perdu le goût de le faire, incapable même d'imaginer le décor de leur aventure.

Il en était rendu à se demander si ce roman valait la peine d'être écrit. L'inspiration s'était tarie avec le temps. Ses personnages lui paraissaient désormais fades et leur aventure sans originalité. Il avait tenté de remodeler son texte à quelques reprises, mais son propre style l'ennuyait. La procrastination avait amplifié son besoin d'alcool et transformé le plaisir d'écrire en tâche insupportable. Où était passée cette vivacité de ton qui faisait se pâmer les quinquagénaires massées au kiosque de son éditeur lors des salons du livre ?

L'écrivain dévora les paragraphes de la dernière page de la nouvelle d'Odette, exhala un grognement d'admiration autant que de frustration et lança le manuscrit sur une table basse à sa droite. Il but goulûment la dernière gorgée et, en équilibre instable, se leva pour aller remplir son verre près de l'armoire à pointes en diamant qui lui servait de bar.

Dehors, sous l'éclairage des réverbères de la rue, la pluie se métamorphosait en neige molle. Il se laissa prendre au spectacle des gros flocons agglutinés au moindre relief du sol et aux branches des arbres.

Quelle injustice ! Pourquoi sa passion d'écrire ne lui avait-elle pas apporté un talent comme celui d'Odette Martineau ? Pourquoi avait-elle été si choyée par le hasard ? Car il était convaincu que c'était le hasard qui faisait les écrivains et non la détermination à maîtriser l'art d'écrire.

Il erra dans les pièces de la grande maison vide. Le scotch alourdissait sa démarche, quoiqu'il gardât l'esprit clair.

Paquette ne lui avait pas menti. Cette fille était bourrée de talent et d'imagination. Elle pourrait bien être sa dernière planche de salut. Son éditeur s'était montré plutôt ferme lors de leur dernier entretien : ou il livrait une première mouture de son roman d'ici à trois mois, ou il remettait l'argent de l'avance.

Odette accepterait-elle de l'aider à sortir de son marasme ? Il pourrait lui dire qu'il avait besoin d'une collaboratrice pour remettre son histoire sur les rails et surveiller sa progression. Elle serait peut-être plus encline à accepter une telle proposition que s'il lui avouait carrément qu'il avait besoin de quelqu'un pour l'écrire à sa place.

Il reprit le manuscrit pour y lire son numéro de téléphone à l'endos. Il demeura perplexe. Et si elle se montrait trop exigeante ? Mais Paquette ne lui avait-il pas dit qu'elle joignait à peine les deux bouts avec ses petits revenus ? Il consulta sa montre : 20h30. Elle serait sûrement chez elle. Lorsqu'on est pauvre et qu'il fait mauvais temps, où pourrait-on aller un samedi soir ?

La sonnerie du téléphone retentit à cinq reprises avant qu'une voix essoufflée se fit entendre.

— Allo ?

L'écrivain craignit d'avoir interrompu un moment d'intimité à l'horizontale. On a beau être pauvre, on peut aussi avoir des loisirs intimes.

— Ici Lambert de Grand'Maison. Je ne vous dérange pas, j'espère ?

— Non, non, ça va.

— Je... Vous... Vous voulez que je rappelle une autre fois ? Vous avez peut-être de la compagnie ?

— Non. Je rentrais de mon heure de jogging lorsque j'ai entendu la sonnerie à travers la porte. J'avais les mains mouillées et je craignais de ne pas avoir le temps de me rendre au téléphone.

— Vous n'avez pas de répondeur ?

— Non...

« Elle a vraiment besoin d'argent, se dit-il. Ce ne sera pas difficile de la convaincre. » Mais d'abord jouer la grande scène des violons de l'automne.

— Vous faites du jogging par un temps pareil ?

— Oui. Pourquoi pas ? C'est très vivifiant.

— J'imagine... Mais je ne vous ai pas appelée pour vous importuner et je serai bref. J'ai lu votre nouvelle. Que dis-je : je l'ai dévorée. Mademoiselle Martineau, vous êtes très talentueuse. On me demande souvent de lire des œuvres de nouveaux auteurs (c'était un pieux mensonge ; il l'avait fait deux ou trois fois au cours des dix dernières années) et je ne crois pas avoir jamais lu un texte aussi prometteur. Vous avez un sens poussé de la stylistique et votre façon d'échafauder un récit est très habile : savoir captiver un lecteur du début à la fin est un don rare. Je vous félicite.

— Merci... Je suis... Je ne sais trop quoi répondre. C'est la première fois que je fais lire un de mes textes par un écrivain professionnel...

De Grand'Maison se rengorgea. Il aimait qu'on reconnaisse son statut. Mais cette fois, il percevait la nuance de

la flatterie volontaire dans la réponse. Odette avait déjà vu neiger. Il faudrait se montrer prudent dans le choix des compliments et surtout ne pas lui laisser l'initiative du jeu.

— Vous devriez soumettre vos manuscrits à une maison réputée. Je peux vous introduire dans les cercles les plus avantageux, si vous le désirez.

— Peut-être... C'est très aimable de votre part...

— Mais je ne vous ai pas appelée uniquement pour vous prodiguer des éloges, chère amie. M. Paquette vous a peut-être dit que je recherchais un conseiller ou une conseillère ?

— À vrai dire, non.

— Ah... Écoutez, j'irai droit au but. Ma santé n'est plus ce qu'elle était. Vous saviez que j'avais fait un infarctus, il y a deux ans ?

— Non, je l'ignorais.

Ouf, se dit-il aussitôt. Ce mensonge allait lui permettre de faire du chemin. En fait, son médecin lui avait seulement dit que s'il ne mettait pas la pédale douce sur son penchant pour l'alcool, il risquait de sérieux ennuis de santé, peut-être l'infarctus. Il poursuivit aussitôt.

— Oui, comme je vous le disais j'ai des petits problèmes de santé. Ça ralentit considérablement ma capacité d'action. Vous qui écrivez (il affectionna ce petit bout de phrase ; rien de tel que de placer son interlocuteur sur le même piédestal que le sien pour le séduire) vous savez comme c'est un métier exigeant.

— Euh...

— Alors, je me demandais si vous aviez des loisirs pour venir en aide à un écrivain fatigué...

— Vous êtes en panne ?

— Moi ? En panne ? Grands dieux non ! Non, mon roman est presque complété. Mais mon éditeur me pressurise pour que je le lui remette deux mois plus tôt que prévu. La maison d'édition a fait un sondage lors des principaux salons du livre cette année et il semblerait que mes nombreuses lectrices souhaitent lire le plus tôt possible un nouveau roman de moi.

Il lampa une bonne rasade de scotch en s'efforçant de ne pas faire de bruit incongru. Heureusement, Odette prenait le relais.

— Je vois... Donc, vous avez besoin d'une consultante.

— Disons d'une collaboratrice. Quelqu'un qui réviserait mon manuscrit, ferait le peaufinage des phrases et au besoin me conseillerait sur certains dénouements.

— Je n'ai pas d'expérience dans ce genre de travail, Monsieur de Grand'Maison. Je ne crois pas que vous vous adressiez à la bonne personne.

Il avait tout prévu sauf une réponse négative sensée. Il sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Mais, moi, je suis persuadé que vous êtes celle dont j'ai besoin. Mon ex-beau-frère me l'a confirmé. Si c'est une question d'argent, je suis prêt à très bien vous rémunérer...

— Ce n'est pas une question d'argent, mais d'harmonie des genres. Votre façon d'écrire est très... personnelle. Je ne sais pas si je m'y ferais.

— Vous êtes trop modeste, Odette. (Phase 2 de la

négociation : passer au prénom. Cela sécurise toujours l'autre.) Vos aptitudes sont plus grandes que vous ne le soupçonnez. Je sais que vous enseignez et que vous écrivez des chroniques pour d'autres, sans compter les discours de Paquette. Pourquoi ne pas collaborer à une véritable œuvre littéraire ?

— Vous êtes bien renseigné sur mon compte, on dirait. Mais j'hésite... Et si mon travail vous décevait ?

— Laissez-moi en être juge. Je suis convaincu du contraire. Je vous offre un forfait de 5000 \$... Comptant.

— C'est... intéressant... Mais...

— Je devine pourquoi vous hésitez. Voilà. Que diriez-vous si votre nom apparaissait dans les pages liminaires du roman sous l'inscription « Avec la collaboration de » ? Vous connaissez une meilleure façon de vous faire connaître dans le milieu des éditeurs que d'accrocher votre nom à celui d'un écrivain à succès ?

— Non, évidemment...

Il perçait à jour le motif de son hésitation. C'était le moment de ferrer. Il se fit plus simple et moins exalté.

— Écoutez, Mademoiselle Martineau. Je suis impardonnable de vous tomber dessus au téléphone à un moment aussi inapproprié. Peut-être me suis-je montré trop insistant. Je vous prie de m'excuser. Je ne voulais pas heurter votre sensibilité. Je vais me mettre à la recherche de quelqu'un d'autre. Mais entre-temps, si vous changez d'avis, faites-le moi savoir.

— Euh... bon. D'accord. Je vous tiendrai au courant de ma réflexion.

— Trop aimable, Mademoiselle. Bonsoir.

Il raccrocha avec la conviction d'entendre bientôt parler d'elle.

Odette garda le combiné du téléphone dans sa main jusqu'à ce que le bruit de la communication interrompue la rappelât à la réalité. Elle raccrocha.

Debout sous la lumière crue du plafonnier de la cuisine, elle accusa le coup. Ces 5000 \$ arriveraient sûrement à point nommé dans sa vie de misère. Et la perspective de voir son nom remarqué advenant le succès du roman était encore plus exaltante...

Son survêtement trempé lui donnait le frisson et sentait la transpiration. Elle se secoua et retira vite ses vêtements pour trouver refuge sous une douche presque trop chaude, tout à son étonnement et au plaisir de voir son talent reconnu...

Deux jours plus tard, le romancier de ces dames était assis sur son modeste canapé et elle l'écoutait lui faire un récit enthousiaste de son projet. Une enveloppe que Lambert de Grand'Maison avait négligemment déposée loin d'elle sur la petite table à café achetée dans une vente de garage, renfermait un acompte de cinq billets de 100 \$.

Odette se mit à la tâche avec le zèle du travailleur autonome qui doit payer sa facture d'électricité le lendemain.

L'auteur de « *C'était un p'tit conscrit...* » (un clin d'œil évident à une célèbre ritournelle du temps de la guerre sur l'air

de *Sous les ponts de Paris*) avait suivi le cours de sa « pensée magique » en exposant ses difficultés. Son manuscrit comportait présentement dix chapitres, dont les six premiers présentaient un récit assez intéressant, porté sur un réalisme conventionnel mais plaisant. Il y avait place pour beaucoup d'amélioration, mais ce n'était pas une tâche difficile pour Odette, habituée à polir et repolir ses propres écrits et ceux de ses clients.

Dans les quatre autres, l'intensité avait disparu et le style s'était appauvri : avec la signature de l'Armistice, les personnages perdaient presque tout intérêt. Leur tempérament s'affadissait, leur aventure se banalisait ; ils tournaient en rond dans leur quotidien sans relief en passant le plus clair de leur temps à dialoguer de façon insipide sur le même ton. C'était un véritable travail de réécriture et de restructuration qu'il fallait entreprendre.

Les cinq derniers chapitres n'étaient que de courts résumés, à peine une idée générale de la suite des événements. Et la conclusion était inexistante.

Odette et de Grand'Maison s'entendirent sur un *modus operandi* : pendant qu'elle réviserait les six premiers chapitres, il reprendrait la rédaction des quatre suivants à partir des idées d'Odette. Elle lui exposa patiemment la manière de remettre en marche son histoire en insérant dans le récit une grave crise : les habitants du village rejetaient les deux protagonistes amoureux qui voyaient leur liaison mise en péril sous le coup des difficultés matérielles. Leur vie était en danger.

En fait, Odette imaginait nettement une autre trajec-

toire dramatique pour les dix derniers chapitres, inventant des péripéties, des revirements, des confrontations, des périodes d'intense découragement et un dénouement inattendu (le retour au Québec du « petit conscrit » accompagné de sa femme allemande) qui faisait triompher l'amour, non sans avoir à vaincre de semblables préjugés dans le village natal du jeune homme.

Ce genre de littérature romanesque l'avait toujours fait sourire, et c'est sans difficulté qu'elle avait élaboré un drame fidèle à l'esprit du genre. Il s'agissait de suivre le modèle propre à tous ces romans qui se vendent à des dizaines de milliers d'exemplaires mais sont exclus de l'histoire de la littérature.

La réaction extatique du romancier impressionna Odette : la proposition de réécriture apportait à l'histoire un souffle que l'imagination embrumée de de Grand'Maison n'appréhendait plus. Il sentait confusément que ce n'était en somme que du travail de routine pour elle, mais il admira sans lui dire sa façon de rendre simple ce qui lui paraissait à lui si compliqué. Il avait cherché une « petite main » ; il avait trouvé une grande couturière.

En trois semaines à peine, les six premiers chapitres furent réécrits, remodelés, intensifiés, corrigés et peaufinés par la jeune femme qui consacrait tous ses temps libres à l'œuvre.

Son lien avec de Grand'Maison passait désormais par l'Internet. Ils s'écrivaient chaque jour de longs courriels pour se tenir au courant de la progression du travail. Le romancier lui téléphonait au besoin, étant entendu qu'elle ne pouvait assumer les frais des interurbains.

Il s'émerveilla des six premiers chapitres qu'il parcou-

rut en une seule soirée. C'était du « de Grand'Maison », mais tellement plus fort, plus évocateur.

Il les porta le lendemain à son éditeur devant qui il se montra grand seigneur, comme s'il faisait une faveur royale à un serf indigne.

Deux jours plus tard, l'autre l'appelait, emballé. « Ton œuvre maîtresse, le meilleur roman de ta carrière et le mieux écrit... » furent les mots qu'il retint. Le contentement du romancier se teinta d'inquiétude : les six chapitres étaient bien de lui à l'origine, mais qu'advviendrait-il si l'on apprenait que la touche très personnelle d'Odette les bonifiait à ce point ? Il se ressaisit : elle n'avait eu qu'à les remanier ici et là en somme, se répéta-t-il.

Pendant qu'elle planchait sur les premiers chapitres, il s'attela derechef à la « réfection » des quatre autres, tendu à l'idée de rendre cohérents le récit actuel et celui qu'avait imaginé Odette. Plus il remaniait, plus il réalisait que les péripéties inventées par sa conseillère prenaient le dessus sur ce qu'il avait écrit. Pour la première fois, il craignit que son roman ne lui échappe.

Il résolut de faire fi de ses suggestions et de son plan ; le résultat fut immédiat. Il n'était pas imbécile au point de méconnaître que son développement à lui manquait d'intérêt et que les péripéties de la trame dramatique avaient autant de dynamisme qu'un vieux chien perclus de rhumatisme qui cherche un coin de soleil où se laisser tomber.

L'amour-propre en berne, il se remit à la tâche, tapant furieusement sur les touches du clavier de l'ordinateur. Le

texte des recommandations d'Odette était bien en vue sous sa lampe...

Un premier accroc à l'entente se produisit au moment de livrer les quatre chapitres. Il n'avait pu en réécrire que deux et avec deux semaines de retard.

— Vous comprenez, essaya-t-il de lui expliquer, un écrivain connu comme moi a des obligations sociales nombreuses qui grugent le temps qu'il devrait consacrer à l'écriture. C'est la rançon de la renommée. Que voulez-vous...

— Je crains que ça ne retarde la publication de votre livre, Monsieur de Grand'Maison. Nous sommes en plein examens semestriels au collège. J'ai beaucoup de correction de travaux à faire et j'ai promis à ma mère d'aller passer le temps des fêtes avec elle à Rawdon. Je n'avais pas prévu votre retard dans mon horaire...

Il resta pantois. Les paroles sonnaient dans sa tête comme celles de l'irréductible instituteur qui le houspillait en quatrième année à l'école primaire. Mais que répondre ?

Il lui demanda de « faire de son mieux » et lui promit avec un humour insipide de s'enchaîner à son pupitre pour finir les deux autres chapitres.

Il revint chez lui piteux et grognon. Il savait qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même pour avoir succombé à ses habitudes de paresse. Il prenait conscience du danger qui le guettait : s'il ne parvenait pas à retrouver son souffle d'antan,

il devrait s'en remettre à l'imaginaire d'Odette pour compléter la rédaction du roman. Il haussa le volume du lecteur CD de sa voiture ; la voix de Sacha Distel l'empêcha de réfléchir jusqu'à son domicile. La nostalgie était sa meilleure amie.

— Et alors ? se dit-il en se versant un généreux verre de scotch. Si elle veut l'écrire à sa manière, qu'elle le fasse. C'est mon nom qui fait vendre mes livres, pas le sien. Surtout s'il n'apparaît à nulle part...

Il but son verre d'une seule lampée et s'en versa un autre, rasséréné.

La veille du Jour de l'An, Odette achevait la lecture du second des chapitres livrés, tandis que sa mère préparait le réveillon en chantonnant à la cuisine. Une longue randonnée de ski de fond avait énergisé la jeune femme ; bien emmitouflée dans l'épaisse robe de chambre de son père décédé, elle avait tiré un lourd fauteuil à quelques pas de la cheminée du salon pour se lover dans les coussins.

Une moue de dépit incrédule lui déformait les lèvres. Des grognements d'impatience lui échappaient parfois. Il eut mieux valu que de Grand'Maison lui avouât carrément son incapacité à poursuivre l'écriture du roman que de s'acharner à jeter sur papier ce ramassis de phrases banales qui ne parvenaient pas à insuffler la vie à la trame dramatique qu'elle avait inventée pour lui. L'effort était à peine du niveau d'une composition imposée, sans inspiration et sans intérêt. Il était

clair que le romancier était incapable de terminer les chapitres restants.

Elle tourna la dernière page en poussant un soupir de délivrance. La tâche lui paraissait maintenant sous son vrai jour : le romancier avait éteint les derniers tisons de son talent au fond de son verre de scotch et il avait cru trouver en elle la « nègre » naïve qui écrirait à sa place le livre capable de redonner un peu de lustre à sa réputation désormais sans tain.

Elle s'extirpa du fauteuil, fourra les feuilles imprimées dans son sac de voyage et s'approcha de la fenêtre du salon de la vieille maison. Dehors, un vent violent chassait une poudrierie dense dans la rue principale. La « bordée » du Jour de l'An était fidèle au rendez-vous. Il restait trois heures avant l'arrivée de son frère et de sa petite famille pour le réveillon.

Elle grimpa à l'étage, s'assit sur son lit et réfléchit quelques instants à ce qu'elle allait dire à Lambert de Grand'Maison, les yeux rivés sur le vieux téléphone noir sur la table de chevet. Il fallait lui dire qu'elle avait percé ses intentions à jour...

La sonnerie du téléphone grelotta à cinq ou six reprises avant que la voix enrouée du romancier n'émerge d'un raclement de gorge. Odette sut qu'il avait pris de l'avance sur les célébrations de la Saint-Sylvestre.

Après les vœux d'usage, elle prit la commande de l'entretien et lui fit part d'une voix sans émotion de sa réaction à ses efforts littéraires. Ce qu'elle avait lu l'avait consternée et elle ne croyait pas que le travail méritait d'être poursuivi. Il n'avait pas ou mal respecté le plan tracé ; elle avait noté de

nombreuses incohérences dans le récit et même des contradictions avec les chapitres précédents. Les personnages avaient perdu toute vie, toute intériorité. Le cadre de l'histoire était si flou que toute représentation mentale était impossible. Sans doute avait-il attendu trop d'années pour se remettre à l'écriture ; il n'avait plus la maîtrise d'un récit. Bref, elle ne voyait pas comment elle pourrait maintenir sa participation au projet. Il n'avait pas besoin d'une collaboratrice mais d'un autre lui-même.

De Grand'Maison écouta ses commentaires sans l'interrompre. À la fin, il poussa un juron étouffé. Il fit mine de le prendre de haut, protesta pour la forme, tenta de la culpabiliser un brin en cette soirée de veille du jour de l'An « où il se retrouvait bien seul puisque ses invités s'étaient décommandés à cause de la tempête ».

Odette résista au chantage sentimental. Le problème était ailleurs, dit-elle. Elle avait l'impression d'avoir été approchée sous un faux prétexte et de se retrouver face à une responsabilité beaucoup plus grande qu'anticipée : elle devrait à toutes fins pratiques terminer le roman à la place de l'écrivain. Il aurait le succès et elle serait dans l'ombre.

De Grand'Maison joua sa carte maîtresse : parce qu'il reconnaissait son mérite, il ferait éditer le roman sous leurs noms conjoints.

Une chaleur intense irradiait dans la poitrine d'Odette. Elle avait croisé les jambes et balançait le pied droit. Sa pantoufle tomba sur la carpe tressée multicolore. Un courant d'air frais caressa aussitôt sa chair nue. Elle entendait la respi-

ration rauque de son interlocuteur en attente d'une réponse à son offre. Elle demanda une confirmation écrite de sa décision.

De Grand'Maison joua les insultés avec une conviction de grande scène du troisième acte. Il était un homme d'honneur. Comment osait-elle ? Et de toute façon, c'était impossible : son éditeur n'accepterait jamais. Mais l'auteur s'engageait à le mettre devant le fait accompli à la remise du dernier chapitre. Odette hésitait : les paroles s'envolent... Il plaida, fit appel à sa conscience, vanta son talent qui méritait d'être connu « de dizaines, que dire, de centaines de milliers de lecteurs ». N'était-il pas Lambert de Grand'Maison, l'écrivain qui avait vendu le plus grand nombre d'exemplaires d'un roman au Québec ? Ses œuvres n'étaient-elles pas traduites en anglais, en italien et en espagnol ? Il serait toujours temps de rédiger une entente sur les droits d'auteur au moment de la parution. Puis sa voix s'enroua encore plus comme si un sanglot s'écrasait contre ses dents :

— J'ai besoin de vous, Odette...

Elle perçut l'écho de la voix de sa mère qui chantait « *Sainte Nuit* » à la cuisine en fourrageant dans les casseroles. Un sentiment de générosité la submergea.

Elle se rendit à la demande de l'écrivain, mais exigea de le voir dès son retour à la maison après les Fêtes pour une sérieuse séance de travail.

Il acquiesça avec chaleur, lui souhaita « Bonne Année ! » et raccrocha. Il sourit, bien déterminé à ne jamais donner suite à sa proposition. On frappa à la porte. Ses invités arrivaient.

Dans sa chambre, Odette se leva du lit, repêcha sa pan-

toufle et alla se faire couler un bain au bout du couloir. En versant quelques gouttes d'huile moussante parfumée, elle réfléchissait à la conversation. Elle n'était pas convaincue de la droiture de de Grand'Maison. Si seulement elle n'avait pas tant besoin des 5000 \$ promis...

Il lui fallait trouver un moyen de garantir que sa participation au roman serait reconnue...

Odette passa l'hiver à plancher sur le roman. C'est à peine si elle se réservait deux heures les fins de semaine pour aller faire des randonnées à ski dans des champs entre Lanoraie et Berthierville en lisière de la forêt.

Elle n'avait plus le temps de lire, n'écoutait plus les informations, mangeait sur le pouce et profitait du trajet en autobus vers le Cégep pour préparer son cours. À ce rythme, sa santé déclina un peu. Elle s'acheta des vitamines à rabais à la pharmacie et fit un accroc à ses principes : elle se procura quelques bouteilles de vin rouge peu chères dont elle s'autorisa à boire un verre pour accompagner son maigre repas du soir.

Bien qu'elle travaillât à un roman dont la forme et le contenu ne l'inspiraient guère, elle comprit qu'elle en tirait un bénéfice certain : elle avait pris l'habitude d'écrire chaque jour et avait acquis une maîtrise de son imagination qui la surprenait elle-même.

Elle se prit au jeu, décida de transformer encore plus la trame dramatique, donna plus de corps à des personnages se-

conitaires que le romancier avait négligés, rechercha sur Internet des événements historiques qui composaient un fond de scène dynamique. Bref, elle écrivait ce roman comme si c'était le sien, ou plutôt comme si c'était un exercice littéraire du genre « à la manière de... » susceptible de lui valoir un diplôme.

De Grand'Maison apportait un CD-Rom pour transférer chaque chapitre dès qu'il était terminé et ne manquait jamais de lui apporter des chocolats et du porto en dépit des protestations d'Odette. Il lui versait ses arrhes en argent comptant avant même d'avoir lu le nouveau chapitre. Un ou deux jours après sa visite, il la rappelait pour chanter ses louanges et l'inonder de compliments.

À la fin d'avril, Odette rédigea la conclusion avec une facilité qui la surprit elle-même. Toutes ces semaines de travail répétitif lui avaient permis d'acquérir une connaissance pratique du métier d'écrivain et de s'affranchir de son attitude romantique face à l'écriture. Elle songea aux nombreuses nouvelles qu'elle avait peaufinées avec un soin maniaque depuis l'adolescence, paralysée par la crainte de n'avoir pas choisi le mot juste, la formule la plus achevée, la ponctuation la plus rigoureuse. Elle sourit. Même si le fantôme de Boileau lui avait dit qu'elle outrepassait toute commune mesure en « remettant cent fois sur le métier son ouvrage », elle ne l'aurait pas écouté.

De Grand'Maison l'amena célébrer le point final à son roman dans un restaurant de Joliette où il lui remit discrètement les derniers 500 \$ du montant prévu. Il se montra attentionné, la fit parler de ses projets et parvint même à rester sobre, comme s'il avait décidé de se lancer dans une nouvelle

vie. Il lui promet de s'occuper de la correction des épreuves et de la prévenir de la date de publication du roman, quelque part à l'automne à l'occasion du Salon du Livre de Montréal.

De retour chez elle, Odette dormit enfin d'un sommeil réparateur qui l'avait fuie durant tant de mois.

Un midi de la fin de juin, elle écoutait une émission de lignes ouvertes à la télévision en grignotant une petite salade, lorsque l'animateur présenta Lambert de Grand'Maison, « le célèbre romancier populaire qui est enfin sorti de son silence pour livrer à ses fidèles lecteurs ce que l'on considère déjà comme le meilleur roman de sa carrière et que l'on trouvera en librairie dès demain ».

Odette s'étouffa sur un morceau de tomate biologique. Il devait s'agir d'une erreur : la publication du roman n'était prévue que pour l'automne.

Elle haussa le volume. Le cœur lui battait. De Grand'Maison allait rectifier : il s'agissait tout de même d'une œuvre commune. Le romancier prit la parole à l'invitation de l'animateur : il fit un récit circonstancié des quatre années de dur labeur qu'il avait consacrées à la rédaction de ce roman, évoquant les longues recherches pour assurer l'authenticité du contexte historique, mais surtout la tâche exigeante du peaufinage de chaque phrase.

Odette retenait son souffle : il allait sûrement évoquer sa collaboration dès la prochaine phrase. Mais le quinquagé-

naire volubile semblait n'en avoir cure. Et lorsque que l'animateur mit le roman bien en évidence pour que la caméra le saisisse en gros plan, il n'y eut plus de doute possible : seul le nom de Lambert de Grand'Maison figurait en lettres majuscules sur la jaquette criarde du livre.

La jeune femme refoula le sanglot qui lui monta à la gorge. Une colère sourde la gagna pendant que l'animateur invitait maintenant les téléspectateurs à poser des questions en direct à l'auteur rayonnant de plaisir.

Elle se précipita sur son téléphone et forma le numéro qui apparaissait à l'écran. Une voix féminine lui demanda de patienter ; deux autres personnes la précédaient. Le cœur lui débattait. Il ne fallait surtout pas pleurer.

Elle écouta impatiemment les louanges que les deux femmes qui la précédaient déversèrent sur un de Grand'Maison qui jouait les modestes.

Enfin son tour vint : Odette avait eu le temps de se calmer. Elle dit son nom et enchaîna aussitôt, le regard accroché au petit écran :

— Avez-vous écrit ce livre seul, Monsieur ?

— Que voulez-vous dire Madame ? répondit de Grand'Maison avec froideur.

— Tout simplement que vous escamotez une partie importante de la vérité. Je suis celle que vous avez engagée pour écrire ce roman que vous ne parveniez pas à terminer. Vous aviez rédigé dix chapitres que j'ai dû réécrire parce qu'ils manquaient de force et j'ai écrit personnellement les neuf derniers en réinventant l'histoire et la ligne dramatique.

— Vous êtes une menteuse Madame ! C'est une infamie ! Je ne vous connais même pas ! Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Vous savez très bien que vous m'avez demandé de vous remettre les CD-Rom de chaque chapitre et que j'ai effacé les textes de mon ordinateur à votre demande expresse et sous vos yeux. Vous m'avez payé 5000 \$ en argent comptant en me promettant de joindre mon nom au vôtre sur le même pied.

De Grand'Maison était rouge de confusion et de colère. L'animateur intervint :

— Madame, ce sont de graves accusations que vous portez. Vous ne citez aucune preuve. C'est trop facile de faire de telles allégations. Je me vois dans l'obligation de vous interrompre. M. de Grand'Maison pourrait vous accuser de libelle diffamatoire.

— Mais j'ai la preuve de mon travail, Monsieur. Vous dites que ce livre sort en librairie demain ? C'est donc que si je n'y ai pas collaboré, il est impossible que j'en sache le contenu.

— Vous savez, insista l'animateur, ce genre d'informations est véhiculé par les agents de presse des éditeurs...

— Mais pas celle que je détiens, rétorqua Odette son calepin de notes à la main. À la page 127 du manuscrit, les premières lignes du sixième chapitre sont un plagiat volontaire que j'ai inséré dans le texte pour me prémunir contre M. de Grand'Maison. J'ai, disons... emprunté quelques lignes d'un conte d'Alphonse Daudet intitulé « *Les petits pâtés* » et qui figurent à la page 218 d'un exemplaire des « *Contes du lundi* », publiés chez Nelson, Éditeurs à Paris en 1940.

De Grand'Maison faisait peine à voir. La sueur perlait sur son front en dépit du maquillage, pendant que l'animateur feuilletait les pages à la recherche du chapitre VI. Le téléphone sans fil coincé contre l'oreille gauche, Odette avait été quérir l'exemplaire en question sur un rayon de sa bibliothèque. Elle reprit la parole avant l'animateur.

— Je vous lis le texte : « *Les prisonniers marchaient cinq par cinq, en rangs pressés et compacts. Pour empêcher le convoi de s'éparpiller, on les obligeait à se donner le bras ; et le long troupeau humain faisait en piétinant dans la poussière de la route comme le bruit d'une grande pluie d'orage.* » Est-ce que vous avez le même texte ?

— Exactement le même, fit l'animateur d'une voix blanche avant de se tourner vers le romancier hagard. Comment est-ce possible M. de Grand'Maison ? Est-ce à dire que notre interlocutrice a raison d'affirmer...

Mais il n'acheva pas sa phrase. De Grand'Maison se leva pour quitter le studio à la hâte. Une large tache humide décorait le devant de son pantalon beige à la hauteur de la braguette.

« *C'était un p'tit conscrit* » obtint un énorme succès de scandale. De Grand'Maison se consola de la honte éprouvée sur la place publique en percevant des droits d'auteur importants. Il savait que sa carrière d'écrivain était terminée et, à vrai dire, il s'en réjouissait. Il ne serait plus obligé de subir la torture de la page blanche.

Odette eut l'immense plaisir d'être « découverte ». La maison d'édition flouée par le romancier lui commanda un roman qui aurait pour thème sa propre histoire de « nègre » et fit patienter les lecteurs qui réclamaient une œuvre d'Odette Martineau par la publication d'un premier recueil de nouvelles, salué avec enthousiasme par la critique.

Odette refusa toutes les interviews. Même sa photo n'apparaissait pas sur la quatrième de couverture de son premier livre. Elle n'avait pas voulu devenir écrivaine pour être une vedette, mais pour éprouver la joie de créer.

Réfugiée chez sa mère, elle entreprit dans la sérénité d'un été chaud et ensoleillé la rédaction de son roman.

L'ÉLU

Les effluves de mégots oubliés dans les cendriers jamais lavés et de restes de poulet barbecue jetés à la poubelle la veille au soir donnèrent la nausée à François Bouchard quand il se faufila dans la salle de rédaction vétuste de *La Dépêche*, l'hebdomadaire d'un groupe de sept municipalités d'un comté rural de la Rive-Nord. Le thème musical du bulletin de nouvelles du midi craché par un téléviseur à l'image incertaine sur le pupitre du « directeur de l'information », lui scia le cerveau.

Sa gueule de bois, trahie par ses verres fumés sous la pluie qui tombait à verse, aurait fait fuir un coriace représentant de l'Église de Scientologie en mal de publicité. Le souvenir de sa querelle sur l'oreiller avec Martine (sa nouvelle blonde depuis deux mois dont les attitudes néo-féministes commençaient à lui pomper l'air) lui inspirait depuis son réveil de demander son admission au monastère de Saint-Benoît-du-Lac pour vérifier les avantages du célibat, plutôt que de dénicher un sujet d'article.

Mais le reporter n'eut pas le loisir de se rendre à son pupitre à l'abri de quelques classeurs défraîchis, pour poursuivre sa méditation sur les relations de conjoints d'âge dépareillé.

— BOUCHARD !

Le gros Claude Thibaudeau, oscillant dans ses souliers trop étroits à l'entrée de son « aquarium » délimité dans une

encoignure par deux antiques cloisons mobiles recouvertes de jute poussiéreuse jadis orange, lui fit signe d'un journal roulé, brandi comme un gourdin, de comparaître devant lui.

Le « directeur de l'information » affichait le masque de la sévérité ennuyée qu'il se réservait pour affecter un journaliste à la dernière minute au bilan des accidents de la circulation et des incendies au lendemain des Fêtes. Il croquait des pastilles de menthe qu'il pigeait dans un sac en papier blanc froissé, signe que l'angoisse d'un affrontement lui trifouillait déjà l'ulcère.

Le « bureau » exigü avait peine à loger son fauteuil en instance de décrépitude et un antique pupitre au vernis crasseux, presque entièrement dissimulé sous l'ordinateur, le téléphone, le téléviseur, les piles de journaux jaunis, les communiqués de presse oubliés, le courrier non ouvert depuis plusieurs jours et les gobelets en styromousse à moitié pleins de café suri.

— Belle heure pour arriver, Bouchard !

François se contenta de hausser les épaules. Les crises d'affirmation de son « chef » ne faisaient frémir que la réceptionniste nouvellement engagée. Mais le geste théâtral de Thibaudeau pour jeter sur son pupitre la copie roulée de l'édition publiée le matin même le mit en état d'alerte.

— Ta chronique sur notre huitième plus gros annonceur a fait déborder le vase. Non mais, qu'est-ce qui t'a pris ? Dénoncer les pilules amaigrissantes « Jumbo » à pleine colonne... La direction m'a écoeuré toute l'avant-midi avec ça.

— À propos, comment va ta femme ? Toujours boulimique ? Et je te rappelle que tu avais approuvé l'article.

— Okay, okay... Mais fais-tu exprès d'oublier qu'elle détient 90 pour cent des actions de « notre » compagnie ? Dans n'importe quel autre hebdo, t'aurais déjà eu ton « bleu » et tu serais dans la file au bureau de l'assurance-emploi. T'es chanceux que je te couvre...

Il prit une grande inspiration avant de poursuivre :

— Je t'ai épargné ça, mais je t'annonce que t'es euh... affecté à la couverture des euh... élections municipales de St-Nicéphore.

— Mon œil !

— T'as pas le choix, ça vient d'en haut !

Bouchard exhala un long soupir de désabusement ; des lundis comme celui-là donnent une mauvaise réputation à toute une semaine ! À 32 ans et fort de ses dix ans de métier, le titulaire de la chronique « *On parle, on chuchote* » estimait mériter plus de considération. Sans s'illusionner sur l'issue de la dispute, il opposa un début d'objection :

— Écoute, je n'ai pas fait ce genre de reportage depuis six ans... Je ne connais rien à la politique. J'ai même oublié qui est le Premier ministre du Québec. Puis, j'ai des bons sujets pour ma chronique...

Thibaudeau affichait l'attitude décidée de rigueur, mais sa main tremblait dans le sac de pastilles de menthe.

— Mets-les au congélateur. Tu vas te consacrer aux élections de St-Nicéphore. Tu couvriras le... la... l'aspect humain... Puis fais-toi donc couper les cheveux : ça aide à se faire des contacts dans les milieux politiques.

Toujours la même obsession ! Thibaudeau était con-

vaincu que les cinq journalistes de *La Dépêche* devaient avoir les cheveux courts (même la mignonne Sophie, fraîche émoulue de l'école de journalisme) pour être de bons petits soldats chargés de la mission de décrire « l'aspect humain » des événements.

— Ça mange quoi en hiver l'aspect humain d'une élection municipale dans une petite ville ?

— Tu fais parler le monde ordinaire. Tu décris l'aspect... euh... pittoresque ou dramatique des événements... Écoute, je n'ai pas à t'apprendre ce que c'est. Si tu l'sais pas après dix ans de journalisme...

Thibaudeau commença à chercher une conclusion à l'entretien :

— Je te donne une chance en or de faire oublier l'affaire « Jumbo » à la direction. C'est pas le temps de jouer au Finfin. Prouve-nous que tu peux encore faire du bon journalisme. Tu sais que ta chronique est de plus en plus critiquée en haut...

Martine reluquait d'un air nonchalant un Bouddha obèse en plastique verdâtre, au fond du restaurant chinois de la rue principale renommé aussi pour ses mets italiens, canadiens et « californiens ».

— Pourquoi ne pas interviewer les candidats en lice ? lui dit-elle après avoir avalé une bouchée de « *spare ribs* ». Ils ont certainement quelque chose à dire. Par exemple, le gros Wilbrod Larivière...

De la cuiller qu'il allait porter à ses lèvres, François échappa du bouillon de soupe aigre et piquante sur son jeans. Il grimaça avant d'objecter :

— Le « *King du char usagé* » ? Mais il va être élu sans problème à la mairie. Même Jos Poulette le chauffeur de taxi dit que le maire sortant, Euclide Robillard, est sénile.

— As-tu beaucoup le choix ?

— T'es encourageante quand tu le veux...

— Jette un coup d'œil sur ça, coupa Martine sans relever sa réplique ironique. Il y en avait une pile au dépanneur, ce matin.

La jeune avocate spécialisée dans la défense des femmes laissées sans pension alimentaire par leurs ex-maris, extirpa d'un baise-en-ville pansu une invitation en caractères d'imprimerie malhabiles à un souper bénéfice au macaroni au fromage en l'honneur d'une dénommée Lucienne Huot, ci-devant candidate du « Parti des Assistés sociaux unis et revendicateurs » (le PASUR).

— Qu'en dis-tu ? Wilbrod Larivière a une adversaire originale sur son chemin, non ? Une bonne entrevue en perspective, hein ?

— C'est une inconnue, objecta François en mordant dans un « *egg roll* » nappé de sauce aux prunes. Qui s'intéresse à elle à part toi ?

Derrière ses lunettes neuves qui lui laissaient encore une petite meurtrissure rouge sur le nez, le regard glacial de Martine annonça un inévitable ralentissement de leur activité de chambre à coucher.

— Tu dis ça parce que c'est une femme ?

— Martine, commence pas à faire ta militante. J'en suis encore à me remettre de notre dernier « Lac Meech ».

Le geste rageur, elle se servit une généreuse portion de « *Chicken Fried Rice* » en persiflant :

— Ok, fais encore à ta tête, mais ne viens plus me téter les méninges pour trouver des idées originales. Même si tu payes le lunch !

François, déjà en panne d'inspiration, accepta d'autant plus gracieusement sa suggestion, qu'il avait frais à la mémoire les commentaires acerbes du gros Thibaudeau sur le manque d'originalité de ses plus récentes prestations, laissant même ouvertement planer un doute sur son avenir de chroniqueur...

Et c'est ainsi que, le lendemain, l'arrivée à la rédaction du plus célèbre vendeur de voitures usagées de Lanaudière fit basculer la réalité dans le fantastique.

Un gros escogriffe en sueurs dans son complet safari bleu poudre harmonisé à sa chemise rose enfonça la porte ouverte à 15 heures pile.

— Vous êtes sûrement M. Larivière ? demanda François en s'approchant du candidat, le regard chaleureux et la main tendue.

Flatté d'être reconnu, le « king » rayonnait comme un petit garçon à qui sa grande sœur a confié en catimini que sa mère songeait à lui acheter un jeu vidéo pour Noël parce qu'il

avait mangé tous ses légumes depuis une semaine.

Sous sa moustache hitlérienne, il sourit à François, suffisamment pour révéler le célèbre zirconia cubique incrusté dans sa dent en or. L'incisive était connue pour lancer de petits reflets sous les projecteurs des studios de télévision communautaire, durant ses interviews que collectionnaient les étudiants de l'Académie nationale de l'Humour pour les pasticher.

— C'est vous qui m'avez « téléphoné » pour « m'entre-vuer » ?

— Oui. Nous faisons le portrait des candidats de votre municipalité. Votre adversaire, Mme Huot, est venue ce matin, et...

Un haut-le-cœur secoua Sa royale Majesté.

— COMMENT ? Vous lui avez posé des questions à ELLE ? Mon ex-femme ? Pis avant MOI ?

Surpris, François bredouilla :

— J'ignorais que Mme Huot était...

— J'suis un homme d'honneur moi monsieur ! J'passe jamais en second derrière une femme. J'me laisserai pas insulter comme ça. J'ai pas besoin de vos « entrevues ».

Et, avec la subtilité d'un ouragan qui assaille un parc de roulottes de la Floride, le vendeur d'autos d'occasion quitta la rédaction au son rythmé des petits bruits de pets produits par ses souliers blancs sur le parquet sale. Le journaliste n'eut pas le réflexe de lui courir après, tant la rapidité de l'incident l'avait estomaqué.

Thibaudeau, qui s'était montré ravi de l'intention de François de traiter d'un « aspect humain » aussi populaire, refusa

d'accepter ses explications sur « le manque de disponibilité » de l'altesse royale de la voiture d'occasion et son offre de remplacer la chronique par un reportage sur l'ouverture d'une charcuterie dans la ville d'à côté.

— Il faut absolument que la chronique paraisse demain, t'entends ? Je l'ai promis. Avec ses annonces, Larivière paie à lui seul le quart des frais d'impression du journal. Et je veux les deux points de vue. Le pour et le contre. Larivière d'un bord et la Huot de l'autre. Les chicanes de divorcés, ça marche toujours. Sans oublier le maire sortant évidemment.

Le chroniqueur eut beau multiplier les appels au garage de Wilbrod, il se heurta à l'hostilité grandissante de sa téléphoniste. Il se résolut une fois de plus à se rabattre sur un communiqué de presse, des appels de routine et quelques anecdotes glanées à la brasserie du coin, la plupart impubliables, pour en faire le sujet de sa chronique « *On parle, on chuchote* ».

Bien que le contretemps lui donnât l'illusion de témoigner sa résistance à l'autorité en rédigeant un article banal, le refus de coopérer de Wilbrod l'irritait. Comment pouvait-on se montrer hautain à l'endroit d'un chroniqueur populaire comme lui dans le comté ? Il conclut donc son article en tirant ce trait digne d'une Amazone aguerrie :

« Dans la municipalité de St-Nicéphore, la lutte électorale a pris le ton d'une querelle de ménage. M. Wilbrod Larivière, le roi de la voiture pas neuve-neuve, fait l'objet d'ardentes critiques de la part de son ex-épouse.

« Mme Lucienne Huot estime que son ex-mari ne discute pas des "vrais" problèmes tels les garderies, l'aide aux personnes âgées vivant

seules, le chômage des jeunes etc. Quant à M. Larivière, il n'a pas répliqué aux allégations de son adversaire ; sa campagne est si effacée qu'il ne retourne même pas les appels. A-t-il peur et de quoi ?

« Par ailleurs, le maire sortant, Euclide Robillard, qui cherche à obtenir un huitième mandat de ses électeurs à 78 ans, a dû être hospitalisé, hier soir, à la suite d'un malaise, alors que, selon une source « filiale », il se délectait d'un film XXX (en l'occurrence « La poupée qui dit toujours oui ») à son domicile. On ignore s'il poursuivra sa campagne. »

François avait souhaité débusquer l'homme au complet safari par la provocation, mais il n'avait pas anticipé l'état d'esprit du soi-disant « candidat du petit commerce » lorsqu'il se présenterait à lui.

Lisant d'un œil distrait les messages laissés dans sa corbeille électronique à l'écran de son ordinateur, le chroniqueur réactivait ses neurones au café fort à la suite d'une autre nuit de réconciliation avec Martine, lorsque Wilbrod 1^{er} envahit la rédaction pour solliciter un entretien en termes choisis :

— Ousse qu'il est l'enfant de chienne ?

On a beau s'endormir, il est des chants poétiques qui vous tireraient du rêve n'importe quand. Celui-là en était.

Réanimé en un temps record, François aperçut l'ineffable lui-même, la figure congestionnée, foncer à toute vapeur vers lui. L'apparition lui confirma à l'instant même que le journalisme dans les hebdomadaires régionaux est un écrasant sacerdoce.

— T'es un écœurant, Bouchard ! Écrire que je suis un "pissou"...

— Je n'ai pas écrit ça... Mais si vous le confessez, je peux le publier...

— Tu dis que j'ai peur. C'est du pareil au même.

— Pas du tout. Je me suis seulement demandé SI vous aviez peur...

— Ca va faire les farces de... de... d'indétectuels !

Thibaudeau, qui cherchait toujours l'occasion de faire sentir le poids de son autorité ridicule, s'extirpa de sa tanière en coin et s'amena vers le duo tonitruant, avec la démarche faussement assurée d'un chanoine d'une époque révolue, l'air juste assez ennuyé pour bien marquer son statut de patron.

— Eh bien, eh bien, que se passe-t-il ici ?

Wilbrod comprit d'instinct que c'était là l'intervention d'un « *boss* ». Soucieux de projeter lui aussi l'image d'un patron afin de traiter sur un pied d'égalité, il clama avec autorité :

— Je passe pour une *détractation* !

— M. Larivière prétend que j'ai attenté à sa réputation, se risqua à traduire François.

— Ahhhh ! Vous êtes MONSIEUR Larivière ! Enchanté ! Et en quel sens votre réputation a-t-elle souffert ? demanda son chef d'un air intéressé.

— Dans le sens que j'étais rien qu'un peureux, Monsieur...

— Je n'ai fait que poser la question, précisa le chroniqueur.

L'embarras de Thibaudeau n'était pas étranger à celui d'une vieille dame entrée par mégarde dans la toilette des hommes au centre commercial. Comme à l'accoutumée, il n'avait pas lu jusqu'à la fin la chronique de François et avait donc raté le paragraphe incriminant. Il se gratta le nez, mine

de rien, essayant d'avoir l'air songeur, déjà préoccupé par l'inévitable savon qu'allait lui passer sa « direction » si Larivière annulait son contrat de publicité.

— Écoutez, M. Larivière... Avec ce genre d'accusations, il faut être en mesure de démontrer qu'il y a vraiment eu des effets néfastes, vous savez... Il ne suffit pas de prétendre qu'un article a nui...

— Rien de plus facile à prouver ! Je dégringole dans les sondages. Mes pointeurs me placent depuis ce matin derrière la Lucienne.

Le garagiste promenait sur François et son chef le regard amène d'un taureau qui a foncé pour la vingt-troisième fois dans la cape du matador. Il n'entendait pas se laisser éconduire et ses bras croisés à la manière de Mussolini debout sur son balcon témoignaient éloquemment de sa détermination.

Thibaudeau parut comprendre que l'occasion était venue de mériter le salaire que la « direction » lui versait pour acheter la paix dans la soi-disant « salle de rédaction » ; il s'interposa entre François et Wilbrod, sur le ton d'un décideur de multinationale :

— Venez dans mon bureau. On sera plus à l'aise pour parler.

François suivit à pas lents Laurel et Hardy entre les pupitres, sous les regards ironiques de deux jeunes consœurs présentes, attentives à ne rien perdre de la querelle.

Le chroniqueur abhorrait ces entretiens : en bon petit cadre servile, Thibaudeau se souciait tellement de la réputation de « son » hebdo qu'il aurait fait un pèlerinage à Medjugorje à

genoux et à reculons si le voyage avait évité à *La Dépêche* une menace de poursuite en diffamation.

En posant difficilement sur son fauteuil l'exceptionnel postérieur qui lui avait valu le surnom de « Fessu » chez les habitués de la brasserie, le spécialiste du compromis louvoyait déjà.

— Je suis persuadé que l'on peut arranger ça...

Wilbrod-Cœur-de-ouaouaron se rengorgea : c'était plus simple qu'il ne l'avait soupçonné de faire plier ces gratte-papier. Il se contenta cependant de grommeler :

— Moé, ce que j'veux, c'est une rétra... une rétro...une rétrospection.

— Oui, oui, sûrement, bredouilla Thibaudeau, les lèvres pincées pour garder un semblant de sérieux. Mais peut-être est-il possible de vous rendre justice d'une autre façon... Une façon qui redonnerait du... de l'élan à votre campagne.

François avait-il bien entendu ? Son chef avait une idée ? Et toutes ces années passées à croire qu'il avait le cerveau calfeutré à la graisse des frites au ketchup qui n'avait pu trouver d'espace autour de sa taille !

Thibaudeau se carra tant bien que mal dans son fauteuil et entreprit de se bercer lentement, en harmonie avec les plaintes du meuble agonisant. Il s'accorda quelques secondes de jouissance de l'instant présent, puis reprit, comme s'il avait longtemps médité sur la question :

— Voilà... Ce que *La Dépêche* vous offre, c'est l'occasion de démontrer à vos électeurs que vous valez mieux que vos adversaires. Que vous avez des idées...

François sentit la main osseuse de l'angoisse lui pétrir les intestins ; il anticipait une catastrophe. Son patron poursuivait :

— ...Vous donner en somme l'occasion de montrer que vous avez un programme de première force et que vous êtes l'homme de la situation.

— Ah... c'est intéressant ce que vous me dites là, fit un Wilbrod Larivière dont l'agressivité fondait comme du beurre sur une crêpe. Mais, comment que vous allez faire ? Vous allez-t-y me faire une plus grosse « naineteurviou » que la Lucienne, avec un portrait en couleur ?

— Mieux que ça, rétorqua Thibaudeau avec un clin d'œil discret à un François de plus en plus déconcerté. Notre journal va assumer les frais d'une assemblée contradictoire et même, la commanditer. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— HEIN ? firent d'un même souffle le vendeur d'automobiles d'occasion et le chroniqueur.

Sur sa lancée, le gros brodait déjà avec lyrisme sur ce qu'il entrevoyait.

— « Les » propriétaires de *La Dépêche* cherchent depuis quelque temps à s'associer à des événements importants pour mieux faire comprendre au public leur engagement social. On va organiser un événement que même la télévision communautaire va couvrir. Pensez à ça M. Laverdière...

—La-ri-vière, interrompit aussitôt M. Cambouis lui-même.

Thibaudeau ne rata pas l'occasion.

— Vous voyez ? Même moi, un directeur de journal, j'oublie votre nom. Vous êtes trop dans l'ombre. Ça vous

prend l'éclairage des médias pour vous faire connaître.

— J'y passe déjà à la télévision des Trois-Rivières dans mes annonces...

— Qui réalise vos messages ?

— Ben... mon neveu. Il étudie ça au cégep.

— Mais NOUS, nous sommes des spécialistes de la communication, vous savez ! Des pros ! On sait ce qu'on fait quand on se mêle de préparer un événement comme celui-là, un événement populaire qui va attirer beaucoup de monde. Bien plus qu'une pub entre deux séquences d'un film plate ! Hein François ?

Le reporter bredouilla :

— Des pros, des pros... oui, mais des organisateurs d'assemblées, là, faudrait voir...

— Ouan... Ça se fait pas en criant « Chrysler » une affaire de même. Ça prend de la préparation, c'est sûr, ronchonna le « monarque ».

Derrière son bureau directorial, le Babar en veston pied-de-poule cessa immédiatement de se bercer et se pencha en avant, l'air confidentiel.

— J'y ai pensé. On va confier le rôle du modérateur à quelqu'un de très habile, quelqu'un qui va vous donner la préférence sans que ça paraisse durant le débat...

Et se tournant vers François, il jeta, malicieusement :

— Quelqu'un qui a du temps de reste et qui n'arrive pas à trouver de sujets intéressants pour sa chronique...

Son rire de crécelle retentit comme l'aboiement répétitif d'un caniche taré. Le chroniqueur comprit que le fil de

l'épée de Damoclès s'était cassé. Un trémolo angoissé sortit de sa bouche pour son dernier assaut :

— Mais... c'est un conflit d'intérêts ! Et l'on est à quatre jours du scrutin !

— Ben oui, ça fait pas beaucoup de temps, objecta à son tour le « roi ».

Thibaudeau écarta l'objection d'un geste impatient de la main.

— Puis ? C'est suffisant. On va louer le sous-sol de l'église St-Nicéphore. Il y a relâche de bingo le mercredi soir. Ça te va François ? Dans deux jours alors ?

François sombra dans une lassitude qui lui rappela la fois où, à 18 ans, il s'était retrouvé au lit avec la fille de son prof de physique pour essayer de lui soutirer des questions d'examen et que sa virilité, trop abreuvée de bière, avait choisi la neutralité.

La mort dans l'âme, il acquiesça et sortit du cubicule, penaud comme un maître-draveur tombé à l'eau sous les yeux mêmes de Mgr Félix-Antoine Savard.

Si au moins les autres candidats avaient eu l'intelligence de se désister ! Mais chaque formation politique, ravie de l'aubaine, poussa l'esprit de collaboration au point de remplir la salle paroissiale de dizaines de partisans, dont plusieurs brandissaient des pancartes faites main, comme à un congrès pour le choix d'un chef. Même une délégation des sept

membres en règle du « Parti parti », un groupe de joyeux lurons qui proposaient de détourner la rivière L'Assomption et d'inonder les rues de St-Nicéphore pour régler le problème de la poussière, étaient venus appuyer leur candidate, la clown Rigodon, la reine des fêtes de garderie de la région et absente par principe.

Une demi-heure avant l'empoignade, Wilbrod prit place sur la scène dans un vacarme de chaise repoussée, avancée, replacée, en saluant de la main quelques supporters. Annie, la consœur de François venue pour « couvrir » le débat, éclata de rire en cherchant une chaise libre.

Un technicien de la télévision communautaire achevait d'installer sa caméra et de déranger le plus de monde possible avec les câbles électriques. Un reporter d'une obscure station de radio tout aussi communautaire conversait avec sa mère, en marmonnant dans son téléphone cellulaire qu'il ne rentrerait pas tard.

François contemplait la salle en se demandant avec inquiétude si la soirée allait apporter à *La Dépêche* le genre de notoriété dont Thibaudeau pourrait se vanter auprès de « sa » direction. L'avenir de sa chronique lui sembla tout à coup plus nébuleux que jamais.

Le sourire rutilant de Larivière s'effaça d'un coup lorsque son ex-femme surgit à la tête d'une délégation fébrile d'une vingtaine de mères de familles scandant des slogans pour exiger des garderies, des soins pour les personnes âgées, un parc pour les ados, la défense des droits des mères lesbiennes, des règlements contre le bruit des motos la nuit

dans la rue principale, etc. L'une d'elles brandissait à bout de bras un « *ghetto blaster* » qui vomissait le thème musical de « *Rocky* ».

Lucienne Huot, une petite femme énergique, le regard pétillant sous une tignasse frisée et teinte en noir jais, remonta l'allée centrale avec la démarche d'une héroïne sportive, le poing tendu bien haut. Elle grimpa l'escalier de la scène comme s'il s'agissait d'un exercice de danse aérobique, négligea de regarder son ex-mari renfrogné et vint serrer la main de François, qui se leva à demi de sa chaise.

Notre modérateur, rendu de plus en plus anxieux par le brouhaha qui gagnait l'assistance impatiente et convaincu de se rendre ridicule, tenta d'établir un semblant de décorum, en dépit des parasites dans son microphone, peu apte à transmettre d'autres mots que les « *I quarante-neuf* » et les « *Hi Forty-Nine* » du bingo hebdomadaire.

— Un peu de patience s'il vous plaît mesdames et messieurs. Nous allons commencer bientôt et ...

Une soudaine rumeur à l'arrière de la salle l'interrompt. Un attroupement se formait près des dernières rangées de chaises. Euclide Robillard faisait une entrée triomphale en fauteuil roulant, d'humeur réjouie malgré la fatigue qui imprégnait les traits de son visage blême. Curieusement, il ne semblait pas pressé de venir sur scène, montrant plutôt à son entourage une feuille de papier blanc qui déclenchait aussitôt des cascades de rires dans l'assistance, tous supporters confondus. La consœur de François alla aussitôt papillonner autour du vieux politicien.

Le fils du maire sortant, une vraie chenille à poil quinquagénaire, poussait le fauteuil en faisant des arrêts straté-

giques pour permettre à l'auteur de ses jours de distribuer les poignées de main et de surveiller la circulation de la feuille de papier. Après lecture, les regards des spectateurs hilares se portaient aussitôt vers la scène décorée d'une large banderole portant le slogan du journal : « *Dépêchez-vous de lire la vérité !* » (une idée de « la » direction...)

Annie avait pu jeter un coup d'œil sur le document et en communiqua la teneur à son confrère de la radio, aussitôt amusé.

L'inquiétude de François trempait sa chemise de sueur jusqu'aux fesses. La soirée menaçait de tourner à la farce.

Enfin parvenu au pied de la scène, Euclide Robillard récupéra sa photocopie. Aussitôt, deux solides gaillards de son parti empoignèrent les roues du fauteuil roulant et le portèrent en haut des quatre marches.

François alla au-devant du candidat et lui serra la main, intimidé par ses yeux gris rendus encore plus malicieux par la blancheur cireuse de son visage.

— Je ne vous attendais pas. On m'avait dit que vous seriez représenté par...

— J'pouvais pas manquer ça, coupa Euclide d'une voix sifflante.

Wilbrod Larivière s'interposa avec brusquerie :

— J'aime ben rire, moé aussi. J'peux t'y voir votre papier ? avant de s'en saisir sans ménagement sous le regard ironique d'Euclide.

Le visage de Wilbrod s'empourpra.

— J'aurais dû m'en douter, sakraman ! C'est d'ta faute !

hurla-t-il en se ruant sur Lucienne.

Les partisans du PASUR huèrent Wilbrod en des termes inconvenants pour un sous-bassement d'église pendant que la candidate prenait avec une lenteur exaspérante la feuille que son ex-mari agitait sous son nez. Elle y jeta un coup d'œil et pouffa de rire à son tour, en tentant de le calmer :

— Wilbrod, je t'aurais jamais porté un coup bas comme ça.

— Ah non ? C'est pourtant ton genre, visage à deux faces !

François profita de leur conversation qui n'eut plus rien d'un délicieux babil amoureux pour s'emparer d'une photocopie d'une annonce de journal encadrée.

Sans en prendre connaissance, il s'empara du micro et déclara :

— En tant que modérateur, je décide que toute l'assistance doit être mise au courant du contenu de ce document. Je vais donc le lire au bénéfice de la majorité de l'auditoire.

En dépit des protestations vigoureuses de Wilbrod l'ineffable, François s'éclaircit la voix et lut à voix forte :

*« Mme Lucienne Huot-Larivière
désire remercier très chaleureusement
le Dr Denis Cossette, d'Amos,
d'avoir pratiqué une vasectomie sur son
mari, M. Wilbrod Larivière, à la suite de
la naissance de leur douzième enfant. »*

François s'esclaffa à son tour, incapable de garder le sérieux qui sied à un président de débat contradictoire.

Par-dessus les rires contagieux de la foule, les moqueries, les sifflets, il entendit Lucienne crier :

— Wilbrod, tu sais très bien que c'est tes « *chums* » de taverne qui avaient fait publier ça. Pas moi.

— J't'ai jamais crue, tu le sais, ma cybole. Pis là, tu ressors ça pour le donner à notre adversaire en plus.

Une telle mauvaise foi fit perdre patience à Lucienne.

— menteur ! C'est pour ça que t'es rien qu'un vendeur de minounes » bonnes pour la « *scrap* » !

La journaliste-photographe de *La Dépêche* saisit prestement l'occasion d'immortaliser ce haut fait de campagne électorale : le couple se criant des insultes, nez à nez, au-dessus du vieux politicien, véritables personnages de crèche surréaliste.

Euclide, sursautant dans son fauteuil roulant, éructa une cascade de petits cris en riant à perdre haleine.

— C'est pas elle, c'est pas elle ! C'est ma sœur qui reste à Amos qui l'a trouvée dans un vieux journal pis qui me l'a postée. J't'ai eu hein mon Wilbrod ? Ça t'apprendra à me vendre un char avec un compteur trafiqué !

Et le vieillard de s'esclaffer de plus belle, de rouler des yeux, de glousser, de tousser, de râler... Tant et si bien qu'il s'immobilisa tout à coup, l'air étonné. Il essaya de lever le bras vers François puis s'affaissa dans le fauteuil, foudroyé par un infarctus, au grand dam de l'assemblée...

Trois jours plus tard, un grand quotidien de Montréal titrait en caractères gras à la page 3 :

Un mort élu avec une majorité accrue !

Le texte débutait par un paragraphe assassin :

« Décédé lors de l'assemblée contradictoire avortée qu'avait organisée *La Dépêche*, le maire Euclide Robillard a tout de même gardé l'appui de ses administrés au scrutin d'hier, devant Mme Lucienne Huot, bonne deuxième, et de M. Wilbrod Larivière, le candidat favori de l'hebdomadaire. *La Dépêche* vient de s'inscrire dans le Livre des Records comme le premier journal à favoriser involontairement l'élection d'un mort. Manque-t-il tellement de lecteurs qu'il doive espérer en recruter dans l'au-delà en y expédiant un agent recruteur ? »

Thibaudeau n'osa pas jeter le blâme du fiasco sur François. Il accepta la sévère remontrance de « sa » direction et comprit qu'elle ne lui offrirait pas de seconde chance. Il devint un modèle de diplomatie dans ses échanges avec « ses » journalistes.

Pour François, commença une ère d'autonomie bénie. La « direction » ne s'avisa plus jamais de détourner sa chronique en faveur de sombres desseins politiques...

Chaque année, à l'anniversaire du décès d'Euclide Robillard, il alla verser une bouteille de bière bien fraîche sur la tombe du vieux malcommode dont l'esprit de vengeance l'avait tiré d'un mauvais pas.

DU MÊME AUTEUR

Chez un autre éditeur :

Ne riez pas, ça pourrait être votre voisin
Réflexions humoristiques.
1993

Ne riez pas, votre voisin est devenu fou
Réflexions humoristiques.
1993

Ne riez pas, votre voisin a le SPM*
(*Le syndrome du petit minus)
Réflexions humoristiques.
1994

Les Frincekanoks
Roman d'anticipation
1994

Noëls, autos et cantiques
Contes
1995

La Grande Encyclopédie de la bêtise, de l'ânerie, de la
bizarrerie, de l'ineptie, de l'absurdité, de l'insanité et de la
sottise
Réflexions humoristiques.
1996

L'enfant qui rêvait d'être un arbre
Roman
1998

Sélectionné pour le concours « À la découverte du Québec »
du Salon du Livre de Paris en mars 1999

TABLE DES MATIÈRES

Une fausse bonne idée.....	page 7
Je t'aime à la livre	page 37
Trame sonore.....	page 57
Elle pleurait comme une Madeleine	page 77
Le bon air de la campagne.....	page 97
Mari à louer.....	page 119
La « nègre »	page 147
L'élus.....	page 181

Aux Éditions la Caboché
www.editionslacaboché.qc.ca

HUMOUR

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

NOUVELLES

Claude Daigneault *Petite vengeance deviendra grande* (version numérique)

POÉSIE

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent

RÉCIT

Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravanning*

ROMAN

Claude Daigneault *Une fille, ça ne pleure pas* (version numérique)

Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*

Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*
Lina Savignac *Lili*
Lina Savignac *Charles*
Lina Savignac *La maison sur la grève*

TÉMOIGNAGE

Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*

THRILLER

Yvan Savignac *Le projet Panatium*
Yvan Savignac *La piste maudite*

Alain Trudeau *Protocole*

L'auteur a écrit *Petite vengeance deviendra GRANDE* sur une période de douze ans, peaufinant avec allégresse ces huit histoires sarcastiques sur la mésentente entre humains. Il ironise sur la pédanterie, l'égoïsme, la cruauté et bien d'autres traits moins reluisants qui ont fait dire au poète populaire québécois Jean Narrache (Émile Coderre) au début du siècle : « *La vie, c'est ben mal emmanché* »...

« Et c'est ainsi que, le lendemain, l'arrivée à la rédaction du plus célèbre vendeur de voitures usagées de Lanaudière fit basculer la réalité dans le fantastique.

Un gros escogriffe en sueurs dans son complet safari bleu poudre harmonisé à sa chemise rose, enfonça la porte ouverte à 15 heures pile.

— Vous êtes sûrement M. Larivière ? demanda François en s'approchant du candidat, le regard chaleureux et la main tendue.

Flatté d'être reconnu, le « king » rayonnait comme un petit garçon à qui sa grande sœur a confié en catimini que sa mère songeait à lui acheter un jeu vidéo pour Noël parce qu'il avait mangé tous ses légumes depuis une semaine.

Sous sa moustache hitlérienne, il sourit à François, suffisamment pour révéler le célèbre zirconia cubique incrusté dans sa dent en or. L'incisive était connue pour lancer de petits reflets sous les projecteurs des studios de télévision communautaire, durant ses interviews que collectionnaient les étudiants de l'Académie nationale de l'Humour pour les pasticher.

— C'est vous qui m'avez « téléphoné » pour « m'entrevuer » ? »
(Extrait de l'Élu)



Claude Daigneault a été publicitaire, journaliste, critique de cinéma et script-éditeur pour la télévision et le cinéma. Il coule des jours heureux dans la campagne lanaudoise à écrire des romans et des nouvelles.